

Christus

Le silence La discrédition de Dieu

Au cœur du bruit
L'attention à la présence
Pédagogie du silence
Quand Dieu se tait

JUIFS ET CHRÉTIENS : SE COMPRENDRE
DU SCIENTISME À LA FOI

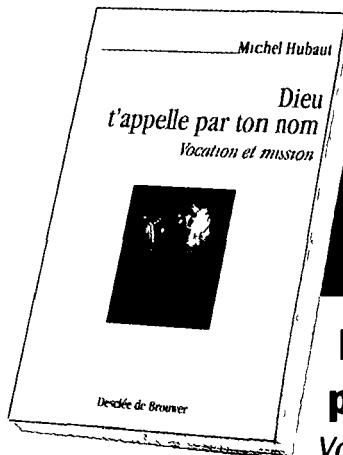
N° 194 - 9,5 €

ihS

Avril 2002

Vivre sa foi au quotidien

DDB/Spiritualité



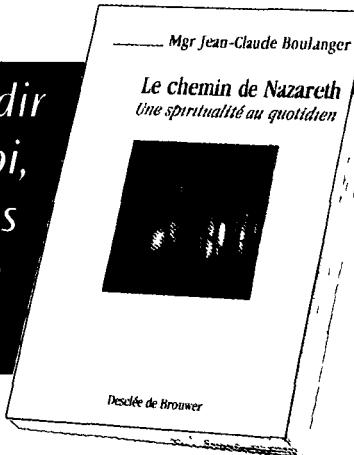
*Répondre à
l'appel de Dieu
pour donner
un sens à notre vie*

**Dieu t'appelle
par ton nom**
Vocation et mission

Michel HUBAUT

16,5 €

*Pour grandir
dans la foi,
marchons
sur le chemin
de Nazareth*



Le chemin de Nazareth
Une spiritualité au quotidien

Mgr Jean-Claude BOULANGER

21 €

Desclée de Brouwer

www.descleedebrouwer.com

Christus

*Revue de formation spirituelle
fondée par des pères jésuites en 1954*

TOME 49, N° 194, AVRIL 2002

RÉDACTEUR EN CHEF
CLAUDE FLIPO

SECRETAIRE DE RÉDACTION
YVES ROULLIÈRE

COMITE DE REDACTION
PIERRE FAURE - AGNÈS HÉDON - MARGUERITE LÉNA
BRIGITTE PICQ - JEAN-PIERRE ROSA - JACQUES TRUBLET

SERVICE COMMERCIAL : JEAN-PIERRE ROSA
REDACTION GRAPHIQUE : ANNE POMMATAU
PUBLICITÉ : MARTINE COHEN (01 44 35 49 33)

14, RUE D'ASSAS - 75006 PARIS
TÉL ABONNEMENTS 01 44 21 60 99
TÉL RÉDACTION 01 44 39 48 48 - FAX 01 40 49 01 92
INTERNET (site) <http://pro.wanadoo.fr/assas-editions/>, (adresse) xtus@jesuites.com

TRIMESTRIEL

Le numéro 9,5 € (étranger 10,5 €)
Abonnements voir encadré en dernière page
Publié avec le concours du Centre National du Livre



Revue d'Assas Editions, association loi 1901
Editée par la SER, société anonyme (principaux actionnaires SPECC, Bayard Presse)
Président du conseil d'administration et directeur de la publication Pierre FAURE S J
Direction générale Jean-Pierre ROSA

Le silence

La discrétion de Dieu

Éditorial

135

Le silence

136

André BEAUCHAMP, théologien de l'environnement, Montréal

Les bruits du monde

Pour une écologie du silence

143

Michel DUPUY, p.s.s., Paris

Devant Dieu, demeurer interdit

Par-delà les mots

150

Robert MC KEON, Paris

Mon pèlerinage en Inde

A la recherche du silence

155

Bernard SESBOUÉ, Centre Sèvres, Paris

Quand Dieu se tait

Silence de Dieu, silence de l'homme

166

Paul LAMARCHE, Centre Sèvres

Tais-toi !

Dieu est tout autre que tu crois

174

Dorothée GAUJAL, catéchète, Paris

La pédagogie du silence avec les enfants

Des règles simples

182

Vincent DECLEIRE, compositeur, Paris

Musique et silence

La recherche d'un équilibre

189

Jean COLLET, *Etudes*, Paris

Du muet au parlant

Le silence au cinéma

197

Anne STALÉ, Lausanne

Le silence intérieur

Ouverture à la présence

200

Marie-Amélie LE BOURGEOIS, Compagnie Sainte Ursule, Tours

La rumeur de Dieu dans notre monde

Une approche discrète

209

Services

210

Lectures spirituelles pour notre temps

218

Sessions de formation pour le semestre à venir

219

Études ignatiennes

221

Anne MISSOFFE, religieuse de Nazareth, Lyon

Comme la goutte d'eau

229

Bernard MENDIBOURE, s.j., Centre Manrèse, Clamart

La tentation sous couleur de bien

239

Chroniques

240

Philippe HADDAD, rabbin, Nîmes

Bien se comprendre entre juifs et chrétiens

249

Marie-Paule NOËL, Société de Jésus Christ

Du scientisme à la foi : un accompagnement

► **Prochains numéros :**

- *L'épreuve du mal (hors-série, mai 2002)*
- *Le respect (juillet 2002)*
- *Vieillir (octobre 2002)*
- *Psychologie et spiritualité (janvier 2003)*

Un encart est inséré dans ce numéro

Éditorial

Dieu n'était pas dans l'ouragan mais dans « le bruit de fin silence ». Alors Elie se voila la face. Difficile d'entendre ce bruissement discret qui signale la visite du Seigneur au milieu des bruits du monde ! Les grands spirituels, pourtant, nous en avertissent : « Dieu nous a tout dit en son Fils, et désormais c'est dans le silence du cœur qu'il se fait entendre. » Beaucoup vont au désert pour mieux le percevoir. Mais le désert, souvent, manifeste d'abord le tumulte des passions que nous emportons avec nous : un cœur divisé, lieu du combat. Il faut aller au-delà encore, jusqu'au silence d'un cœur réconcilié, unifié par le seul désir de Dieu : « "Tais-toi !", dit Jésus à la tempête. Et il se fit un grand calme. »

Alors la Parole se fait entendre avec force, comme durant la Passion où Jésus se tait, lui aussi, pour que la puissance et la sagesse de Dieu se révèlent, si contrarié aux prétentions du monde. Jésus se tait sous les injures et le mépris pour que le Centurion romain soit convaincu par son silence et le bon larron par sa douceur.

L'Eglise, elle aussi, se tait : pas de déclarations fracassantes ni de condamnations, pas de mobilisations ni de campagnes publicitaires : son épreuve l'invite plutôt au silence du recueillement, à ce retour à l'Horeb d'où jaillit tout renouveau. L'Eglise se souvient et médite. Elle respire, elle espère, elle se relève...

Le silence est une question de sensibilité, d'affinement : il peut être vécu comme un vide insupportable, ou comme une attention vigilante, celle de la pause entre deux mouvements d'une symphonie : silence qui suit le dernier accord et qui précède la reprise, dans l'attente de la première vibration de l'archet. Comme l'exprime si bien dom André Louf, dans le numéro d'avril 2002 de *Panorama* : « Le désert spirituel est cet entre-deux où il nous faut tenir entre souvenir et désir. » C'est là, dans ces pauses attentives, que s'éduquent les sens intérieurs : écouter, sentir, goûter les choses du dedans.

Au début du concert, les musiciens font silence pour prendre le « la » et trouver la note juste. Et ils ont besoin, après chaque mouvement, de réajuster leur instrument. Ainsi de nos vies : silence au cœur du bruit, non pour y rester, mais pour nous accorder à l'Esprit Saint, et reprendre ensemble le cours de la partition. Alors les bruits du monde sont perçus sur fond de fin silence : certains le troublient, et on les tient sur le pas de la porte ; d'autres entrent avec douceur, et l'on s'ouvre sans crainte à la rumeur de Dieu.

Christus

Un nouveau hors série de *Christus* :

L'épreuve du mal

Ce hors série est une reprise du numéro sur *Le mal, épreuve de la foi* (octobre 1995), qui fut très vite épuisé. Une refonte qui intègre de nombreux autres articles tirés du fonds de la revue Trois sections : « Face au mal » ; « La victoire du Christ » , « Attitudes chrétiennes »

On peut le commander dès maintenant

Christus, n° 194 HS, mai 2002, 256 p., 15 € (étr. 18 €)

... Osez la différence protestante !

Quand toutes les nouvelles ont été diffusées, tous les commentaires développés...



il reste à lire Réforme

Chaque semaine un regard protestant sur l'actualité culturelle, sociale, politique et religieuse...

Réforme

→ **Oui**, je souhaite essayer Réforme pendant 3 mois.

Ci-joint un chèque de.....€

Offre spéciale
3 mois

22,71

Nom :

Adresse complète :

Chaque semaine, un regard protestant sur l'actualité

Réforme, 53-55, av. du Maine, 75014 Paris. Tél. 01 43 20 32 67. Fax 01 43 21 42 86.

www.reforme.net : reforme@reforme.net



Le silence

Les bruits du monde

André BEAUCHAMP *

Chacun de nous en a fait un jour l'expérience. Au moment des vacances, vous avez fui la ville. Vous marchez dans le sous-bois, et, au bout du sentier, vous voilà parvenu au bord d'un lac. « Tout est ordre et beauté... » Vous avez l'impression d'une harmonie profonde. Tout semble à sa place. L'eau frissonne à peine sous le vent léger. Quelques cris d'oiseaux. Au loin, mais si loin, le murmure de la vie qui suit son cours.

Et voilà tout à coup qu'ils arrivent sur la plage, à cinquante mètres de vous. Une auto-sport dont le tuyau d'échappement pétarade et vrombit. Un système de son qui vous jette à la tête les derniers hit-parades aux accents criards. Des adolescents qui s'exaltent en criant. Ou quatre touristes qui parlent fort et cherchent l'angle imprenable pour prendre la meilleure photo. Ou, pire encore, une moto marine qui démarre en trombe. Vous avez vaguement l'impression d'un viol, d'un envahissement d'autrui sur votre territoire. Vous rêvez d'interdictions multiples : défense de crier, défense de circuler, défense d'apporter

* Théologien, spécialiste en environnement et en participation publique, Montréal. A récemment publié *La morale entre héritage et nouveauté* (Médiaspaul, 1999), *La foi à l'heure de l'internet* (Fides, 2001) et *Entre silence et parole, la foi* (Paulines, 2002).

ter un système de son. Pour un instant, vous avez des goûts inassouvis d'interdictions et de condamnations. Ce jour-là, vous auriez le goût d'être intolérant(e). Déjà, à la ville, le bruit des autres vous envahit : le trafic automobile, le « beat » agaçant du baladeur de votre voisin de métro, le bruit des appareils domestiques (laveuse, sécheuse, aspirateur, malaxeur, etc.), le va-et-vient des enfants, l'avion qui passe au-dessus de la ville. Et partout, sans arrêt, la radio, dans l'ascenseur, au centre commercial. Vous auriez le goût d'entrer dans une église : elles sont toujours fermées ou presque, et quand elles sont ouvertes, on y parle comme au marché. Vous auriez le goût d'acheter un peu de silence.

Dans la société où nous vivons, nous avons l'impression d'un déficit de silence et d'une surenchère du bruit. Avons-nous raison ? La vie d'hier était-elle si paisible ? Et la sursollicitation actuelle de notre oreille nous menace-t-elle de quelque maladie nouvelle, comme on le dit des jeunes qui fréquentent trop les discothèques ? Je ne suis pas en mesure de répondre adéquatement à ces questions. Mais j'énoncerais quatre propositions toutes simples de nature à préciser un cadre de pensée : 1. Il y a toujours un bruit de fond ; 2. Le silence est une certaine qualité de présence à soi ; 3. Le bruit est à la fois une nuisance et une pollution ; 4. La gestion du bruit tend à devenir une priorité.

Le bruit de fond

Le silence absolu n'existe pas, du moins sur terre. Les astrophysiciens ont détecté dans l'univers un certain bruit de fond qui serait comme l'écho du big-bang originel, il y a peut-être quinze milliards d'années. Même dans l'océan, il y a des bruits, et on a pu enregistrer le chant des baleines. Il m'arrive souvent, durant les nuits d'été, d'écouter les bruits de la nature. Au départ, on a l'impression d'un silence absolu, perturbé de loin en loin par les activités diverses : une auto, un train, un chien qui aboie. Mais, très vite, l'oreille perçoit autre chose : des bruissements, des craquements d'arbres et de branches, des vols d'insectes que l'on sent hésitants entre les feuilles des arbres. Au seuil de l'adolescence, je me rappelle que ces bruits me terrifiaient, et je rentrais vite à la maison pour ne plus les percevoir. La nuit, même la maison craque comme si le bois, la tôle, l'aluminium, les vitres mêmes se rétractaient sous l'action du froid et de l'air.

Plus subtils encore sont les bruits de notre propre corps. Quand j'étais enfant, nous nous amusions à appliquer sur notre oreille une

grande coquille : « Ecoute le bruit de la mer », disait-on. Et nous croyions entendre le flux et le reflux de l'eau sur le rivage. J'imagine que c'était le bruit de notre propre sang frappant le tympan au rythme du cœur. Quand on se couche sur l'oreille, on entend ce même bruit.

Dans nos désirs de silence, il nous arrive de souhaiter un climat sonore zéro. Il paraît que ce serait une profonde erreur. Pour pouvoir demeurer attentif, il semble qu'il faille éviter un excès de silence et de concentration et rester exposé à certains stimuli. Autrement, il pourrait s'ensuivre une perte de conscience, danger qui menace les pilotes de chasse et les astronautes. C'est pourquoi, la nuit, au volant, surtout s'il neige, il est bon de garder la radio en marche, car la neige qui frappe le pare-brise a un effet hypnotisant. La présence de certains sons nous garde en contact avec le monde extérieur.

Bref, l'absence totale de bruit est impossible. Il y a toujours un bruit de fond. Ce bruit de fond nous est finalement nécessaire pour nous permettre de garder contact avec la vie. On dirait que notre corps s'habitue à des bruits familiers, alors qu'il détecte tout bruit insolite. Ainsi, le tic-tac et la sonnerie des heures de l'horloge grand-père ne perturbent pas notre sommeil, alors que nous percevrons nettement, au même moment, le vol d'un papillon dans la pièce d'à côté.

La qualité de la présence à soi

Nous définissons souvent le silence d'une manière négative, comme une absence de bruit ou comme le mutisme (garder le silence). Mais s'il faut convenir qu'il existe toujours un bruit de fond, inévitable et nécessaire, on comprend que le silence ne réside pas dans la négation du bruit, dans l'absence de son, mais dans la qualité de la présence à soi. Il s'agit de parvenir à un état d'harmonie sonore avec le milieu en sorte que l'esprit ne soit pas dérangé par les bruits du dehors et comme référé à sa parole intérieure. J'en fais l'expérience au moment même où j'écris le présent texte. J'avais mis tantôt sur mon lecteur CD de vieux enregistrements de Georges Thill, mais le texte du chant, les paroles des airs me dérangeaient. J'avais donc peine à me concentrer. J'ai continué longuement dans le silence profond (mais relatif) de ma maison. Car écrire ressemble à une dictée. On entend les mots monter en soi, jaillir à leur rythme, dans leur sonorité propre. On les écrit dans une musique particulière où d'autres mots ne doivent pas interférer. Mais je sais que, dans trente ou soixante minutes, le silence pèsera trop lourd ; alors, je ferai jouer un peu de

Mozart ou de Haydn, voire même la *Sixième symphonie* de Beethoven, pour bercer mon rythme intérieur. J'ai atteint en quelque sorte ma zone de silence, dans l'équilibre du bruit extérieur et de la fureur du dedans qui permet la juste présence à moi-même. Cet équilibre est instable. Il n'est pas le même pour l'écriture, la lecture, la prière, le travail physique. Les producteurs agricoles ont ainsi découvert que les vaches donnent plus de lait si on leur fait entendre de la musique douce !

« Le bruit ne fait pas de bien, le bien ne fait pas de bruit », disait un dicton moralisant. Il est des cas nombreux où le bruit fait du bien et où le bien fait du bruit. Mais au-delà du bruit, le silence est un état divin. Jeunes, nous en avons peur. Nous cherchons à le fuir, à le nier. Car le silence nous renvoie à nous-mêmes, à notre propre angoisse, à la peur de soi, parfois même au sentiment de notre finitude. C'est pourquoi il faut éduquer au silence. Sur ce point, la pire invention semble le baladeur qui isole complètement le marcheur des bruits de la communauté où il vit au profit d'une sélection d'autres bruits qui le coupent de la réalité. Prévalence du solipsisme sur le dialogue.

Dans le contexte de notre culture, je pense qu'il faut défendre et protéger les lieux de silence où l'individu puisse expérimenter sa rencontre avec soi-même : ermitage, monastère, jardins à la japonaise, parcs naturels. Je pense aussi à la pratique de la journée de désert où le corps et l'esprit se dépouillent pour retrouver le souffle intérieur. Car le désert aussi est habité, symbole de la rencontre de Dieu et de l'épreuve de Satan.

Une nuisance et une pollution

Notre civilisation est bruyante. Ce n'est pas tout à fait nouveau. La Rome antique était si bruyante que Jules César y interdit la circulation nocturne des chariots. Dans les villes du moyen âge, les rues étaient si étroites et l'isolation si rudimentaire que le niveau sonore devait être assez élevé. Que dire des villes du XIX^e siècle en pleine phase d'industrialisation ?

Il n'en reste pas moins que le niveau sonore de la vie moderne est inquiétant. Je pense en particulier aux systèmes de son et à leur utilisation à la fois dans l'univers domestique et sur la place publique. Autrefois, pour entendre de la musique, il fallait un instrumentiste. Aujourd'hui, la musique est partout, portée par des systèmes de grande puissance. Toute la culture en est bouleversée. Marshall McLuhan

disait que l'imprimerie nous avait menés à la prévalence de la lecture, de l'écrit, et donc de l'œil. Le système de sons nous ramène à la prévalence de l'oreille. Mais il ne s'agit pas d'un simple retour à l'oralité, laquelle renvoie à une certaine parole. Il s'agirait plutôt d'un glissement vers le bruit, d'une hausse brute du niveau sonore sans amélioration de la communication. Comment s'entendre dans une discothèque ? Comment s'entendre aussi sur la 5^e avenue à New York, ou sur les Champs-Elysées, dans la cacophonie du trafic automobile ?

Le niveau sonore de la culture urbaine inquiète. Depuis toujours, le bruit est une nuisance, le bruit qu'on ne voudrait pas entendre et qui perturbe notre univers, le bruit que font les autres et qui nous dérange, nous incommode. On parle même maintenant du bruit comme d'un polluant, d'un facteur qui perturbe la santé physique et psychique des individus.

Depuis trente ans, il s'est donc développé une science du bruit pour mesurer l'intensité du bruit en décibels, ou dB(A), et établir la dynamique du bruit. L'Organisation mondiale de la santé (en français OMS, en anglais WHO) suggère pour les villes un niveau de bruit entre 50 et 55 dB(A) le jour et de 45 dB(A) la nuit. Pour la chambre à coucher, on suggère 30 dB(A) et, pour une salle de classe, 35 dB(A). Un niveau sonore élevé peut gêner la compréhension de la parole et nuire aux enfants dans l'apprentissage de la langue. Les bruits du trafic routier peuvent générer des troubles du sommeil et, dans les cas d'exposition prolongée à de hauts niveaux sonores, l'occurrence de maladies cardiaques est plus élevée que pour une population témoin.

En deçà des effets décelables sur la santé, l'impact du bruit sur la qualité de vie est plus manifeste encore. Les activités de sommeil et de détente sont perturbées. L'impression d'être envahi par le bruit des autres peut générer un état dépressif, voire un sentiment d'aliénation¹.

Au fond, le jugement que notre société porte sur le bruit semble se raffiner. Jusqu'ici, le bruit était plutôt considéré comme une nuisance avec laquelle on doit vivre en faisant contre mauvaise fortune bon cœur. Il tend maintenant à être perçu comme une pollution, un risque pour la santé physique et psychique des individus et des communautés affectés. Ce changement amènera des modifications juridiques et réglementaires et changera la façon dont les décisions sont

1. Je tire ces informations d'un rapport d'une enquête que j'ai présidée pour le Bureau d'audiences publiques sur l'environnement (Québec) *Projet de construction de l'axe McConnell-Laramée par le ministère des Transports* (Rapport d'enquête et d'audiences publique, n° 152, juillet 2001) Site internet . www.bape.gouv.qc.ca

prises dans notre milieu, surtout quand des personnes ou des quartiers sont invités à subir de nouveaux bruits pour des équipements (routes, industries) qui profitent davantage à des tiers qu'à eux-mêmes.

Pour une écologie du silence

Dans ce contexte, la gestion du bruit, particulièrement dans les villes, tend à devenir une question importante, de nature sociale et politique. L'urbanisation de la société signifiera-t-elle une exposition accrue au bruit pour l'ensemble de la population et, si oui, quel en sera le résultat pour la société ? Le bruit n'est pas une simple fatalité. Il est quelque chose que l'on peut prévenir en grande partie, en tout cas dont on doit tenir compte et que l'on peut gérer dans une certaine mesure. Car l'augmentation du niveau sonore de la vie quotidienne et de la vie sociale a sa contrepartie, son coût en quelque sorte, ses effets pervers : diminution du silence et de la vie profonde, perte de la capacité de concentration, diminution de la sensibilité auditive, stress psychique. D'autres effets sont-ils possibles ou probables ? Violence familiale, délinquance, agressions diverses. Difficile à dire. Mais l'hypothèse reste vraisemblable, et j'aurais tendance à y adhérer.

Il me semble que la lutte contre le bruit et son corollaire, l'éducation au silence, sont des défis importants dans la recherche de la qualité de la vie. Je parlerais d'un écologie du silence, qui suppose donc une découverte du silence, une appréciation de sa valeur intrinsèque et une hygiène particulière pour le cultiver en soi.

Nous avons inventé la capacité de faire du bruit, principalement par le moyen de la musique, partout et toujours. Nous avons donc modifié radicalement l'ambiance sonore de la vie au profit d'une culture du bruit, culture agressive maintenant entièrement soumise aux lois du marché. Chez les enfants et les adolescents, ce nouvel état de choses, soutenu par une publicité tapageuse, se substitue à l'ordre ancien et façonne autrement les humains. C'est une question sociale, une question médicale, mais aussi une question politique.

C'est également, pour une part, une question spirituelle. Un excès de bruit de type permanent ou quasi permanent nous projette hors de nous-mêmes et nous interdit l'accès à nos ressources les plus profondes. Faut-il parler de divertissement au sens pascalien ? Y a-t-il là une fuite de soi, une peur de la rencontre de soi, du face-à-face avec soi dans le silence, qui est la condition même de l'autonomie vérité-

table ? En ce sens, j'aurais tendance à voir dans la pratique du yoga une recherche du silence perdu.

Dans la spiritualité traditionnelle, l'oraision se construit souvent dans un contexte de dialogue, de relation je-tu. On parle à Dieu. On écoute sa Parole. On se met en disponibilité. N'y a-t-il pas un risque de céder au bavardage intérieur, à une gourmandise de Dieu qui cache alors un détournement narcissique ? Dieu est alors moins l'Autre rencontré dans son altérité radicale que l'image idéalisée de soi. Il nous faudra aller beaucoup plus loin dans l'aridité du silence. Les mystiques orientales ont tendance à chercher à dérouter l'esprit par des énigmes paradoxales pour renvoyer le sujet à l'expérience du vide. On dit souvent que les mystiques orientales sont moins une recherche de Dieu qu'un vide de soi, plus une technique d'entrée en soi qu'un chemin de rencontre. Dans la voie zen, ce qui semble recherché, c'est l'anéantissement du désir, l'entrée dans le silence absolu. Je comprends que, gavés de bruit, nos contemporains cherchent ainsi les voies du silence. Le silence est-il devenu un luxe inaccessible au commun de mortels ? N'avons-nous pas le devoir d'en retrouver la trace ?

Il y a des lustres, le cardinal Daniélou avait écrit un livre provocant : *L'oraision, problème politique*. Peut-être faudra-t-il désormais parler de la *quête du silence*. Je n'ose dire *conquête* : le mot s'associerait trop facilement à *bruit et fureur*. Mais plus simplement *quête, recherche, apprivoisement*. Un excès de bruit projette hors de soi-même, aliène. Dans la symbolique chrétienne, le bruit, en nous tenant hors de nous-mêmes, nous interdit l'accès à nos ressources les plus profondes. Le silence alors est plénitude. Le silence mystique chrétien n'est jamais gouffre, ni vide, ni négation absolue du désir. Dans le silence, il y a une Parole. A l'ombre du silence, dans le silence intérieur, au-delà de la déroute de l'esprit, surgit une autre parole. Une présence s'insinue qui parle en soi et murmure au cœur d'aller au bout de la route. Le silence est comme une porte qui ouvre sur d'autres mondes ou, plus simplement, sur l'Autre qui nous habite. Mais, pour cela, il importe de donner du temps au silence, de dépasser le besoin narcissique.

Il faut sans cesse apprendre à devenir humain.

Devant Dieu, demeurer interdit

Michel DUPUY p.s.s. *

« **C**est toi qui as formé l'homme à ton image et lui as soumis l'univers et ses merveilles. » Quel est le naïf qui a osé dire cela ? De l'univers, il avait sans doute une idée plutôt courte. A-t-il seulement pensé au soleil ? Le soleil nous est-il donc soumis ? Pouvons-nous le modérer ou l'activer ? Et le soleil est encore relativement proche. Son rayonnement ne met que huit minutes à nous atteindre. Que dire de ces multitudes d'astres, que dis-je, de galaxies dont, pour venir jusqu'à nous, la lumière demande des milliards d'années ? Nous n'avons manifestement aucun pouvoir sur elles, sinon d'y penser, comme Pascal le remarquait. Pour imaginer qu'elles nous sont soumises, faut-il être un demeuré, totalement ignorant des sciences actuelles ou un dément aveuglé par sa vanité ou un pauvre timoré qui a peur de la réalité ? Marguerite Yourcenar remarquait que l'homme a besoin d'un toit, pour se protéger de la pluie ou du soleil, certes, mais plus encore pour

* Historien de la spiritualité, Paris Responsable de l'édition des *Œuvres complètes* de Bérulle au Cerf (8 vol., 1995-1996), il a notamment publié chez Desclée *L'Esprit, souffle du Seigneur* (1988), *La Royauté du Christ* (1990), *Le Christ de Bérulle* (2001)

ne plus avoir à regarder la profondeur infinie du ciel¹. On ne peut sérieusement dire : « Tu lui as soumis l'univers et ses merveilles. » Le silence serait plus vrai que de vaines paroles.

Se taire

Pourtant, elles sont nombreuses, les paroles indéfendables, même dans les textes (et surtout les traductions) liturgiques. Que d'oraisons expliquent à Dieu ce qu'il conviendrait qu'il fit et, comme pour mieux le convaincre, avancent des arguments et prodiguent les explications ! Ainsi, cette prière sur les offrandes nous fait lui dire : « Car chaque fois qu'est célébré ce sacrifice en mémorial, c'est l'œuvre de notre rédemption qui s'accomplit. » Est-il utile de le rappeler à Dieu ? Visiblement, quand on le fait, ce n'est plus à Celui qui sait tout que l'on s'adresse. On se parle plutôt à soi-même. Quand on se croit seul, il peut arriver que la vivacité d'une réflexion la fasse surgir à voix mi-haute. Qu'un voisin inaperçu se manifeste, l'embarras vous fait taire, et peut-être même rougit-on d'avoir parlé tout seul. Et si l'on prend conscience d'avoir lâché un mot très malheureux, la honte vous envahit. Dieu à qui nous donnons tant d'explications, nous serait-il moins présent pour que la confusion ne nous fasse pas taire aussitôt ?

Cette expérience de la confusion qui ferme la bouche fait deviner la différence entre le silence que nous nous imposons et celui qui s'impose, ou plutôt qu'impose la pensée de Dieu. Nous pouvons bien essayer d'écartier les imaginations inutiles, toujours elles renaissent. Nous tentons, faute de pouvoir l'arrêter, de ralentir du moins le moulin de notre discours intérieur ; nous le réduisons à la portion congrue en répétant indéfiniment la très simple prière de Jésus : « Jésus, pitié ! » Quand aucun mot ne passe plus, interdit qu'il est par un silence venu du cœur, la prière devient plus vraie.

Le plus souvent, un tel silence ne dure pas, et il faut encore revenir à des mots. Heureusement, il en est de moins contestables que ceux que nous avons d'abord cités. Certains sont tout de même possibles. Ainsi, de nombreuses oraisons commencent de la sorte : « Dieu éternel et tout-puissant... » Pense-t-on pour autant à l'éternité, à une durée qui ne finira jamais, jamais ? Angelus Silesius avoue qu'on ne peut dire ce qu'est l'éternité qu'en se taisant d'abord². Pascal encore note : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » Plus que le

1. Cf. *L'Œuvre au noir*, Gallimard, 1968, p. 173

2. Cf. *Le pèlerin chérubinique*, II, 68

silence, ne serait-ce pas l'éternité de ces espaces qui fait peur ? Beaucoup préfèrent éviter cette perspective et dire que, dans l'au-delà, il n'y aura plus de durée. Encore faut-il ne pas de la sorte escamoter l'infini. Quant au second terme de ces oraisons (« tout-puissant »), il semble faire peur à plus d'un si l'on en juge par les périphrases par lesquelles plusieurs l'atténuent ou le remplacent.

Avouons-le : nous ne pouvons supporter l'infini, ni l'infini de l'espace, ni l'infini du temps. Le silence serait-il une approche moins redoutable de l'infini de Dieu et plus à notre portée ? Ce n'est pas sûr. Comment un silence absolu serait-il supportable ? Le silence est en même temps la solitude intérieure, si pesante à la longue. Si aucun bruit ne venait encore de l'extérieur s'y insérer, rien ne permettrait plus d'en mesurer la durée ou même seulement de la jalonne. Aucun mot, aucune pensée non plus ne viendrait intérieurement l'habiter et le meubler, pas même celle de le prolonger. En quoi un tel silence différerait-il du néant ? Il est tout aussi impensable. En cela, le silence est l'image de l'infini, aussi inconcevable qu'indispensable à l'esprit, aussi inaccessible qu'en même temps désiré, aussi terrifiant parfois que fascinant.

Il est malhonnête de chercher à oublier l'infini, comme si nous pouvions nous en passer. Quand le soleil est éclatant, on ne peut le contempler en fixant sur lui le regard. Mais on peut diriger vers lui les yeux prudemment fermés pour ne les entrouvrir qu'une fraction de seconde, le temps d'un éclair qui éblouit. De même, on ne peut fixer l'infini ; on peut seulement se refuser à en fuir la pensée et la laisser affleurer comme à la dérobée. Si les mots s'arrêtent en notre gorge ou en notre esprit, dans le sentiment de leur incongruité et de leur disproportion à l'égard de Dieu, acceptons ce silence comme la lumière d'un éclair.

En deçà ou au-delà des paroles ?

Précisons qu'il s'agit d'un silence non pas en deçà mais au-delà de la parole. Les paroles restent nécessaires comme un premier temps, comme une piste d'envol, comme un point d'appui où revenir se poser. En deçà des paroles, le silence pourrait n'être que faiblesse d'esprit et signe qu'on n'a rien à dire. Au-delà, il montre la vigueur de l'esprit à qui les mots reçus ne suffisent pas pour dire son étonnement et son admiration. En deçà des paroles, le silence pourrait n'être qu'agnosticisme et manifester qu'on ne veut rien affirmer, faute de

convictions. Au-delà, il est avancée dans la vérité. Il n'est pas silence de mépris ou de désintérêt, mais silence de confusion, d'étonnement et d'admiration. Saint Augustin a cru devoir le souligner et présenté ce silence non pas comme une condamnation des paroles sur Dieu, mais comme leur dépassement dans le sentiment de leur insuffisance. Vient un moment où la pensée n'a plus besoin de s'exprimer à elle-même ce qu'elle comprend³. Ainsi, en extase à Ostie, le nouveau converti s'élève un instant au-dessus des similitudes que résument les mots pour atteindre la Sagesse éternelle même.

Parfois, chez quelques auteurs, Eckhart notamment, la liberté prise à l'égard de formules traditionnelles pourrait donner à penser qu'ils font bon marché des dogmes. En réalité, s'ils les relativisent, ce n'est pas en contestant leur vérité, c'est seulement pour rappeler la disproportion entre ce que nous savons formuler et l'infinité de Dieu : « Aucun titre donné à Dieu ne doit nous faire imaginer l'honorer assez ; car Dieu est au-dessus d'un nom et indicible »⁴. Il arrive donc que la parole sur Dieu s'avère inadéquate, tant elle est insuffisante. Combien plus la parole, non plus adressée à des hommes sur Dieu, mais adressée à Dieu même, peut sonner faux, comme la méconnaissance de celui à qui elle est dite !

Alors s'impose le silence. Pour Augustin, il est d'abord sagesse, et Pascal dira à sa manière que la dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent⁵. D'autres mettent davantage l'accent sur l'amour et présentent ce dépassement des paroles comme l'accès au registre de l'amour. Aimer n'est pas faire des déclarations d'amour. Au contraire, aucune parole, aucune pensée n'exprime vraiment ce qu'est aimer. Un simple regard peut en dire davantage, et l'élan du cœur approche de Dieu mieux que les discours.

Dans la nuit, quelque regret qu'on en ait, un éclair ne dure pas. En est-il de même de ces instants où les mots s'arrêtent, devenus impossibles parce que dérisoires, inaccordés à l'élan du cœur ? Beaucoup ont désiré prolonger de tels silences. L'*Apocalypse* parle d'un silence d'une demi-heure. Ne serait-ce pas une indication ? Plusieurs l'ont pensé. Si mesurer la durée du silence a un sens, ce ne peut être que pour ceux qui ne le vivent pas. Le silence, dit encore Eckhart, abolit le temps (littéralement la « temporalité ») : quand on perd la notion du temps, le mot « prolonger » n'a plus de sens.

3. Cf. *Contra Adimantum*, 11.

4. Eckhart, *Predigt* 53 (éd. Quint)

5. Cf. *Pensées*, Br. 267.

Le silence de Dieu

Nombreux sont ceux et celles pour qui le silence de Dieu est pour leur espérance une épreuve. Quand, malgré la promesse du Seigneur : « Demandez et vous recevrez », nos supplications n'obtiennent pas ce qu'elles demandent, comment ne pas protester avec le psalmiste : « Si pour moi tu restes muet, je ressemblerai aux moribonds » (28,1) ? Quand l'incrédulité est générale, quand le croyant sent le vertige de l'incroyance possible lui tourner la tête, un signe de Dieu en réponse à son désarroi ne serait-il pas un point d'appui pour sa foi ?

Mais le silence même de Dieu peut prendre un sens, et ainsi devenir lui-même ce signe : il est le rappel que les pensées de Dieu sont au-dessus de nos pensées, autant que le ciel domine la terre. Alors, ce silence tire notre regard vers ce ciel, au-delà des pensées formulables. Alors, le silence devient comme une sorte de communion de pensée avec celui qui est au-delà de tout, au point que saint Jean de la Croix ose parler d'un « concert silencieux » : « *música callada* »⁶. De manière plus abstraite, le carme explicite ce que doit être cette communion de pensée : « Le Père n'a dit qu'une parole, à savoir son Fils et, dans un silence éternel, il la dit toujours : l'âme aussi doit l'entendre en silence »⁷. Cette formule est d'une remarquable densité. D'abord, en faisant sentir la vanité du verbiage, elle fait ressortir le silence de Dieu. Et en même temps, elle prend ses distances vis-à-vis d'un silence qui ne serait en réalité que vide intérieur et abolition non seulement des paroles, mais aussi des pensées distinctes, et, par suite, méconnaissance et oubli de Jésus Christ. Les contemporains de Jean de la Croix, en particulier Thérèse d'Avila, craignaient que l'attrait du silence intérieur ne conduisît à ne plus avoir de pensée distincte, même de Jésus.

Comment maintenir sa place dans la prière à laquelle le silence s'impose ?

Le silence de Jésus

La réponse la plus fréquemment donnée est : « Si muette et si simple que soit votre prière, regardez le Crucifié. » N'est-ce pas imiter saint Paul, lui qui n'a voulu connaître que Jésus, et Jésus réduit au silence, Jésus crucifié, lui qui, en ses épîtres, ne rapporte aucune parole de Jésus, sinon celles de l'Eucharistie qui annoncent la Passion ?

6. *Cantique B*, 25

7. *Maximes*, 99

Déjà, la vue de certaines souffrances peut glacer d'effroi et rendre impossible toute parole. La croix de Jésus a été souffrance indicible. Mais elle est aussi victoire. La croix nue signifie en même temps la résurrection. Alors, l'étonnement et l'admiration l'emportent sur l'effroi : quel abaissement voulu par Dieu ! Quel amour se révèle ainsi ! Ce ne sont plus l'espace infini, ni l'infini de l'éternité, ni même cette sorte d'infini qu'atteint la profondeur de la souffrance, c'est l'infini de l'amour qui rend dérisoire toute parole. Et pourtant, l'œuvre de Dieu dans le mystère pascal appelle une réponse.

Cherchant, comme Thérèse d'Avila et Jean de la Croix, à unir oraison silencieuse et regard sur Jésus, Pierre de Bérulle porte une attention particulière au silence de Jésus. Jésus est d'abord enfant, et ce mot (dont le sens originel est : « qui ne parle pas ») éveille en lui une singulière résonance. Du silence de Marie, il écrit : « Ce silence de la Vierge n'est pas un silence de bégaiement et d'impuissance. C'est un silence de lumière et de ravissement ; c'est un silence plus éloquent dans les louanges de Dieu que l'éloquence même. C'est un effet puissant et divin dans l'ordre de la grâce. C'est-à-dire, c'est un silence opéré par le silence de Jésus qui imprime ce divin effet en sa Mère et qui la tire à soi en son propre silence et qui吸orbe en sa Divinité toute parole et pensée de sa créature »⁸.

Jésus mène une vie longtemps cachée. Puis, par sa parole, il captive la foule, mais saint Luc note aussi les silences de celui qui se retire la nuit seul pour prier. Et devant Hérode, puis devant Pilate, Jésus se tait ; enfin, sur la croix, il va jusqu'au silence de la mort. Par de tels silences, Jésus nous enseigne autant et plus que par des discours. Il nous enseigne par ses faits et gestes, il nous enseigne par ce qu'il subit, il nous enseigne par tout ce qu'il est. En lui-même, il est la Parole de Dieu. Faut-il d'abord le souligner ? Le mot grec, que, dans l'Évangile, nous rendons par « Parole », n'est pas *lalia*, parole qui touche les oreilles, mais *logos*, parole qui atteint l'intelligence.

Dès lors, notre silence peut être uni à celui de Jésus qui lui donne un sens. Il n'est plus seulement saisissement et démission devant l'infini et l'indicible. Il devient notre participation à la prière silencieuse de Jésus et à la relation que Jésus entretient avec son Père dans la connaissance de son amour infini.

8. *Oeuvre de piété*, 48

L'écriture, parole silencieuse

Silence de Jésus ou discréction des évangélistes ? Il nous faut, certes, faire la part de notre ignorance. Par comparaison avec la quantité de paroles communément proférées au cours d'une vie, celles que les évangiles ont transmises sont fort brèves. Evidemment, ils ne nous ont pas fait connaître toutes les paroles de Jésus. Alors, certaines déductions peuvent nous paraître naïves. Ainsi, on a fait de saint Joseph un grand silencieux parce qu'aucun mot de lui n'a été conservé. L'argument est peu convaincant. Les élévations sur le silence de Jésus peuvent aussi paraître mal fondées...

Il reste que les paroles de Jésus nous atteignent dépouillées de ce qui fait la chaleur de la plupart des paroles humaines : le ton de la voix, l'accent n'ont pas été enregistrés. Sauf pour quelques très rares mots, nous ne les atteignons qu'à travers une traduction, qui tient ordinairement du résumé et de la réinterprétation par la communauté, grâce à laquelle elles nous ont été transmises par écrit. En particulier la manière dont Jésus s'entretient avec son Père ne nous est accessible qu'à travers la reconstitution qu'en fait le quatrième évangile, notamment à travers ce que nous appelons la « prière sacerdotale ».

Toute écriture est déjà en elle-même une intime union de parole et de silence : une parole qui ne passe pas par les oreilles pour atteindre l'esprit, une parole sans intonation, une parole qu'on peut recevoir et reprendre à loisir à son rythme propre. L'écriture sainte est dans ce cas : elle est parole et en même temps silence. Elle invite à un tête-à-tête toujours possible, parce qu'elle est devenue intemporelle comme le silence. Et dans la lecture, le silence permet d'aller au-delà des mots. Quand la méditation est solitaire, la communauté y est à la fois présente par son empreinte, car c'est à elle qu'on doit le texte, et discrète par son mutisme.

N'insistons pas. Plutôt que disserter sur le silence et de prendre au sérieux ce qui précède, comme si nos paroles suffisaient à nous éléver vers Dieu, ne regrettions pas de rester interdits en partageant le silence de Jésus.

Mon pèlerinage en Inde

A la recherche du silence

Robert MC KEON *

A près d'interminables attentes, me voilà arrivé en Inde, ce grand carrefour de spiritualités. Vais-je enfin y trouver le secret de la vie intérieure ? Je suis abasourdi par le bruit des rickshaws motorisés, le klaxon des taxis, le ronflement des camions, le meuglement des vaches sacrées, les cris des marchands ambulants et le bourdonnement des voix. Je suis pressé, ballotté, bousculé par une foule humaine. Même à la campagne, quand nous faisons une pause au bord de la route, la foule surgit je ne sais d'où. Ma seule échappatoire est ma chambre d'hôtel. Là, au moins, je peux me retrouver face à moi-même ! Au bout de trois jours, je commence à me sentir idiot d'avoir dépensé tant d'argent pour apprendre à me recueillir dans un pays où l'on manque tellement d'espaces tranquilles. Ah, j'imagine mal les chartreux venant s'installer en Inde ! Optimiste par nature, je garde tout de même espoir, car, le lendemain, nous partons pour l'ashram fondé par Sri Ramana Maharishi (1879-1950)¹, ce sage hin-

* Paris. A publié dans *Christus* : « Thomas Merton » (n° 175, juillet 1997) et « L'oraison du veilleur » (n° 178HS, mai 1998)

1. Voir le site Internet ramana-maharshi.org/index.htm

dou réputé pour avoir atteint un très haut niveau de détachement et d'amour pour tous les êtres.

Re-voyage, taxi, coups de freins, ronflements de moteurs... Nous avons atteint le lieu saint. L'ashram est entouré d'un muret en terre sur lequel poussent différentes sortes de plantes. En y pénétrant, je remarque que les bruits de la rue y sont moins vifs, mais qu'une troupe de singes y bavardent joyeusement tout en volant les sacs en plastique mal surveillés par leurs propriétaires. Face au bâtiment d'accueil est construit un important temple hindou en pierre, avec un autel surmonté d'un dais et séparé du reste de la salle par une clôture en granit : c'est le lieu du culte. Les fidèles qui y pénètrent continuent à parler comme s'ils étaient encore dans la rue, peut-être un peu moins fort. Ils se prosternent devant l'autel, en font le tour plusieurs fois, puis s'asseoyent et poursuivent leurs conversations, tandis que d'autres se mettent dans la position du lotus pour méditer. Partout, des voix continuent à résonner dans la salle. Le silence que je recherche tant ne serait-il qu'un rêve ? Comment vais-je, moi aussi, pouvoir méditer si je ne peux même pas trouver du calme dans un ashram ?

Intrigué, j'observe plus attentivement une jeune fille arrivée avec toute sa famille, qui, après avoir observé les rituels, s'installe pour se concentrer dans le recueillement. Je m'étonne de la voir si absorbée et me demande comment elle peut supporter le bruit comme si de rien n'était. J'en conclus qu'on doit pouvoir méditer dans un endroit bruyant et que c'est probablement l'attention que l'on porte au bruit extérieur qui gêne le recueillement. Le souvenir de l'enseignement du sage hindou Satyananda à dom John Main (1926-1982)² en 1956, alors que ce dernier était à Kuala Lumpur, me revient à l'esprit :

« Pour méditer, tu dois devenir silencieux, immobile et concentré. Dans notre tradition, nous connaissons une voie qui nous mène à cette immobilité, à cette concentration. Nous utilisons ce que nous appelons un mantra. Pour méditer, ce que tu dois faire, c'est de choisir ce mot, puis de le répéter fidèlement, continuellement, avec amour. La méditation, c'est aussi simple que ça. Je n'ai rien d'autre à dire. Et maintenant, nous allons méditer »³.

C'était donc bien cela, le secret de cette jeune fille. Elle entendait le bruit, mais, grâce à la répétition d'un *mantra* (mot sacré), elle était capable de ne pas y porter attention, de ne pas s'y arrêter et de le

2. Voir le site Internet www.wccm.org

3. Cité par Michel Legault, *Sur la route du mantra*, Médiaspaul, 2001, p. 38

laisser glisser sans s'y attacher. J'avais compris qu'on pouvait se recueillir dans le bruit comme dans l'absence de bruit.

Je savais par expérience que, particulièrement durant le temps de la méditation, nous souffrons aussi d'un autre problème : notre cinéma intérieur. Il ne nous laisse aucun répit, et nous sommes impitoyablement assaillis de préoccupations, de pensées, d'émotions et d'images mentales. Pour garder le cap au milieu de ce remue-ménage interne, il faut avoir un guide fiable. J'avais appris que, quand je répétais silencieusement en moi un mot ou une phrase brève, je balayais les distractions de mon champ mental. Ce mot répété agissait en moi comme le bref sifflement du moine cistercien qui, en attirant soudainement l'attention de centaines de canetons gazouillants dans un hangar de son monastère, obtenait sur le-champ un silence étonnant. Il existait donc une même technique pour « survivre » aux bruits extérieurs et intérieurs.

Dom Main avait pris connaissance d'une méthode développée au cours des siècles et parfaitement adaptée au fonctionnement de notre esprit et à un environnement bruyant. Bien sûr, la technique ne fait pas le musicien, mais, sans technique, peut-on vraiment être musicien ? Satyananda lui avait transmis une technique efficace, simple et facile, adaptée à la vie de tous les jours, et qui n'était pas en conflit avec les besoins fondamentaux de la personne.

A y réfléchir, qu'y a-t-il de plus simple que de répéter un mot pour se détacher de ses distractions ? Qui ne peut appliquer cette méthode dans des lieux et des circonstances très différents ? Certes, cette pratique peut paraître un peu naïve et, pour ceux qui désirent tout expliquer et tout contrôler, elle peut sembler même discutable précisément parce qu'elle est simple. Mais il ne faut pas sous-estimer sa force. Cette technique est une très bonne école de dépouillement de toute sorte de maux qui ternissent notre vie spirituelle : inquiétudes, obsessions, soucis, rancunes, automatismes acquis dans l'enfance et qui s'avèrent nocifs ou inefficaces avec l'âge. Elle donne l'habitude de lâcher prise et nous permet de pouvoir observer la forme de notre cinéma intérieur. Elle conduit donc à une meilleure connaissance de soi.

Si le *mantra* est un outil, son utilisation n'est pas une recette magique pour mieux vivre. Comme pour tous les outils, il faut apprendre à s'en servir et à en acquérir l'expérience pour en découvrir l'efficacité⁴. Si je ne médite pas tous les jours, je n'acquiers pas la dex-

4. Voir « Apprendre à prier en silence », *Fêtes et saisons*, n° 560, décembre 2002

térité nécessaire pour y avoir recours à n'importe quel moment. L'occasion me fut donnée de mettre à rude épreuve la méthode de Satyananda. Je me trouvais au milieu d'un vaste embouteillage de camions qui empuantissaient l'atmosphère. Je sentais ma gorge se serrer, ma respiration s'accélérer... J'accumulais en moi toutes les conditions pour une belle crise de nerfs. Ayant déjà médité pendant une vingtaine de minutes le matin même, il me fut pourtant facile de me couler dans le moule de la méditation en retrouvant mon cher *mantra*. Je décidai alors de le répéter par intermittence pour cultiver mon calme intérieur et pus ainsi tenir au cours des quatre heures suivantes sans que mon tempérament prenne le dessus. J'avais accepté mon impuissance devant la situation et lâché prise, abandonné mon désir de contrôle.

Dom Main, qui avait bien compris la valeur de la pratique reçue de Satyananda, décida d'essayer d'insérer cette méthode dans sa foi chrétienne. Il se mit à étudier les spirituels chrétiens. En méditant le chapitre 10 du livre X des *Conférences* de Jean Cassien (IV^e siècle) sur l'apprentissage de la prière continue, il comprit qu'avec un *mantra* chrétien la pratique du sage hindou ne dénaturait pas la prière chrétienne. Un texte du XIV^e siècle⁵, recommandant la répétition d'un mot bref pour se détourner des distractions et se tourner vers Dieu, confirme cette intuition. Nous savons par l'évangéliste saint Jean et l'apôtre saint Paul que le Christ demeure au plus profond de nos coeurs⁶, et nous avons l'exemple de saint Augustin qui s'adressait ainsi à Dieu : « Toi, tu [es] plus intérieur que l'intime de moi-même et plus haut que le plus haut de moi-même »⁷. Par la répétition du mot sacré inséré dans une invocation brève, nous restons dans un état de vigilance à cette présence divine⁸.

Mon pèlerinage fut un succès. Même place de la Concorde à six heures du soir, je peux maintenant dire en vérité et sans effort : « Mon âme attend le Seigneur plus qu'un veilleur ne guette l'aurore » (Ps 129).

5. *Le nuage de l'inconnaissance*, Editions monastiques, 1977, pp 87-91 Je cite ce texte dans mon article « L'oraison du veilleur » et explique son application

6. Ep 3,17 , Ga 2,20 , 3,27 , 4,6 , Jn 6,56 , 15,4 , 1 Jn 2,24-28

7. *Confessions*, III,3,11

8. La tradition de l'Orient chrétien applique cette pratique à la « prière de Jésus » par la répétition de l'invocation « Jésus, fils de Dieu, Sauveur, prends pitié de moi, pécheur » Cf *Le récit du Pèlerin russe*



D.R.

« La caractéristique de cette paix silencieuse, c'est qu'elle coexiste avec l'acceptation des épreuves, des souffrances, des persécutions et de la mort. C'est seulement en les assumant et en passant à travers ces tempêtes que le croyant peut parvenir à la paix divine » (p. 168).

Quand Dieu se tait

Silence de Dieu, silence de l'homme

Bernard SESBOÜE s.j. *

Dans notre monde où « ça parle » partout et dans tous les sens, Dieu apparaît comme le grand silencieux. De nombreuses voix lui en font aujourd’hui le reproche. Ce silence n'est-il pas le signe d'une absence et d'un désintérêt pour l'aventure humaine ? Où était Dieu lors des grands drames du XX^e siècle : deux guerres mondiales aux millions de morts, les camps de concentration nazis et soviétiques, la Shoah, plus près de nous les atrocités commises dans les Balkans et le terrorisme qui se donne libre cours ? Où était Dieu à Auschwitz ? Où était Dieu à Stalingrad ? La question est devenue si pressante que le « comment parler de Dieu après Auschwitz ? » est devenu un lieu commun. Jamais Dieu n'est apparu aussi silencieux et aussi absent que depuis cette dernière centaine d'années. Comment répondre à de telles questions sans une inconscience, peut-être naïve, mais pas innocente ? Ne vaudrait-il pas mieux se taire à son tour ? Que le lecteur se rassure, les réflexions qui suivent

* Centre Sèvres, Paris A récemment publié *Tout récapituler dans le Christ christologie et sotéiologie d'Iréneé de Lyon* (Desclée, 2000), *Le magistère à l'épreuve* (Desclée de Brouwer, 2001), *Karl Rahner* (Cerf, 2001)

se veulent modestes et ne prétendent pas résoudre l'énigme opaque du mal.

Dieu en procès

Quand l'homme souffre au-delà de ce qu'il estime tolérable, en effet, sa réaction première est de s'en prendre à Dieu, de le mettre en procès. La Bible elle-même est le témoin émouvant de ce cri de détresse. On le trouve dans les Psaumes : « O Dieu, ne reste pas muet, plus de repos, plus de silence, ô Dieu » (83,2) ; « Seigneur, je fais appel à toi. Mon roi, ne sois pas sourd ! » (28,1) ; « Tu as vu, Seigneur, ne sois pas sourd ! » (35,22 ; de même 39,13 ; 50,3 ; 109,1). On le rencontre aussi dans la bouche de Job qui souffre sans raison : « Je hurle vers toi et tu ne réponds pas ; je me tiens devant toi et ton regard me transperce » (30,20). Mais allons tout de suite au terme de cette série. Ce cri est aussi celui du Christ en croix, hurlé « d'une voix forte » : « *Eli, Eli lema sabaqthani* : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27,46). Que Jésus ait été jusqu'à faire sien le cri de toutes les détresses du monde devant le silence de Dieu nous dit immédiatement la profondeur d'un tel mystère. L'épître aux Hébreux nous dira bien qu'après avoir « offert prières et supplications avec grand cri et larmes à celui qui pouvait le sauver de la mort » il fut « exaucé en raison de sa soumission » (5,7) : il reste qu'au moment de la détresse et de la mort le ciel est resté d'airain.

Aujourd'hui encore, nous voyons de partout le procès intenté à Dieu : ce Dieu sensé être bon et qui tolère sans ciller tant d'atrocités ; ce Dieu unique qui est à l'origine de la violence dans le monde, parce qu'il justifie que les hommes s'entre-tuent en son nom. Récemment, un chroniqueur n'hésitait pas à faire l'éloge du polythéisme païen des Grecs et des Romains. Ces dieux-là étaient à mesure humaine, ils avaient des moeurs d'hommes, et surtout ils ne demandaient pas de tuer en leur nom¹. On retrouve l'antique objection qui revient de la nuit des âges : « Ou Dieu peut empêcher le mal, et il ne le fait pas, et alors il n'est pas bon ; ou Dieu ne le peut pas, et alors il n'est pas tout-puissant et n'est pas Dieu. »

Est-il dès lors opportun de ramer pour justifier Dieu à tout prix de ce que le bon sens humain élémentaire estime injustifiable ?

1. Ce faisant, le chroniqueur oubliait que le paganisme antique a quand même persécuté pendant trois siècles les chrétiens au nom d'une intolérance à la fois politique et religieuse.

Le paradoxe du silence d'un Dieu-Verbe

Mais est-il vrai que Dieu se tait ? Il y a un paradoxe à reprocher son silence à un Dieu qui se présente comme le Verbe, la parole par excellence. S'il est un trait spécifique du christianisme, c'est que le Dieu qu'il annonce est un Dieu qui parle, un Dieu qui se révèle tel qu'il est, un Dieu qui se donne. « Quelle est en effet la grande nation dont les dieux se fassent aussi proches que le Seigneur notre Dieu l'est pour nous chaque fois que nous l'invoquons ? » (*Dt 4,7*). « Notre Dieu est un Dieu qui s'approche », dira tout uniment Cyrille d'Alexandrie.

Dieu n'est pas resté muet ni insensible devant l'histoire des hommes. Dieu nous a parlé en son Fils, en celui qu'il a envoyé parmi nous pour nous révéler le Père et son dessein sur l'humanité. On connaît le texte célèbre de saint Jean de la Croix dans lequel il se gendarme contre de bonnes âmes qui voudraient des révélations nouvelles venant de Dieu :

« Celui qui demanderait maintenant à Dieu ou qui voudrait quelque vision ou révélation non seulement ferait une sottise mais ferait injure à Dieu, en ne jetant pas entièrement les yeux sur le Christ, sans vouloir quelque autre chose ou nouveauté. Car Dieu pourrait répondre de cette manière, disant . Si je t'ai tout dit en ma Parole qui est mon Fils, je n'en ai point d'autre que je te puisse maintenant répondre ou révéler qui soit davantage que cela ; regarde-le seulement parce que je t'ai tout dit et révélé en lui et tu y trouveras encore plus que tu ne demandes et plus que tu ne saurais souhaiter »².

Mais alors, une instance s'élève aussitôt : s'il a déjà tout dit en son Fils autrefois, c'est qu'il n'a plus rien à nous dire aujourd'hui. Il nous est bien précisé que la révélation de Dieu est achevée avec la mort du dernier apôtre. Rien donc à attendre de sa part sur les horreurs contemporaines. Dieu a sans doute consenti à parler pendant un temps très bref, celui du passage de Jésus parmi nous. Désormais, nous devons nous heurter définitivement à son silence. Nous sommes au rouet.

Le silence est aussi un langage

L'objection suppose que parole et silence s'opposent comme deux contraires. Le silence ne parlerait pas et la parole ne pourrait que

2. *Montée du Carmel* (II, 22), trad Cyprien de la Nativité, Desclée de Brouwer, 1949, pp 245-246

rompre le silence. Les choses sont infiniment plus complexes. Reprenons pied un instant à partir de considérations anthropologiques. Nous savons qu'il existe bien des formes de silence : il y a le silence vide ou absent de celui qui n'a vraiment rien à dire ; le silence du taciturne qui, par tempérament, s'exprime très peu ; le mutisme, souvent agressif, de celui qui ne veut pas parler ; le silence de celui qui proteste de tout son être contre le sort qu'on lui impose ; le silence de celui qui consent à ce qui est dit ; enfin, le silence de présence, le silence plein, celui qui se trouve au-delà de tout langage parce qu'il est devenu le meilleur moyen de communiquer. Comme deux vieux époux entre qui la parole est pour une part tombée, parce qu'elle n'est plus nécessaire : « Tu es là, je suis là, tout est dit entre nous et nous sommes en pleine communion. »

C'est que le silence est une affaire de relation et de communication. On n'est jamais silencieux vis-à-vis de soi tout seul. On garde le silence devant les autres. Le silence, comme la parole, est une attitude que nous prenons à leur égard. Il a sens ; s'il n'est pas parole, il est langage. Mais, dira-t-on, il y a aussi le silence intérieur, le silence de la personne seule. Ce silence-là est la condition d'une triple présence : présence à soi, sans doute, mais qui ouvre à la présence aux autres et à la présence à Dieu. « Mon âme se tient égale et silencieuse, comme un petit enfant contre sa mère », dit le Psaume (131,2). Sans un minimum de silence intérieur, nous sommes absents de nous-mêmes, et par voie de conséquence absents pour les autres et absents pour Dieu.

S'il en est ainsi, si le silence appartient lui aussi au langage, si le silence a valeur interpersonnelle, cela veut dire que tout silence demande à être interprété. Mais le silence de l'un le sera toujours en fonction de la qualité du silence de l'autre. Bref, le silence de Dieu renvoie au silence de l'homme. Sommes-nous assez silencieux pour comprendre en vérité le silence de Dieu ? Essayons-nous de saisir le langage que Dieu nous adresse à travers son silence ? Cela nous invite à reconSIDérer et le silence de Dieu et le silence de l'homme.

Une parole jaillie du silence

Dire que Dieu est silence, c'est exprimer sa transcendance absolue par rapport au monde des hommes. Sa Parole n'est en rien le bavardage qui rompt inutilement le silence. Elle jaillit de son silence de plénitude, comme un texte biblique de la liturgie de Noël nous le rappelle : « Alors qu'un silence paisible enveloppait toutes choses et que

la nuit parvenait au milieu de sa course rapide, du haut des cieux ta Parole toute-puissante s'élança du trône royal » (Sg 18,14-15). De même, Paul parlera de la « révélation d'un grand mystère gardé dans le silence durant des temps éternels » (Rm 16,25). Ignace d'Antioche se fait l'écho de la même vérité en nous parlant des apôtres « pleinement convaincus qu'il n'y a qu'un seul Dieu, manifesté par Jésus-Christ son Fils qui est son Verbe sorti du silence »³. Il nous parle également de trois « mystères retentissants » accomplis dans le silence de Dieu : « Le prince de ce monde a ignoré la virginité de Marie, et son enfantement, de même que la mort du Seigneur, trois mystères retentissants, qui furent accomplis dans le silence de Dieu »⁴.

Les trois mystères en question touchent à l'incarnation, et donc à la manifestation du Verbe de Dieu. Ils sont dits à la fois « retentissants » et accomplis dans le silence de Dieu. Cette énigme renvoie vraisemblablement au « grand cri poussé » par Elisabeth lors de la visite de sa cousine Marie, avant qu'elle ne la proclame « bénie » (Lc 1,42). Le silence des œuvres de Dieu provoque le cri d'admiration de la croyante qui discerne ce qui se passe dans ce silence.

Tout l'itinéraire de Jésus sur notre terre est à la fois un mystère de parole et de silence. Jésus petit enfant est le paradoxe vivant du Verbe qui ne parle pas (*Verbum infans*). Pour nous, Jésus s'est tu pendant les trente années de vie cachée d'où une seule parole a été retenue par les évangiles : la réponse à sa mère lorsque ses parents le retrouvent au Temple de Jérusalem : « Ne saviez-vous pas que je dois être chez mon Père ? » (Lc 2,49). Ce silence fait place à la parole pendant sa vie publique. Mais il se retrouve avec une particulière éloquence pendant la passion : « Jésus gardait le silence » devant le grand prêtre (Mt 26,63 ; Mc 14,61). Même attitude de silence devant Hérode (Lc 23,9) et devant Pilate (Mt 27,14 ; Jn 19,9). La passion de Jésus est le temps d'un long silence, traversé par peu de paroles. On comprend que les disciples aient vu en lui l'accomplissement de la prophétie du serviteur souffrant : « Comme une brebis que l'on conduit pour l'égorger, comme un agneau muet devant celui qui le tond, c'est ainsi qu'il n'ouvre pas la bouche » (Is 53,7-8, cité en Ac 8,32). Qui dira que Jésus en croix n'est pas une parole pleine de sens ?

Toute la tradition a également souligné le silence qui suit la mort du Christ dans l'attente de sa résurrection, le silence de Marie en particulier. La liturgie du samedi saint évoque et respecte ce silence. C'est

3. Aux Magnésiens 8,2 On sait que le second éon gnostique s'appelle « silence »

4. Aux Ephésiens 19,1

le ressuscité qui retrouve la parole. En Jésus, comme en Dieu son Père, le silence est parole, comme la parole jaillit du silence.

Il est significatif qu'Ignace d'Antioche parle du silence de l'évêque avant de dire que celui-ci symbolise la présence du Christ : « Plus on voit l'évêque garder le silence, plus il faut le révéler. (...) Il est clair que nous devons regarder l'évêque comme le Seigneur lui-même »⁵.

Parole et silence après la Pentecôte

Ce jeu subtil de la parole et du silence se poursuit dans le temps qui suit la remontée de Jésus chez son Père. Car la parole de Dieu continue à se faire entendre à travers les âges et les continents. Mais elle reste inscrite dans le grand silence de Dieu. Nous avons à entendre l'une et l'autre.

Il n'est qu'à moitié vrai de dire que la révélation est achevée avec le dernier apôtre. Cela est vrai dans sa source, mais ne l'est plus dans ses destinataires. Prenons une image. Nous savons que certaines étoiles se situent à plusieurs années-lumière de nous, c'est-à-dire qu'il faut un grand nombre d'années pour que la lueur émise par une étoile parvienne jusqu'à nos yeux. On peut même envisager l'hypothèse d'une étoile qui serait déjà éteinte et dont pourtant la lumière continuerait toujours à nous parvenir. La lumière de la parole de Dieu n'est évidemment jamais éteinte dans sa source. De soi, elle échappe aux conditionnements qui valent pour les autres lumières. Cependant, le dessein de Dieu a voulu que la révélation nous parvienne à travers le processus d'une histoire et s'inscrive dans le temps. La révélation a eu son histoire dans le passé, à travers le mouvement qui va de l'Ancien au Nouveau Testament et trouve son sommet dans la personne de Jésus-Christ. Mais cette histoire ne s'arrête pas au temps de son émission. Elle fait place à une nouvelle histoire qui est celle de sa réception et de son interprétation. Nous n'avons jamais fini d'accueillir les richesses de la révélation. Celle-ci se transmet perpétuellement d'âge en âge, de siècle en siècle. Elle n'a jamais fini de nous éclairer. D'une certaine manière, elle n'aura pas donné toute sa lumière tant qu'elle n'aura pas été reçue par la totalité des peuples dans la totalité des âges et des lieux.

Nous pouvons donc parler d'une révélation et d'une parole constantes de Dieu dans notre histoire, en ce sens que nous n'avons

5. *Ibid* , 6,1

jamais achevé de comprendre la signification et d'actualiser les richesses du mystère du Christ pour notre temps, aussi bien dans l'ordre de l'existence chrétienne que dans l'ordre du langage de la foi. La révélation de Dieu dans la personne du Christ nous parle aujourd'hui comme au premier jour : oui, elle a quelque chose à nous dire sur les atrocités du XX^e siècle. La parole de Dieu aura encore à répondre aux questions que l'homme ne cesse de poser. En ce sens, la révélation est pleine d'avenir.

Il en va de même du silence de Dieu qui est langage. Car la parole n'abolit pas le silence : elle lui donne son sens. C'est la Parole de Dieu, définitivement mais aussi constamment donnée en Jésus-Christ, qui nous permet d'interpréter le silence de Dieu dans nos vies. N'en va-t-il pas ainsi entre les deux vieux époux, dont nous avons parlé plus haut, qui savent spontanément ce que l'autre pense sur tel ou tel problème du jour ? Leur silence mutuel, pourvu qu'il repose sur l'affection, est plein de sens. La qualité de leur compréhension respective de ce silence dépend de la profondeur de la connaissance qu'ils ont l'un de l'autre. C'est donc à nous qu'il revient d'interpréter le silence de Dieu.

L'homme interprète du silence de Dieu

L'interprétation du silence de Dieu nous renvoie à la fois à la profondeur de notre connaissance de Dieu et à la qualité de notre propre silence. On peut expliquer le silence de Dieu tout simplement parce qu'on a décidé que Dieu n'existe pas. Pascal disait dans une formule célèbre : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie »⁶. Silence stellaire, silence glacial, silence qui est absence totale : voilà ce qui effrayait Pascal. Mais, chez lui, le savant était aussi un croyant ; nous savons comment il a fait l'expérience de Dieu et les pages inoubliables qu'il a écrites sur Jésus, car « Dieu seul parle bien de Dieu ». Mais cet effroi n'est-il pas secrètement celui de tout homme qui estime que Dieu n'est pas ? Tel celui raconté dans un texte célèbre du poète Jean-Paul Richter à la fin du XVIII^e siècle et qui a joué un grand rôle dans le développement du thème de la mort de Dieu au XIX^e. Le poète fait parler le Christ mort sur la croix :

« J'ai parcouru les mondes, je me suis élevé au-dessus des soleils, et là aussi il n'est point de Dieu ; je suis descendu jusqu'aux dernières limites de

6. *Pensées*, Brunschwig 206, Lafuma 201

l'univers, j'ai regardé dans l'abîme et je me suis écrié : — Père où es-tu ? — Mais je n'ai entendu que la pluie qui tombait goutte à goutte dans l'abîme, et l'éternelle tempête, que nul ordre ne régit, m'a seule répondu »⁷.

Chez Jean-Paul, cette « découverte », racontée sous la forme du cauchemar, est une épreuve douloureuse, le sentiment subit de se sentir « orphelin » dans le monde. Elle prendra plus tard la valeur d'une proclamation « libératrice » de l'homme devenu adulte. Plus récemment, la négation de Dieu deviendra un instrument de propagande soviétique : le cosmonaute Gagarine n'a-t-il pas dit, au nom du positivisme le plus plat, qu'au cours de son saut de puce dans l'espace il n'avait pas rencontré Dieu ? Ne sourions pas trop vite devant cette confusion entre le ciel stellaire et le ciel biblique, demeure spirituelle de Dieu. La négation de Dieu est toujours une affaire grave dans la vie d'un homme, quels que soient les sentiments très divers qui peuvent l'entourer. Elle est une menace dont nous ne sommes jamais à l'abri. Nous n'avons pas à porter de jugement sur ceux qui se disent athées. Voyons seulement comment l'interprétation la plus immédiate, et apparemment la plus facile, du silence de Dieu ne peut que nous renvoyer à nous-mêmes et à l'option profonde que nous avons devant l'existence. C'est toujours nous qui disons : Dieu se tait, parce qu'il n'est pas.

Une autre interprétation du silence de Dieu considère celui-ci comme le grand horloger du monde sans doute, mais comme quelqu'un qui se désintéresse totalement du destin de l'humanité. Il ne parle pas, parce qu'il est « aux abonnés absents », comme on dit. Elie, dans son combat avec les prêtres de Baal, évoque cette situation avec humour : « Ils invoquèrent le nom de Baal, depuis le matin jusqu'à midi, en disant : "O Baal, réponds-nous !" Mais il n'y eut ni voix ni réponse. (...) A midi, Elie se moqua d'eux et dit : "Criez plus fort, car c'est un dieu : il a des soucis ou des affaires, ou bien il est en voyage ; peut-être il dort et il se réveillera" » (1 R 18,26-27). Elie a beau jeu de se moquer de ses adversaires, car son Dieu vient à la première prière mettre le feu à son sacrifice. Il y a dans la Bible des pages pour sourire, et celle-ci en est manifestement une. Mais le Dieu d'Elie est un Dieu qui s'intéresse à l'homme et s'engage à son côté.

Dans la Bible, le silence de Dieu est aussi interprété comme une expression de sa colère contre le péché de son peuple. C'est ainsi que le prophète Ezéchiel est privé de la parole : « Je ferai adhérer ta langue

7. Siebenkas (1795), « Premier morceau floral », traduit par Mme de Staél dans *De l'Allemagne*, t 2, Flammarion, 1991, p 71.

à ton palais, tu seras muet et tu cesseras de les avertir, car c'est une engeance de rebelles » (3,26). Israël a ainsi connu des temps où la parole de Dieu se faisait rare, où la prophétie s'est tue. Mais ce silence est toujours une épreuve : il sera levé dès que le peuple se convertira. Ne faudrait-il pas chercher ici la raison du silence de Dieu dans notre monde ? « Pourquoi gardes-tu le silence quand un impie engloutit un plus juste que lui ? » (*Ha* 1,13). N'est-ce pas aussi notre question ?

Interpréter le silence de Dieu comme le châtiment du péché est redoutable. Une telle conception serait évidemment perverse si elle prétendait fonctionner comme le discours de condamnation d'un homme juste sur les misères de notre temps. Ce juste prétendu tomberait immédiatement sous le coup de sa propre condamnation. Seul peut interpréter ainsi le silence de Dieu celui qui s'est converti, celui qui réalise que sa manière de vivre le rendait sourd à la parole de Dieu. L'interprétation peut alors être juste au plan personnel :

« On a remarqué que le silence de Dieu n'est souvent que la surdité de l'homme : "On perd la foi, dit-on, parce que Dieu se tait." C'est au contraire parce qu'on a perdu la foi qu'on ne peut plus l'entendre et qu'on ne veut plus l'écouter »⁸.

Réflexion juste, à condition de ne jamais la faire au détriment d'un autre en particulier. Conclusion que l'on ne peut tirer que sur soi-même. Réflexion encore plus difficile à faire à propos d'une situation collective, nationale ou culturelle. Elle n'est légitime que dans la mesure où celui qui la fait se met en cause personnellement et dit toujours « nous » et jamais « vous ». Elle ne peut avoir de valeur que dans la dynamique contagieuse d'une conversion.

Mais enfin reste toujours le silence de Dieu dans des situations d'innocence. Ce n'est pas le mal accompli par le bourreau qui nous scandalise le plus aujourd'hui, car on en voit bien clairement la cause. C'est le mal éprouvé par la victime innocente. Ce sont les atrocités en série qui tombent toujours sur les faibles, les déshérités de ce monde. On sait la question qui taraude les penseurs juifs après Auschwitz⁹. Avec tout le respect que l'on doit à leur réflexion, il est permis de dire ici une parole chrétienne, même si celle-ci vient d'une foi différente de la leur. Devant tant de scandales, le silence de Dieu se fait présence.

8. Pierre Blanchard, « Jacob et l'Ange », *Etudes carmélitaines*, 1957 (cité dans *Dictionnaire de spiritualité*, t XIV, 1990, col 833).

9. C'est Elie Wiesel qui se demande si « la Bible tient au-dedans d'Auschwitz ». C'est André Neher dans son livre *L'exil et la parole* (Seuil, 1970). C'est Hans Jonas, dans *Le concept de Dieu après Auschwitz* (Payot/Rivages, 1994).

A la croix, le Fils de Dieu est pour toujours du côté des victimes innocentes. Un récit des camps de concentration rapporte qu'un jeune homme fut pendu sur la place d'armes devant tous les détenus rassemblés. L'un dit à l'autre en voyant ce spectacle insupportable : « Où donc est Dieu ? » Et l'autre lui répond : « Il est là, devant toi, sous la potence. » Saint Paul évoquait les « paroles ineffables » (2 Co 12,4) dont il avait été gratifié quand il fut enlevé au troisième ciel. La croix n'est-elle pas la « parole ineffable » par excellence ?

Sans doute, dira-t-on encore, mais aujourd'hui ? Aujourd'hui, en ce même XX^e siècle, il y eut Maximilien Kolbe, volontaire du bunker de la faim pour sauver un père de famille. Plus récemment, il y eut les moines de Tibhirine, restés présents jusqu'au bout malgré la menace, dans un témoignage d'une charité absolument gratuite qui embrassait comme un seul commandement celui de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain. Ce qu'ils ont vécu est la parabole en acte de ce que fut la croix de leur Seigneur. Comme lui, et combien d'autres avec eux, ils ont été les témoins/martyrs du surplus de sens que comporte l'amour par rapport à la haine. Le silence de leur vie a été scellé par le silence de leur mort.

Silence de Dieu et silence de l'homme

« Chaque atome de silence est la chance d'un fruit mûr », écrivait le philosophe Louis Lavelle. En définitive, le silence de Dieu nous renvoie à notre silence d'hommes. Seul notre silence peut comprendre en vérité le silence de Dieu, de même qu'il faut toujours faire silence en soi pour entendre la parole de l'autre : « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute », disait Samuel dans sa simplicité d'enfant (1 S 3,10). La tradition de la sagesse biblique n'arrête pas de faire l'éloge du silence qui est l'expression par excellence de l'homme prudent et avisé : « Abondance de paroles ne va pas sans faute ; qui retient ses lèvres est prudent » (Pr 10,19) ; « L'homme avisé se tait » (11,12) ; il y a « un temps pour se taire et un temps pour parler » (Qo 3,7) ; « Le sage sait se taire jusqu'au bon moment, mais le bavard et l'insensé manquent l'occasion » (Si 20,7).

Mais le silence est plus qu'une attitude de sagesse dans les relations humaines. Il est indispensable pour entendre Dieu. Car Dieu ne se manifeste pas dans le fracas. Elie, toujours lui, en fait l'expérience à l'occasion de sa rencontre avec Dieu :

« Et voici que le Seigneur passa. Il y eut un grand ouragan, si fort qu'il fendait les montagnes et brisait les rochers, en avant du Seigneur, mais le Seigneur n'était pas dans l'ouragan ; et après l'ouragan, un tremblement de terre, mais le Seigneur n'était pas dans le tremblement de terre, et après le tremblement de terre, un feu, et après le feu, le bruit d'une brise légère. Dès qu'Elie l'entendit, il se voila le visage avec son manteau, il sortit et se tint à l'entrée de la grotte » (1 R 19,11-13).

Dieu était présent dans la brise légère. Ignace d'Antioche fait écho de manière émouvante à cette discréption de l'intervention de Dieu en parlant d'un « murmure » de Dieu qui le conduit au martyre : « Mon désir terrestre a été crucifié, et il n'y a plus en moi de feu pour aimer la matière, mais en moi une "eau vive" qui murmure et dit au-dedans de moi : "Viens vers le Père" »¹⁰. Il faut avoir l'oreille particulièrement fine, il faut faire en soi un profond silence pour entendre ce murmure.

Revenons à la solidarité des trois présences évoquées ci-dessus. Le silence nous permet d'être présents à nous-mêmes, présents à Dieu et présents aux autres. Si l'une croît, les autres grandissent également ; si l'une diminue, les autres s'étiolent. Tel est le sens du silence de la vie monastique, de l'échelle des différents silences de l'âme chez les mystiques. Le silence spirituel vole à l'attention : « Iles, faites silence devant moi ! » (Is 41,1) ; « Silence devant lui, terre entière ! » (Ha 2,20). Le silence de l'âme, le recueillement est la seule voie d'approche pour comprendre, lentement sans doute, la profondeur du silence de Dieu.

10. Aux Romains 7,2

Tais-toi !

Paul LAMARCHE s.j. *

« **T**ais-toi ! », déclare Jésus en s'adressant à la mer déchaînée qui menace d'engloutir la barque où, avec ses disciples, il est en grand péril (*Mc 4,39*). Souvent, on rapproche cette injonction de celle qu'on rencontre en *Mc 1,25*, quand Jésus, s'adressant à l'esprit impur qui torture un possédé, lui ordonne : « Tais-toi, sors de cet homme ! » Il ne faudrait pas en conclure pour autant que, dans le récit de la tempête, Jésus s'adresse à la mer comme à une personne. Plus simplement et plus directement, Jésus, les apôtres, les évangélistes suivent les représentations de leur époque : ils considèrent la mer comme le domaine des forces démoniaques et comme un abîme mortel capable d'engloutir les hommes assez fous pour se risquer à l'affronter. C'est à cause de ces représentations culturelles que *L'Apocalypse* (20,13 et 21,1) décrit ainsi le triomphe eschatologique de Dieu : « La mer rendit les morts (...), et désormais, il n'y a plus de mer. »

* Centre Sèvres, Paris. A notamment publié *Christ vivant* (Cerf, 1966), *Révélation de Dieu chez Marc* (Beauchesne, 1976), *Évangile de Marc* (Gabalda, 1996)...

Anticipant et préfigurant ce triomphe définitif, Jésus s'adresse en maître aux puissances démoniaques de la mort et réussit à les faire taire. À travers ce récit de la tempête et du calme imposé, le lecteur est conduit à lire, d'une part, la description de la passion qui mit en péril mortel Jésus avec ses apôtres, d'autre part l'annonce de la résurrection, où Jésus, vainqueur des forces adverses, maîtrise la mort.

Ainsi donc, le silence ici imposé ne concerne ni la rumeur du monde, ni le tumulte des passions ; il s'agit, d'abord et avant tout, pour Jésus, de maîtriser la mort ; et, pour nous, de nous unir au Christ pour prendre part à son triomphe sur la mort.

La tempête du Vendredi saint

Cependant, le récit évangélique nous réserve une surprise : les apôtres, avec une confiance touchante, s'étaient tournés vers Jésus afin qu'il les sauve. Or le Christ leur adresse un dur reproche : « Pourquoi avez-vous si peur ? Vous n'avez pas encore de foi ? » Dans la logique du récit, il est difficile de comprendre cette phrase. En réalité, le lecteur est obligé de se référer à ce qui est décrit en filigrane : à l'approche de la passion et durant la tempête du Vendredi saint, les apôtres se sont trouvés en grand péril. Ils n'ont cessé d'en appeler au Christ afin que l'épreuve les épargne tous (voir, par exemple, *Mc 8,31-33*). Lui, loin d'exaucer leur prière, les exhorte à le suivre. Bref, demander à Jésus que la tempête les épargne, que les difficultés disparaissent sur leur chemin, qu'ils échappent à la mort, que le tumulte des forces adverses s'atténue et disparaisse, tout cela relève d'une illusion dangereuse. C'est seulement en passant à travers la fureur des flots, les persécutions, les difficultés innombrables, les cris narquois de la mort, qu'il est possible, en suivant le Christ avec la certitude d'un salut promis, de parvenir au calme et au silence de la vie bienheureuse.

Pour la foi, le but n'est donc pas d'établir tout de suite le silence face au tumulte du monde et aux rumeurs, qui, des profondeurs de l'âme, peuvent effrayer le chrétien. Evidemment, il n'est pas interdit d'utiliser tous les moyens psychologiques et moraux pour faire le silence en soi. Sans mépriser la belle attitude des stoïciens, ni le paisible détachement enseigné par le bouddhisme, le croyant se situe autrement, il puise dans sa foi et dans son espérance la certitude de vivre dès maintenant avec le Christ ressuscité, près du Père : « Il nous a ressuscités et fait asseoir dans les cieux en Jésus Christ » (*Ep 2,6*).

Cependant, il est possible, vraisemblable, souhaitable, qu'à la longue cette attitude de foi produise des effets pacifants et conduise le croyant à trouver la paix et le silence au plus profond de son esprit. La caractéristique de cette paix silencieuse, c'est qu'elle coexiste avec l'acceptation des épreuves, des souffrances, des persécutions et de la mort. C'est seulement en les assumant et en passant à travers ces tempêtes que le croyant peut parvenir à la paix divine.

L'autre silence

Allons encore plus loin : du récit de la tempête apaisée (*Mc* 4,35-41), passons à l'exorcisme de *Mc* 1,21-28 : « Il y avait dans leur synagogue un homme possédé d'un esprit impur ; il s'écria : "De quoi te mêles-tu, Jésus de Nazareth ? Tu es venu pour nous perdre. Je sais qui tu es : le Saint de Dieu." Jésus le menaça : "Tais-toi et sors de cet homme !" » Selon un premier niveau d'interprétation, nous pouvons apprécier les jeux de mots contenus dans les paroles de l'esprit impur : opposition entre l'esprit impur et le Saint de Dieu ; opposition entre le nom de Jésus (« le Seigneur sauve ») et le reproche à lui adressé : « Tu es venu pour nous perdre. » Tout cela n'impressionne pas Jésus qui, par la puissance de sa parole, calme l'agitation de l'esprit démoniaque et lui ordonne de s'en aller. Cette compréhension du texte est exacte. Cependant, le récit et son contexte suggèrent d'aller plus loin et de prendre en considération ce sur quoi porte l'ordre de garder le silence. Dans le récit, l'esprit impur vient de révéler l'identité de Jésus : « Je sais qui tu es : le Saint de Dieu », et, quelques versets plus loin, il est dit de Jésus qu'il « ne laissait pas parler les démons, parce qu'ils savaient qui il était » (1,34).

Tout cela est étrange. Ne serait-il pas préférable que Jésus laisse parler les démons ? Ainsi, il serait révélé aux hommes dans toute sa visibilité de Fils de Dieu, de Saint de Dieu, de Messie. Ainsi, il pourrait utiliser son autorité divine pour imposer la volonté de son Père à tous les hommes, spécialement aux impies. En réalité, Jésus considère un telle révélation comme intempestive. Qu'est-ce que cela veut dire ? Quelle est la signification de son attitude ?

Sur le silence ainsi imposé concernant le messianisme de Jésus, de multiples hypothèses ont été proposées. Sans exclure d'autres solutions, nous allons en privilier une, qui nous permettra d'entrevoir comment la révélation évangélique, à partir de ce silence imposé, projette quelques lumières fondamentales sur le mystère du Verbe incarné.

né et sur notre foi. Parfois, on étudie un par un ces passages où Jésus oblige les démons, les personnes guéries, les apôtres, à ne rien révéler de sa dignité messianique. On propose alors diverses explications tantôt psychologiques, tantôt théologiques, tantôt adaptées aux problèmes de la communauté primitive. Mais, en réalité, à travers tout l'évangile de Marc, cet ordre de se taire constitue une série impressionnante. Et il s'agit d'en rendre compte. D'autant plus qu'il existe dans cet évangile d'autres séries concernant l'incompréhension, la tentation messianique, le titre de Fils de Dieu, qui toutes convergent vers la croix. Notre « tais-toi ! » de 1,25 appartient à ce vaste ensemble.

Tout se passe comme si le Christ, chez Marc, voulait empêcher les démons et les hommes de révéler sa dignité de Messie et de Fils de Dieu. Ce n'est pas parce qu'il accomplit des actes de puissance (guérisons, exorcismes, multiplication des pains, marche sur les eaux, tempête apaisée, résurrection), ce n'est pas non plus parce qu'il se révèle aux apôtres dans la majesté de la Transfiguration que les hommes, ses contemporains et les lecteurs de l'Evangile, devraient reconnaître en lui le Messie et le Fils de Dieu (comparer *Mc* 6,51-52 et *Mt* 14,33). Ce qui est en jeu, c'est l'idée que l'on peut, que l'on doit se faire du Messie, du Fils de Dieu. Si un acte de puissance est capable de nous faire reconnaître en Jésus le Fils de Dieu, cela va seulement contribuer à engrincer dans nos esprits l'idée qui s'y trouve déjà spontanément : la puissance caractérise la filiation divine. Or il se trouve que, sans pour autant nier cet aspect qu'il faudra expliciter plutôt à partir de sa résurrection, Jésus est venu nous révéler que son être de Fils de Dieu consiste en une réalité bien plus profonde que toute puissance miraculeuse et toute autorité en paroles.

Qui donc est Dieu ?

La voix céleste (*Mc* 1,11 et 9,7) révèle bien au lecteur que Jésus est dès le début Fils de Dieu : c'est bien en tant que Fils de Dieu qu'il vit dans l'humilité et qu'il se laisse conduire à la croix. Cependant, pour Marc, ce ne sont pas les miracles, les exorcismes, les paroles d'autorité, qui permettent de donner un contenu aux titres de Messie et de Fils de Dieu. Est-ce la résurrection ? On serait tenté de le penser si l'on tient compte du commandement donné par Jésus à ses apôtres juste après la Transfiguration : « Comme ils descendaient de la montagne, il leur recommanda de ne raconter à personne ce qu'ils avaient vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme ressuscite d'entre les morts » (9,9). Or

il se trouve que Marc, en fonction de sa profonde christologie, anticipe en quelque sorte l'abolition du secret messianique : au milieu de la passion, au cours du procès, Jésus chez Marc laisse entrevoir qui il est. Au Grand Prêtre qui lui demande : « Es-tu le Messie, le Fils du Dieu béni ? », il répond : « Je le suis, et vous verrez le Fils de l'homme siégeant à la droite du Tout-puissant et venant avec les nuées du ciel » (14,61-62). Dès ce moment, le Christ arrêté, ligoté, accusé, peut de manière officielle dévoiler son identité. Pour lui, être Messie et Fils de Dieu, ce n'est pas, d'abord et avant tout, être capable de réaliser des actes de puissance ni d'imposer sa loi, encore moins de châtier les impies, mais de respecter sans limites la liberté des hommes, sans faire obstacle aux noirs desseins de ses ennemis. Il révèle que sa messianité et sa filiation divine reposent sur un amour incompréhensible, un respect « exagéré » de la liberté des hommes.

Les ennemis de Jésus révèlent malgré eux la véritable identité de Jésus quand ils crachent sur lui et lui disent : « Fais le prophète ! » (14,65). C'est à ce moment-là que Jésus se manifeste parfaitement comme prophète en tant que Fils et qu'il dit Dieu. La voix céleste, lors de la Transfiguration, avait déclaré : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. Ecoutez-le » (9,7). Ainsi, tout ce que le Fils allait dire et faire durant la passion était annoncé comme la parole d'un nouveau Moïse, comme une nouvelle Loi, comme une suprême prophétie.

La première personne à confesser le mystère de la filiation divine de Jésus, c'est le centurion qui, au moment de la mort de Jésus, s'écrie : « Vraiment, cet homme était Fils de Dieu » (15,39). Le secret de la filiation divine, le fondement de sa filiation, c'est son amour déraisonnable pour les hommes ; c'est, plutôt que de résister et de s'imposer, le don qu'il fait de sa vie. Dès lors, nous pouvons donner un juste contenu à ces titres de Messie et de Fils de Dieu, et les appliquer à Jésus.

Les tentations du Messie

En parallèle à cette série qui, imposant le secret messianique, cherche à préserver et révéler la véritable identité de Jésus, d'autres séries vont dans le même sens et donnent encore plus de poids à cette christologie. Selon plusieurs récits, Jésus est « tenté » par Satan ou par les pharisiens. A certains moments, comme à Gethsémani ou sur la croix quand les scribes lui demandent d'en descendre afin qu'ils puissent croire en lui, Jésus est « tenté ». Quand l'esprit impur (en 1,24)

proclame ouvertement l'identité de Jésus : « Je sais qui tu es : le Saint de Dieu », il s'agit là aussi d'une tentation : « Révèle qui tu es et agis en conséquence. »

Comment comprendre ces tentations qui, du début à la fin de sa vie, ont assailli le Messie ? S'agit-il de faire tomber Jésus dans le péché, ce qui supposerait, en lui, une certaine connivence avec le mal ? En réalité, il ne s'agit pas pour le Christ de choisir entre le bien moral et le mal peccamineux. La tentation ici est subtile. Il faut choisir entre deux voies apparemment bonnes : imposer la volonté de Dieu par des miracles prodigieux ou, au contraire, permettre aux impies de triompher en chassant ce Messie gênant. Les deux voies apparaissent bonnes, surtout la première, tandis que la seconde est déraisonnable. Ne conviendrait-il pas, pour l'honneur de Dieu et la dignité de Jésus, de manifester clairement la gloire, la puissance et l'autorité du Père céleste ? Et si les hommes résistent, ne conviendrait-il pas, pour leur bien, de les impressionner, de faire acte d'autorité, au besoin de les forcer ? Tout cela n'est-il pas normal, raisonnable, recommandable ? Voilà la tentation, c'est-à-dire l'illusion spirituelle, qui sollicite Jésus. S'il y succombait, le Dieu qu'il révélerait serait le Dieu bon, tout-puissant et miséricordieux des religions, tel que les hommes l'imaginent et le cherchent, mais ce ne serait pas le Dieu de Jésus Christ, qui se définit comme amour humble, l'ami des pécheurs, le serviteur des hommes (voir *Lc 12,37*). Quand l'esprit impur essaie de proclamer Jésus avant son heure dans un contexte d'exorcismes et de miracles, c'est-à-dire avant que le Christ n'ait, par la passion et la croix, révélé que son être s'identifiait au don de lui-même par amour jusqu'au sacrifice de sa vie, il s'agit là d'une tentation qui est repoussée par un vigoureux : « Tais-toi ! »

La série des incompréhensions concernant les paroles et les actes de Jésus ne cherche pas à souligner ce qu'il y a de borné dans la foule et chez les apôtres, mais à faire sentir au lecteur l'aspect déconcertant et incompréhensible de la conduite du Christ.

Un Dieu tout autre

Ainsi, ces diverses séries s'attachent à déraciner de nos esprits les idées préconçues concernant le Fils de Dieu. Elles nous aident à recevoir la nouveauté de l'étonnante révélation que Jésus nous apporte. Cette révélation concerne en premier lieu Jésus. Mais, puisqu'il est Fils de Dieu, image du Père, cette révélation concerne Dieu le Père.

Ce n'est pas sans résistance que nous acceptons cette conclusion. Au cours des siècles, les subterfuges, les prétextes n'ont pas manqué pour détourner les chrétiens d'une théologie à ce point déraisonnable. L'incompréhension soulignée par Marc existe encore maintenant, car elle heurte notre sens religieux de la divinité.

Quand Jésus invite ses auditeurs à la conversion : « Convertissez-vous et croyez à l'Evangile » (1,15), il les exhorte non pas d'abord à modifier leur façon d'agir (ce serait un autre verbe), mais, en premier lieu et avant tout, à modifier leur pensée, c'est-à-dire l'idée qu'ils se font de Dieu et de son envoyé. Le reste suivra. Car tout dépend de l'image que nous nous faisons de Dieu ou que nous recevons de lui ; tout dépend du lien qui s'établit alors entre lui et chacun de nous. C'est la mission du Fils de Dieu de nous révéler, par ses paroles et sa manière d'agir, l'identité profonde de son Père. Or il se trouve que, trop souvent, on cherche à établir un lien étroit entre Jésus et son Père, soit dans sa préexistence, soit dans sa glorification, tandis qu'on tente d'établir une nette distinction entre Dieu et Jésus dans sa vie humaine, spécialement dans sa passion. Bref, dans nos réflexions concernant le Christ et Dieu son Père, nous sommes trop souvent prisonniers de nos conceptions naturelles de Dieu, nous avons beaucoup de mal à accepter une révélation qui nous déconcerte. C'est à cette illusion spirituelle, représentée par l'esprit impur de 1,23-28, que le Christ dit : « Tais-toi ! » Tout homme doit museler le tumulte de ses passions pécheresses ; mais, plus important et plus difficile, il doit imposer le silence aux illusions spirituelles qui ne cessent de solliciter son discernement endormi.

En réalité, chez Marc, il n'est pas nécessaire de remonter dans la préexistence de Jésus ni de s'accrocher à sa glorification pour découvrir la réalité de sa filiation divine. Il est préférable de contempler sa vie humaine dans ce qu'elle a de très humble et sa passion dans ce qu'elle a d'abaissé pour découvrir le mystère de sa divinité, et, à travers cette révélation, de contempler Dieu le Père.

Attirés par ce vigoureux « Tais-toi ! » employé deux fois par Jésus dans l'évangile de Marc, nous pensions y trouver une clef pour combattre le fracas de nos ennemis, le bruit du monde extérieur, la fureur et la violence de nos propres pulsions. Une lecture attentive des deux passages nous orientent vers une autre direction. Il y a bien, dans le

récit de la tempête apaisée, un ordre donné à la mort et à toutes les inquiétudes qu'elle peut susciter en nous. Cependant, pour atteindre le calme de la vie éternelle, il est nécessaire d'accepter de passer à travers le bruit des souffrances, de la passion, de la mort, du moment que tout cela est vécu avec le Christ comme un témoignage de notre amour pour l'humanité.

Le récit de l'exorcisme, où le Christ empêche l'esprit impur de proclamer son messianisme, nous entraîne vers une profonde compréhension de la filiation divine : celle-ci ne se révèle pas dans les actes de puissance, dans les prodiges, dans une autorité qui s'impose, mais dans un amour humble et humilié. Cet amour, Jésus le reçoit de son Père, et il nous le communique. C'est cela, la foi chrétienne. Elle est très différente de l'impossibilité. Quant à la sérénité et à la paix, elles ne sont pas des buts à privilégier. Lorsqu'elles surviennent, elles sont la conséquence d'une foi enracinée dans l'humble amour de Dieu pour nous.

Éditions SAINT-PAUL

BP 652 - 78006 Versailles Cx 6

DÉCOUVRIR DIEU COMME PÈRE

Mgr Albert ROUET, Evêque de Poitiers

Prier, c'est établir
une relation personnelle
au Père
288 p - 19 €

ROUET
DÉCOUVRIR
DIEU
comme Père



Prier enfin

COLLOQUES de M. Van

Preface du Card. C. SCHÖNBORN

ŒUVRES COMPLÈTES, 2

Les dialogues de Marcel Van avec Jésus, Marie, et
Thérèse de Lisieux

472 p. - 23 €



LA MISÉRICORDE DIVINE

Preface du Pape M.-J. PHILIPPE

Histoire et présentation du Dimanche de la Miséricorde divine
(7 avril) institué par Jean-Paul II (prière et novena).

112 p. - 8,5 €

Distribution SODIS

La pédagogie du silence avec les enfants

Dorothée GAUJAL *

Ces lignes n'ont pas la prétention de présenter de façon exhaustive la ou les pédagogies du silence avec les enfants, mais de faire partager une expérience sur le terrain, concrète, vivante, parfois risquée, toujours fructueuse, soutenue par une vision de l'enfant dans sa globalité (être capable d'intériorité), animée par la conviction que le silence ouvre le chemin de l'expérience intérieure, qu'il ne coupe pas du monde mais permet de se centrer sur l'essentiel. A ce titre, il constitue l'un des fondements de toute aventure éducative. Dans une société fragilisée par des mutations rapides, dans une Eglise traversée par le monde et ses turbulences, dans un monde en déficit d'intériorité, « il y a urgence à reconstituer un univers intérieur, inspiré par l'Esprit, nourri de prière et tourné vers l'action »¹. Invitation pressante à tout mettre en œuvre pour favoriser la construction de l'intériorité, indispensable à la croissance équilibrée de l'enfant, pilier de son devenir d'adulte et de sa vie spirituelle.

* Catéchète, Ecole Saint-Louis-de-Gonzague, Paris.

1. Henri Madelin, *Jeunes sans rivages*, Desclée de Brouwer, 2001, p. 92

Eveiller l'intériorité

C'est un des enjeux prioritaires des années de la petite enfance et du primaire, un vaste chantier que parents, éducateurs et catéchistes explorent avec, pour et par les enfants : mettre en place des repères, éduquer aux valeurs, apprendre à vivre ensemble, aider à acquérir la « langue maternelle » de la foi, enracer chacun dans une histoire, celle du peuple de Dieu, tout en faisant surgir chez l'enfant les conditions personnelles de sa liberté intérieure, afin de le rendre acteur de sa vie spirituelle. « Il n'est pas possible de dire à l'homme quel chemin il doit suivre... Il incombe à chacun de bien savoir vers quelle voie le pousse son cœur »².

Pour trouver son chemin intérieur, l'enfant doit pouvoir faire l'expérience du silence, de la gratuité. Comment, dans cet environnement de bruits, de paroles et d'agitation, tendu vers la performance, lui donner les occasions de cette rencontre avec lui-même, qui ouvrira tous les possibles et préparera la rencontre avec les autres, avec l'Autre ? Quels « outils » pédagogiques adaptés aux situations nouvelles mettre en œuvre afin de favoriser l'apprentissage de l'intériorité, vital pour toute croissance humaine ?

Les mots du poète nous indiquent peut-être la voie à suivre :

« Ce silence du soir,
Ce n'est pas le silence. Ecoute ! Tout est noir,
La nuit obscure fait toute chose pareille,
Le ciel verse un repos immense ; pour l'oreille
Tout bruit a cessé. L'âme entend en ce moment
Une foule de voix sortir confusément
De cette ombre en disant des choses inconnues.
Il semble que les eaux, les plaines et les nues
Sont pleines de secrets qu'elles vont révéler,
Et dès que tout se tait, tout commence à parler »³.

En quelques vers simples et denses, Victor Hugo nous entraîne à disposer notre âme à l'écoute du monde. Tout un apprentissage humble et patient à entreprendre dès le plus jeune âge et à poursuivre tout au long de la vie... L'enfant moderne est saturé de sons, d'images et de vitesse. Quand découvrira-t-il que « dès que tout se tait, tout commence à parler » ? Où trouvera-t-il dans la ville aux mille lumières

2. Martin Buber, *Le chemin de l'homme*, Le Rocher, 1995, p. 17

3. Cf Georges Jean, *Le Livre d'or des poètes*, t. 3, Seghers, 1998, p. 33

une vraie « nuit obscure » pour observer les étoiles et rêver ? Qui lui donnera cinquante-trois minutes pour marcher tout doucement vers une fontaine, comme le Petit Prince ? En quel lieu trouvera-t-il le silence pour écouter sa voix intérieure, les secrets du monde et la Parole de Dieu ?

Contemplation, rêverie, expérience de la durée, du silence intérieur, semblent incompatibles avec la vie des enfants du XXI^e siècle. Mais on ne peut renoncer à leur faire parcourir ce chemin de silence où sont unifiées dans une dynamique féconde les dimensions temporelle, spatiale, corporelle, intellectuelle et spirituelle de toute existence. Avec Paul Virilio, nous conviendrons que « le silence devient une rareté et une dimension que nous risquons de perdre »⁴ et qu'il faut accomplir un véritable effort pour trouver le silence, même relatif. Comment pouvons-nous, adultes, transmettre aux enfants ce bien rare et précieux que nous avons nous-mêmes du mal à préserver ?

Des règles simples

« Outils » pédagogiques, Pédagogie avec un « P » majuscule ou procédures d'apprentissage, quelle que soit l'appellation, ils doivent toujours être au service de l'enfant et de sa croissance. Seule la nécessité intérieure qu'ils servent les justifie et en fait la valeur. « Dans ce monde humain, il s'agit d'apprendre à faire œuvre humaine, et c'est là ce qu'on attend fondamentalement d'une pédagogie... C'est la vérité d'une expérience humaine que l'éducateur doit communiquer », disait Abel Jeannièvre⁵. Dans une société évolutive, la « tradition spirituelle » produit le sens, et la pédagogie du silence prépare à l'accueillir. Sa mise en œuvre devrait être un préliminaire à toute forme d'apprentissage, comme l'apprêt sur le mur avant de peindre la fresque ou les fondations avant de bâtir la maison !

L'initiation à l'intériorité est avant tout le fruit d'une expérience et d'une rencontre. Elle demande à l'adulte-accompagnateur une préparation exigeante. Qu'il soit parent, éducateur ou catéchète, sa première démarche doit être de se rendre disponible au sens et de réfléchir à son rapport au silence. Comme Jésus se retirait sur la montagne pour prier loin du bruit et de la foule avant de poursuivre sa mission, il est bon que l'adulte, avant de rencontrer les enfants, prenne un temps de silence pour se retrouver et les rejoindre déjà par la pensée et la prière.

4. *Le Monde de l'éducation*, juillet-août 2001, p. 138

5. *Espace mobile et temps incertains*, Aubier-Montaigne, 1970, p. 30

Quelques minutes suffisent pendant le trajet en métro ou en voiture. Mettre en œuvre une pédagogie du silence demande de conquérir du temps dans les agendas chargés des petits et des grands. Elle implique de concilier l'impératif contemporain d'efficacité et les contraintes horaires d'une vie scolaire, familiale, sociale et professionnelle, avec la création d'un espace et d'un temps de silence, de gratuité. Comment faire goûter ce silence malgré la fatigue et la précipitation ?

Le calme (qui n'est pas le silence), la beauté à contempler ou à écouter, la pénombre, l'attention au prochain, le respect créent des conditions favorables à cette rencontre dans le silence. L'insistance sur des détails de la tenue, des manières corporelles et verbales, y contribue : se laver les mains, jeter son chewing-gum, choisir une bonne position, tenir la porte au suivant, ne pas se bousculer, dire bonjour, éviter de parler fort et d'utiliser un vocabulaire grossier... Petites exigences en apparence insignifiantes, qui libèrent l'essentiel. Il ne s'agit pas de leur inculquer les bonnes manières, mais d'éveiller l'intériorité à l'aide de règles simples, établies en fonction de leur âge et du contexte. Elles doivent être régulièrement commentées avec les enfants afin de rester porteuses de sens, et les résultats évalués ensemble. Bien sûr, l'adulte doit aussi les observer...

Il n'y a pas de recette infaillible. Les chemins d'accès au silence sont multiples : à chacun de trouver le sien. L'adulte doit varier les propositions, s'adapter sans cesse avec optimisme, humour et confiance, agir avec rigueur et organisation, transposer avec souplesse et imagination des savoir-faire pédagogiques et une tradition spirituelle et liturgique qui ont fait leur preuve. Les exemples présentés ensuite en sont une illustration.

Une mise en pratique

Exemplaire et célèbre, la *leçon de silence* de Maria Montessori propose en quelques règles simples une technique pour entraîner l'enfant au silence : les enfants d'une classe, assis en tailleur, attendent en silence l'appel de leur nom à voix très basse par la maîtresse. Quand ils l'entendent, ils la rejoignent sans bruit. Que retenir de cette « leçon » pour notre pratique quotidienne ? Il est vain de réclamer le silence si l'enfant ne l'a jamais expérimenté. Il s'apprend par la maîtrise du corps et la mobilisation de l'attention. L'enfant s'engage dans cet apprentissage avec toute sa personne (corps, sensibilité, intelligence), et le silence qu'il découvre n'est pas repli sur soi ni vertige de la

pensée, mais concentration, recueillement, organisation des idées et préparation à l'écoute.

■ **Catéchèse en CE1 à la découverte du silence.** A leur âge, le silence est souvent une contrainte imposée par les adultes à la maison, à l'école. Il est aussi parfois synonyme de peur : le silence inquiétant de la nuit ou de la solitude dans l'appartement quand les grands sont encore à l'école et au bureau. Pour ne pas entendre ce silence-là, on allume la « télé » ou l'« ordi ». Rarement associé au plaisir dans leur vie, le silence est un « truc » d'adulte ! Il faut donc les aider à découvrir un silence choisi, différent du silence obligatoire, un silence qui n'est pas le vide, l'absence de bruits, mais un silence « habité », un silence qui est écoute des autres, des bruits extérieurs, des petits bruits « qui sont toujours avec moi » (mon cœur qui bat, ma respiration), un silence-plaisir, source de calme à l'extérieur et de calme à l'intérieur pour écouter sa « musique intérieure » :

- Au cours d'une phase d'exploration, assis en tailleur, les yeux fermés, les enfants essaient d'identifier dans leur tête des bruits faits par l'adulte. Après ce temps d'écoute et d'observation, ils font une mise en commun, plutôt bruyante, puis essaient de trouver ce qui les a gênés ou aidés dans ce jeu. Ils se mettent d'accord sur l'importance du silence et reconnaissent l'effort que cela leur a demandé, tout en admettant que faire silence dans ces conditions est amusant. Ce petit débat est l'occasion d'un apprentissage de la tolérance...

- L'étape suivante consiste à affiner la définition du silence par des exemples trouvés dans leur vie quotidienne et mettant en valeur ces qualités nouvelles attribuées au silence.

- La dernière étape de la séance entraîne les enfants dans un texte biblique où ils vont retrouver le silence comme élément déterminant du récit : c'est l'histoire de Samuel, enfant de leur âge, qui entend Dieu l'appeler par son nom dans le silence de la nuit. Après une première lecture par l'adulte et l'observation d'une illustration, les commentaires du groupe sont très riches et précisent bien les attributs essentiels du silence. Les enfants racontent leurs expériences de silence intérieur et font avec simplicité et finesse une « relecture » de certains événements de leur vie. Puis on relit le texte ; certains désirent le mimer, d'autres le dessinent. L'adulte intervient pour réguler la prise de parole, aider à formuler, reformuler, récapituler au fur et à mesure ce qui est dit, poser la question « élucidante » pour permettre aux enfants d'organiser leur pensée. Il doit être vigilant, patient, présent

mais pas pesant. Comme le grand prêtre Eli, il parle peu. Gardien du silence, il aide l'enfant à reconnaître les signes de la présence de Dieu, tout en le laissant préciser sa propre réponse. Détendus par cette séance, les élèves ont identifié des attitudes intérieures qui leur font prendre conscience de la dimension spirituelle de leur vie. Avec leurs professeurs, ils retravaillent en classe cette notion de silence, d'écoute des autres et des consignes, avec un regard neuf.

- Improvisée et tendre, une prière-câlin après une journée fatigante. Avec son enfant sur les genoux pour la prière du soir, choisir un petit mot à dire dans son cœur (merci, pardon, joie...) et vivre dans le silence, repos, confiance et présence à un Autre : « Seigneur, je n'ai pas poursuivi ces grandeurs, ces merveilles qui me dépassent. Au contraire, mes désirs se sont calmés et se sont tus comme un enfant contre sa mère » (Ps 131).
- Cent enfants dans une cour de récréation. Après la cantine, les jeux s'organisent avec bruit et entrain. Un pari : ouvrir la chapelle ! Pendant une demi-heure, c'est un défilé : les gros durs lâchent leur ballon, les fillettes abandonnent élastique et confidences, les plus petits entrent en dansant comme David, se tenant par la main pour s'encourager, durant quelques minutes ou pour une longue prière. La pénombre, le dépouillement du lieu, une musique douce, une icône à contempler, quelques bougies invitent au calme. A genoux, assis par terre ou debout, ils ralentissent leurs gestes, baissent peu à peu la voix, entrent dans le silence, attentifs à leur voix intérieure, à la Présence invisible qui est en eux, entre eux, au milieu d'eux. Un adulte prie parmi les enfants et n'intervient qu'à la demande ; un autre, à la porte de la chapelle, accueille et régule doucement entrées et sorties, matérialisant le passage d'un sourire, d'un bonjour, d'un geste : aider à enlever son manteau, sa cagoule, etc. On sent les enfants se détendre physiquement, goûter ce silence avec confiance et abandon, presque une sieste pour certains. C'est une aventure personnelle, mais cette petite foule mouvante n'est pas composée d'individus qui s'ignorent. Pour le prix de son effort de maîtrise de soi, chacun apporte aux autres le bonheur de vivre cette expérience du silence.
- La parole n'est jamais loin du silence : il la précède, en prépare l'écoute et la compréhension, ou la prolonge dans une méditation. L'heure du conte à la bibliothèque ou le conte biblique en catéchèse

met la parole au cœur du silence. Le dispositif est simple mais demande une grosse préparation : l'adulte doit bien intérioriser le texte et prévoir une participation des enfants pour soutenir leur attention, leur remettre un carton avec le dessin ou le nom d'un héros ou d'un objet du récit, et, lorsque ce nom est cité, l'enfant doit se lever et le montrer aux autres. Ou faire reprendre plusieurs fois un refrain ges-
tué, ou faire répéter par tous en se levant la phrase prononcée par un des héros. Silence, concentration et plaisir sont au programme !

■ 500 enfants dans un gymnase pour une célébration liturgique. Comment faire une place au silence, au recueillement ? Une bonne organisation matérielle est indispensable. Ne rien laisser au hasard : pas d'improvisation, traiter ce qui est secondaire avec précision et sérieux, afin d'être libre pour l'essentiel au cours de la liturgie et pouvoir gérer l'imprévu, et peut-être même accueillir l'inattendu de Dieu ! Avant le lancement, vérifier toutes les « procédures » comme pour le décollage d'un avion : prévoir une activité qui permette un « sas » d'entrée dans la prière (danser et chanter comme David ou tendre l'oreille comme Samuel), éviter la précipitation, le bruit. Pendant la célébration, chacun doit être actif ; les enfants sont calmes et rassurés lorsqu'ils savent exactement ce qu'ils ont à faire, lorsqu'ils comprennent ce qui se passe. Cela suppose un travail d'explication et de préparation dans les jours qui précédent. Eviter les « chut » des adultes : ce n'est ni liturgique, ni efficace ! Prévoir, au cours de la célébration, une alternance de temps d'action, d'expression (lecture, chant, mime, procession), et de temps de silence guidé, d'écoute, d'immobilité. Après la célébration, évaluer avec les enfants ce qu'ils ont aimé, ce qui a été difficile, pour les aider à trouver leur propre chemin de silence dans des conditions extérieures qui ne sont pas toujours idéales.

Et si rien de cela ne marche, que faire ? Surtout continuer, tout essayer, même les petites méthodes de nos grands-mères, et fredonner ensemble : « Je te tiens, tu me tiens par la barbichette... », jouer au très sérieux « Roi du silence », ou suivre le conseil de Bachelard : « Voulez-vous être calme ? Respirez doucement devant la flamme légère qui fait posément son travail de lumière »⁶. Parfois, on ne fera pas

6. *L'intuition de l'instant*, Stock, 1992, p. 126

mieux que cette marque d'électroménager qui, il y a dix ans, vantait à la télévision les mérites d'un lave-linge silencieux. Sur l'écran, une seule image, celle d'un tambour de machine qui tournait, et pas de son, seulement un texte qui défilait sur l'écran : « X vous offre une minute de silence. » On devrait pouvoir y arriver, nous aussi, et ce serait déjà bien !

Il faut continuer sans se décourager, sans perdre de vue que toute pédagogie doit transmettre aux enfants le bonheur d'un silence consenti, goûté intérieurement, qui ne rejette pas l'effort mais éloigne l'ennui, école de présence à soi-même, au monde, aux autres et à Dieu. Continuer sans oublier qu'ils sont ces « petits » à qui Dieu a révélé ses secrets cachés aux sages. Dans leur faiblesse, ils nous montrent un visage de Dieu, et leur chemin de silence est aussi pour nous, adultes, itinéraire de croissance.

Musique et silence

Vincent DECLEIRE
Compositeur, Paris

Quelles sont les frontières entre musique, bruit et silence ? Le langage courant accuse les antagonismes : « Arrête cette musique, j'ai besoin de silence » ; « Ce n'est pas de la musique, c'est du bruit ! » Mais la musique tient du bruit organisé, contient un silence organique. Le champ musical ne serait-il pas plutôt borné par le domaine où l'on ne peut encore rien entendre et celui où rien ne peut plus être entendu ? Aux confins, d'un côté, le bruit à peine perceptible ou distinct : bourdonnements, bruissements, chuchotements, gazouillis, murmures, rumeurs et souffles... A la marge, de l'autre, les bruits assourdissants qui sont à ce point ressentis comme étrangers que, pour les nommer, le français convoque l'italien, le grec, l'arabe ou le néerlandais : boucan, charivari, ramdam ou vacarme. Dans le silence presque absolu d'une chambre anéchoïde¹, on n'entend plus que soi, des battements de son cœur aux autres bruits du corps. Au-delà d'un certain seuil de décibels, « on ne s'entend plus », et, si trop de tapage tambourine contre le tympan, l'audition peine, l'ouïe peut s'altérer. Pour les infra et les ultrasons,

1. Chambre sans écho.

parle-t-on de musique ?... Toutes ces limites se montrent tellement liées à l'évolution des cultures ! Aujourd'hui, en Occident, telles musiques contemporaines de Cage, Sciarrino ou Lachenmann explorent la frange du silence, alors que tel concert actuel de *hard rock* ou de *heavy metal* expose à une fracassante surdité. La pleine musique des uns est bruit pour les autres, la silencieuse musique de ceux-là est vide pour ceux-ci... Contenue par le silence, la musique en tient compte et en contient ; distincte du bruit, la musique feint aussi de laisser bruire les sons.

Faire silence

Le silence porte, le silence importe. Il faut faire silence, avant d'ouïr, afin d'écouter. Le silence est l'horizon où peuvent en perspective se dessiner, se profiler, les sons. Le silence signe le sous-entendu, le silence fait signe sous la parole ou la musique. Le quidam moderne oublie, nos modes de vie ignorent que le silence est cette marque cachée, ce sceau du secret qui fonde la musique et fond les sons entre eux. Et le fond devenu musical ne met plus en relief que les bribes d'un silence distract et trahi. Chacun engrange l'expérience que dérange le bruit de fond : il dérègle à contretemps, intempestif, l'ordre des choses.

Pour s'en tenir à la musique, faire taire en soi ce qui ne soutient pas le silence. « Chut », dit-on, et la diminution est ici suggérée : l'onomatopée passe d'une consonne riche en fréquences multiples à une voyelle pauvre en sons harmoniques ; la langue touchant les dents apporte la terminaison nette d'une dentale non voisée. L'accord tacite entre le silence extérieur et le silence intérieur s'avère nécessaire. Se tenir coi dans une quiétude syntone, c'est témoigner une sympathie muette au fond du sonore, en lui ouvrant l'espace de sa résonance individuelle. Quand je désire me laisser prendre par un concert et que, déjà, le silence a gagné la salle, si trop de pensées m'assailtent et m'envahissent, je suis — comme un territoire — occupé, prisonnier de moi-même, privé de la liberté de me donner à ce que je reçois. Pour l'esprit verbeux, devenir taciturne ; pour le corps tendu, détendre et s'apaiser : tels sont l'ordre intimé, l'ascèse austère, l'envers négatif de la recherche du silence intime. Le versant positif en est la mise à disposition du corps, la disponibilité de l'esprit, la vigilance de l'attention. Se taire et garder le silence...

Le silence en musique

Pauses, respirations, soupirs et points d'arrêt... Fait remarquable : pour écrire les sons et préciser les silences, la musique occidentale a inventé des signes en leur attribuant des noms. Les silences ne s'appellent pas blancs, vides ou temps morts, ils sont partie prenante de la partition musicale. Ensemble, notes et silences resteront signes muets alignés sur des papiers ; conjointement, ils seront déchiffrés et dénombrés ; interprétés de concert, ils parleront d'un commun accord dans une commune mesure. Si divers types de silence sont recensés, tous ne sont pas quantifiés ou codifiés. Comment ajouter ceux-ci, apprécier ceux-là ? Pour l'instrumentiste et le chanteur perspicaces, qui partout perçoivent le sous-entendu, cela tombe sous le sens... de l'évidence musicale.

L'art de l'interprétation inclut le silence, il en comprend les usages. Dans la mesure où elle s'inspire de la parole, la musique respire comme elle. Des microsilences maximisent pour la sensibilité l'intelligibilité de la séparation ou de la concaténation des mots et des motifs. Dans la courbe d'une phrase amorcée par une prise d'air inspirante, un même souffle, un même geste instrumental promeuvent l'union sans interruption des sons et des silences. La musicalité de l'orateur et la rhétorique du musicien intègrent la suspension — le léger retard qui suscite l'attente et l'attention — et autres aposiopèses². Dans le dialogue ou le jeu musical, les interlocuteurs ou les joueurs se relaient ou se taisent, et laissent la parole et la place pour que d'autres les prennent.

L'art de la composition, en fonction de canons divers, sait répartir et ménager les silences, il connaît les techniques pour alléger, varier, distinguer et alterner. En musique, air et silence vont souvent de pair. Nous étouffons devant un texte trop dense, à la typographie resserrée, face à une architecture trop massive ou compacte ; nous inhalons des senteurs fraîches et bienfaisantes si, dans les replis de la musique, la texture d'un tissu polyphonique ou la trame d'une toile orchestrale, l'air circule. Quelle oppressante cacophonie quand, de l'aigu au grave, longtemps sur un seul plan, cuivres, cordes et vents tout le temps retentissent !

Si le silence a vocation métaphysique et qualité de fondement, il ne s'agit point pour le musicien de le maîtriser, mais d'humblement

2. Interruption brusque de la phrase traduisant une émotion.

gérer la durée, l'intensité de sa manifestation : un chemin s'y dévoile, qui n'est pas à dévooyer. Le silence se creuse quand la musique devient pleine, « la musique creuse le ciel » quand se creuse le silence : il le sait bien, l'interprète, le premier écoutant qui, au respect du silence, initie ses auditeurs.

Du commencement et de la fin

L'unité d'une œuvre, l'unicité d'une interprétation se perçoivent dans l'alchimie de la coalescence harmonieuse, l'alliage personnalisé des sons et des silences dans le feu de l'action. L'amateur sensible, le connaisseur habile identifient le début et la fin d'un morceau de musique ; ils reconnaissent une entité spécifique dans la manière particulière dont, durant un temps propre, les sons et les silences se qualifient, se colorent et s'équilibrent mutuellement ; ils différencient, lors d'un récital, le silence mort et le silence vivant, l'abrupt trou de mémoire et l'espace ouvert avec intelligence qui ne rompt pas le fil du discours musical (ah, les grandes pauses des symphonies de Bruckner !). Le silence qui suit et celui qui précède la musique sont appréhendés autrement, dans une relation d'altérité plus signifiante : leur pendant n'est pas le son dans le mouvement de la musique, leur vis-à-vis est l'œuvre musicale elle-même. Le concert classique a délimité, ordonné et ritualisé ces deux silences dans une séquence presque symétrique centrée sur la musique : brouhaha, arrivée des instrumentistes, applaudissements, accord, silence, musique, silence, applaudissements, départ des instrumentistes, brouhaha.

Au commencement d'une vraie *sinfonia*, le son, sans le casser, rompt le silence. Un banal aéroplane n'est pas capable de franchir le mur du son, une musique ne peut passer n'importe comment la barrière du silence. Essentielles pour attirer, retenir, captiver, sont l'attaque des premières notes, la beauté des tout premiers instants, la qualité de la musique — et l'originalité de l'interprétation aussi primordiale que les origines profondes de la composition. Tous les avions ne sont pas supersoniques, beaucoup de musiques ne s'avèrent pas « supra-silencieuses ». Les uns manquent de puissance et d'altitude, les autres ne s'élèvent pas : « Cela ne vole pas haut », ou, pire : « Ça ne décolle pas. » Dans celles qui, parmi les musiques, se révèlent plus remarquables, les sons initiaux, lorsqu'ils émergent du silence et quelle qu'en soit la nuance, résonnent comme de primitifs échos d'un big-bang *princeps*. Un univers se crée dans un moment de grâce, et, entre

ce début venu de si loin et une fin qui touche au but, « il y a un monde » nouveau que chaque instant inaugure.

Le proverbe est ici mémorial de l'expérience : « Le silence qui suit du Mozart est encore du Mozart. » Quand la musique habite longuement le silence à sa présence, et que le silence en demeure habité, est-ce inertie ou rémanence ? Je saisiss le fil d'une histoire quand l'écheveau est démêlé, les événements déroulés. Les musiques occidentales, sur les vagues du sonore, aiment à proposer de longs voyages, et ce n'est qu'au terme du périple de l'oreille que s'éclaire, dans la mémoire des ressacs traversés, le sens ultime de l'odyssée, du retour dans la patrie du silence...

Dans nos pays du soleil couchant, les musiques se sont longtemps achevées par la cadence finale et parfaite, la chute harmonieuse du discours (« Cela tombe bien »), et les conventions n'eussent point voulu que l'on chût sans façons, fût-ce dans le silence. Tout en contraste, l'histoire de la musique a « romantisé », dramatisé, l'inachèvement des dernières œuvres des maîtres. Combien de *legenda* n'y a-t-il pas, qui recueillent non ce qui s'est passé mais « ce qui doit être lu » ! Comme si la peur du silence et l'angoisse de la mort avaient conféré une extraordinaire valeur symbolique à l'inspiration des génies qui les ont affrontées... *L'Art de la fugue* reste inachevé pour nous, suspendu aux lettres B.A.C.H... Mozart n'a pu terminer son propre *Requiem*... Au-delà des légendes, quel aboutissement, quel inaccomplissement à la fois dans l'ultime quatuor de Haydn, les *Vier letzte Lieder* de Strauss et tant d'œuvres dernières !

Dans les psaumes

Les psaumes évoquent la musique et le silence, ils ouvrent un chemin d'interprétation. Musique et silence sont à comprendre en lien avec la parole, dans le dialogue de l'homme et de Dieu. Seul le vivant peut louer et rendre grâce à Dieu. Chanter pour le Seigneur, par extension jouer pour Lui et soutenir de tout son art l'ovation (32 2-3), c'est rendre grâce pour la vie reçue. La musique est compagne de la vie, expression de la louange ; à la mort est associé le silence : « Les morts ne louent pas le Seigneur, ni ceux qui descendent au silence. Nous les vivants, bénissons le Seigneur — maintenant et pour les siècles des siècles » (113b, 17-18).

La musique originelle des psaumes est devenue silence. La voix des fils de Coré s'est tue (42,1), le son de la guittith s'est perdu (8,1),

« Biche de l'aurore » n'est plus un timbre connu (22,1). Certains psautiers ne conservent même pas la trace de ces instructions énigmatiques devenues lettre morte : « *al yônat èlèm rehôqîm* » (56,1). Les rythmo-mélodies de la langue, qui, dans le souffle et la mémoire des récitants, avait filé le sens, entrecroisé les sons, se sont effilochées avec le temps et les traductions. Il ne reste plus qu'un *textus*, un tissu de mots, dépouillé de son initiale doublure musicale, avec même, ça et là, quelques trous, quelques obscurités. Si la musique originelle des psaumes est devenue silence, la béance de ce silence et la teneur profondément « invitatoire » du texte sont devenues la chance d'une création nouvelle : « Chantez au Seigneur un chant nouveau » (97,1 ; 149,1). Que de musiques variées pour un même psaume selon les époques et les contrées !

La façon traditionnelle de cantiller les psaumes veut coordonner, au sein d'une respiration tranquille, le chant et le silence. La structure poétique des versets et des stiques est soulignée à la finale, la médiane, la flexe ou l'hémistiche par les modulations du ton et la hiérarchie des pauses, ce qui n'implique pas nécessairement ou arbitrairement une différence dans la durée, comme l'usage s'en est répandu dans la psalmodie latine³. Est-ce un anachronisme si les spécialistes ont traduit par « pause » le terme *sela*, absent du texte liturgique actuel mais si fréquent dans les trois premiers livres des psaumes ? Une indication de « sourdine » (9,17), sa fonction probable de charnière entre des strophes, des versets ou des climats différents (24 ou 32, par exemple) suggèrent aussi la possibilité d'interludes instrumentaux...

Un moment de la prière des Heures articule de façon particulièrement symbolique le psaume, la musique et le silence. Dès le matin, à la suite du Christ reconnu comme Verbe de Dieu et louange éternelle du Père, le moine ou la moniale prend en charge la louange. Faisant mémoire de sa mort et de sa résurrection, le ou la préposé(e) à l'office des laudes se lève, prend son souffle, rompt le silence, le grand silence de la nuit, et chante : « Seigneur, ouvre mes lèvres. Et ma bouche publiera ta louange » (50,17). Et, dans l'attente du Jour nouveau, cette parole fait ce qu'elle dit. Le « Seigneur » présent dans sa parole « déclôt » les lèvres ; la bouche annonce ce qui se dit d'après le grec « *Psaumes* » et en hébreu « *Louanges* ».

3. Cf J. Gelineau, « *Traité de psalmodie* », *Supplément Eglise qui chante*, n° 256

La nature enseigne, elle donne un exemple insigne : le concert des oiseaux venant à l'aube, au printemps, saluer le soleil en son lever. « Pas de parole dans ce récit, pas de voix qui s'entende ; mais sur toute la terre en paraît le message et la nouvelle, aux limites du monde » (18,4-5).

SI TU SAVAIS LE DON DE DIEU La vie religieuse dans l'Église

ÉDITIONS
Lessius

« Nous ne sommes pas meilleurs », peuvent dire moines et moniales. Leur chemin de vie est cependant essentiel à l'Église.

Sur un tel fond, E. Bianchi

Si tu savais
le don de Dieu
La vie religieuse dans l'Église

Enzo Bianchi



288 p. • 19,50 €
Diffusion Cerf
Distribution
Sodis

ISBN 2-87299-097-6

Le catalogue général 2002 des éditions LESSIUS, qui reprend aussi les fonds de Vie consacrée, de l'Institut d'Études théologiques de Bruxelles et de Culture et Vérité, est disponible gratuitement à la Sodis, aux éditions du Cerf ou chez votre libraire.

Du muet au parlant

Le silence au cinéma

Jean COLLET *

Au commencement était le cinéma muet. La merveilleuse machine inventée par les frères Lumière en 1895 savait capter et reproduire les images mouvantes du réel, mais pas les sons correspondants. Jusqu'en 1928, on s'en accommoda. Entre deux scènes, parfois entre deux plans, les commentaires ou les répliques s'écrivaient sur l'écran. Langage purement visuel, comme la bande dessinée, le film parlait déjà, à sa manière. Muet, l'était-il vraiment ? D'ailleurs, pourquoi emprunter ce mot au vocabulaire humain pour l'appliquer au cinéma ? Une machine peut être silencieuse. Ce sont les hommes qui sont parfois muets. Mais, de silence, il n'en était pas question. Et quand le son viendra rejoindre l'image sur l'écran, le film deviendra parlant. Rarement on le dira sonore.

Etrange histoire donc, étrange vocabulaire aussi, qui nous étonne aujourd'hui. Etrange déplacement des mots. Car le véritable muet, c'est le spectateur dans la salle obscure. C'est lui, et lui seul, qui est

* Critique à *Etudes et professeur au Centre Sèvres, Paris* A notamment publié François Truffaut (Lherminier, 1985), *La création selon Fellini* (José Corti, 1990), *Après le film* (avec P. Roger, Aléas, 1999)

réduit au silence, puisqu'il est là, justement, tapi dans l'ombre, pour écouter les autres parler à sa place. Avec des mots écrits sur la toile blanche, plus tard avec leurs voix, venues de toutes parts dans nos salles « multiplexes », chacune étant équipée du « son stéréo multipiste ».

L'image-miroir et le silence de mort

Alors, pourquoi la nostalgie du cinéma muet ? Si vive, si violente même dès l'apparition du parlant. Où est donc ce silence dont René Clair dira qu'il était « d'or » ? Dans son livre *Cinéma d'hier, cinéma d'aujourd'hui* (1970), le réalisateur du *Silence est d'or* nous confie une observation révélatrice qu'il fit à Londres en 1929, à la projection d'un des premiers films parlants : « J'observais les spectateurs... Ils semblaient sortir d'un music-hall. Ils n'étaient pas plongés dans cet engourdissement bienfaisant que nous dispensait un passage au pays des images pures. Ils parlaient, riaient, fredonnaient le dernier refrain entendu. Ils n'avaient pas perdu le sens de la réalité »¹.

On ne saurait mieux exprimer l'effet du cinéma muet et de son charme rompu par l'avènement du parlant. Il s'agit bien du silence du spectateur, silence provoqué par les « images pures ». Engourdissement, perte de la réalité, plongée dans l'imaginaire. Cette jouissance muette (René Clair semble regretter que les spectateurs parlent en sortant d'un film parlant), elle a un nom, elle a une histoire, et qui ne date pas de l'invention du cinéma. On peut la lire, finement décrite dans un grand mythe, aux sources de notre culture. C'est l'histoire de Narcisse, *Narcisse et le miroir*, *Narcisse et la nymphe Echo*. Elle nous est rapportée par Ovide². Narcisse, le beau Narcisse, à qui personne ne résiste, Narcisse dédaigne celles et ceux qui ont le malheur d'être séduits par lui. Or, un jour, il découvre une source dans la forêt où il chassait. Il se penche vers le miroir de l'eau, et, séduit à son tour par l'image qu'il n'avait jamais vue, ne peut s'en détacher. Il dépérît peu à peu, troubant l'image de ses larmes, et le silence de la forêt de ses sanglots. Mais la nymphe Echo qui l'aimait depuis longtemps et l'avait suivi, sans qu'il la voie, près de la source, lutta en vain pour l'arracher à la fascination. Elle ne pouvait malheureusement pas parler, elle ne savait que répéter les derniers sons entendus où Narcisse ne reconnaissait que sa propre douleur, ses gémissements, ses cris...

1. Cité par Michel Chion, *Le son au cinéma*, Cahiers du cinéma, 1985

2. *Métamorphoses*, livre III, 346-370

Narcisse, ou l'homme réduit au silence par l'image. Narcisse qui se confond et se perd dans *l'image* (et non pas *son* image, car il ne sait pas que ce qu'il admire, c'est lui-même). Narcisse vient du grec *narkos*, qui signifie « torpeur », « engourdissement » — nullement bienfaisant, puisqu'il efface tous les repères entre tu et je, entre rêve et réel, masculin et féminin, vie et mort. *Narkos* : la narcose, l'image-drogue qui endort et qui tue. Image qu'aucune parole ne vient déchirer, fascination sans appel. Tel est le silence des « images pures », images sans voix, sans la voix de l'autre. Images-miroirs où l'on se noie dans un silence de mort.

Des silences éloquents

Mais tous les silences du cinéma ne sont pas des silences de mort. Et leur frontière ne se situe pas entre le film muet et le film parlant. Voyez Griffith, Chaplin, Lubitsch, Vidor, Dreyer, parmi tant d'autres. Leurs films ne sont pas faits d'« images pures » destinées à nous méduser. Ils réalisent le paradoxe d'être déjà des films de paroles et de bruits, montrant des êtres qui dialoguent entre eux et avec le spectateur. Si *La Passion de Jeanne d'Arc* (1928) est justement célèbre, c'est sans doute parce qu'on y assiste à un affrontement de visages *et* de mots. Ce n'est pas le silence des visages qui nous touche, mais, au contraire, leur éloquence, leur expressivité. Le silence, ici, ouvre un espace infranchissable entre les êtres, entre la violence des mots écrits mais aussi murmurés, suspendus sur des lèvres frémissantes de haine ou de prière. Silence d'une tout autre nature que celui de Narcisse.

Curieusement, d'ailleurs, *La Passion de Jeanne d'Arc*, dernier film muet de Dreyer, nous apparaît aujourd'hui plus éloquent que *Vampyr* (1932), son premier film parlant, où l'on observe très peu de dialogues, dans un univers plastique et visuel qui est encore celui du cinéma muet. Il fallait que le son existât pour que le silence devînt expressif, et non plus « stupéfiant ». Car *Vampyr* est peut-être le premier film où le héros se bat contre une fascination mortelle, une menace d'engloutissement, d'ensevelissement silencieux. On dirait ici que le cinéaste retourne les armes du cinéma muet contre lui-même et, dans un adieu déchirant qui est aussi un arrachement nécessaire, prend ses distances avec un art dont l'apparente pureté cachait la séduction déletière.

La voix qui brise le miroir

Alors, que manquait-il au cinéma muet ? Ce n'est pas le verbe, ni l'éloquence, ni le dialogue, c'est la voix humaine. La voix qui nous relie au réel et à l'autre. Muet, le cinéma n'en était que plus bruyant, bruisant de la rumeur ou du fracas de la rue et du monde. Mais un monde imaginaire, un espace à deux dimensions où tout était image. Pas de place pour la voix, hors de cet univers exclusivement visuel et spectaculaire. Ce qui manquait au film muet, c'est, paradoxalement, un silence d'une tout autre nature, qui ne peut se reconnaître qu'au-delà de l'image, dans la rencontre de la voix humaine.

Un film ici marque le passage avec un éclat singulier. Un film justement célèbre : *Chantons sous la pluie*, de Gene Kelly et Stanley Donen (1952). Sous sa brillante légèreté, son ironie jubilatoire envers Hollywood et le star-system, ce film peut être relu aujourd'hui comme une fable sur les rapports de l'image, du silence et de la voix.

L'action se passe vers 1928, dans un studio où l'on tourne les derniers films muets. A cette époque, une actrice *sans voix* pouvait être une vedette adulée du public. Dans une scène d'amour, au tournage, elle échange avec son partenaire (Gene Kelly) un dialogue aigre-doux. A l'écran, le spectateur ne verra que l'image idyllique d'un couple amoureux. Image-mensonge, image-miroir — qui répond à notre désir et le comble : « Le cinéma, disait André Bazin, substitue à notre regard un monde qui s'accorde à nos désirs. » Vient le parlant. Pour sauver du désastre la star à la voix de crécelle, on décide de la doubler par une jeune chanteuse, qui lui prête sa voix. Nouveau triomphe de la star, qui ne veut pas reconnaître sa dette envers la chanteuse. Elle ira seule recueillir l'ovation du public à la fin de la première, devant le rideau fermé sur l'écran. Or le public lui demande de chanter. Panique de la star. On improvise un play-back : la chanteuse, derrière le rideau, la double encore. Mais, soudain, le rideau se lève à l'insu de la star, révélant au public hilare l'imposture de la situation.

Dans une telle séquence, on peut retrouver, avec la profondeur du mythe, la réponse à Narcisse du jeune cinéma parlant. Voici donc la *voix de l'autre* venant déchirer l'image où le public était en train de se laisser prendre. Image fusionnelle où il n'y a ni je ni tu, ni moi ni l'autre. Mais le surgissement de la voix, son effraction dans l'image, renvoie celle-ci à son mutisme. Elle n'était qu'un miroir, le lieu d'une illusion et d'une fascination. La star ici se révèle comme l'image de Narcisse, un mirage, sans voix ni corps. La joie que nous éprouvons

alors est celle de l'oiseau qui échappe au serpent. Adieu sans regret aux sortilèges du cinéma muet. L'image-miroir ne résiste pas à la présence d'une voix, une voix qui habite son corps. Beauté de l'image réconciliée avec cette voix et ce corps, et le lieu de ce corps. Faut-il s'étonner qu'on ait envie de chanter en sortant d'un tel film ?

Alors, quelle place pour le silence dans notre cinéma moderne, parlant et bruyant ? Quelle place et quelle sorte de silence ? Comment distinguer le silence et le mutisme ?

Le mutisme, la voix et le silence ouvert

Deux films, dans mon souvenir, se répondent : *Le Silence de la mer* de Melville (1949) et *Le Journal d'un curé de campagne* de Bresson (1950). Nul doute que le premier ait influencé le second : on retrouve dans l'un et l'autre la voix off, l'audace de cette présence littéraire contre une image réaliste et dépouillée. Mais là s'arrêtent les similitudes. Dans le film de Melville, durant l'Occupation, un vieil homme et sa nièce vont affronter chaque soir l'officier allemand qui loge dans leur maison à la campagne. Chaque soir, l'officier, avec une extrême courtoisie, tente d'ouvrir une conversation avec ses hôtes, avant de monter dans sa chambre. Mais l'oncle et la nièce ont décidé de se taire, et l'officier se voit contraint au monologue. Ici, le spectateur est pris entre le mutisme résolu des deux Français et l'infinité patience de l'Allemand qui s'efforce, d'une voix paisible et dans une langue impeccable, de combler le silence et de nouer une relation impossible. Le dispositif se révélerait vite artificiel et insupportable, n'était le recours à un second artifice : la voix off de l'oncle qui se confie au spectateur en feignant de se parler à lui-même.

A quoi tient l'étonnante réussite de ce film, le premier à explorer un tel domaine (si l'on excepte *Le Roman d'un tricheur* de Guitry, mais les enjeux et le ton étaient d'une tout autre nature) ? Elle tient, il me semble, à la création d'un espace de silence et d'écoute : cette pièce avec son coin cheminée, son plafond bas, sa porte sur le jardin et sa fenêtre. Espace intime où vient « se recueillir » la guerre. Une guerre ici sans armes et sans horreur, sans violence et sans bruit, mais la guerre tout de même, où l'un s'expose par ses paroles, tandis que les autres l'agressent par un mutisme où ils l'enferment. Mutisme des résistants : faire le mort — muets comme la tombe — mais pour donner un sens à la vie. La beauté du film tient peut-être à la mélancolie qu'il nous procure. Tristesse de ce dialogue manqué, de ce mutisme cruel,

et pourtant nécessaire, courageux, héroïque. Mais la vérité du cinéma est au-delà des intentions. Et ce que nous retiendrons, c'est le merveilleux accord de ces deux voix si proches : celle de l'officier et celle de l'oncle, qui se sont rencontrées pour nous, et pour nous seuls, dans le silence d'une vieille demeure.

Le Journal d'un curé de campagne décrit aussi un combat. Avec le mutisme, aussi, de certains personnages : Séraphita, la fillette du catéchisme, Chantal, le comte... Et devant ce mutisme, l'immense solitude du petit prêtre de Bernanos, sa maladie, le long calvaire, jusqu'à la « sainte agonie ». Il y a, pareillement, la voix off (l'écriture et la lecture à voix haute, pour nous seuls, du journal). Enfin, il y a les rencontres, en apparence manquées, le froid silence humide qui tombe sur les pauvres épaules du jeune curé. Pourtant, ces échecs accumulés réalisent l'espace d'une relation intense, paradoxale. Les gestes, les mots, les voix, les ombres, les lumières font bien mieux que signifier. Ils sont à leur place, ou, comme dit Bresson, « ils ont l'air de se plaire ensemble »³, ils s'accordent, comme s'ils avaient besoin de ce froid silence pour brûler d'une douce ardeur, et dessiner l'esquisse palpable de ce que pourrait être la communion des saints. Silence qui ouvre à l'invisible.

Le muet, l'interdit, la parole

Aux antipodes de ces deux films, je ne peux évoquer le silence sans revoir *Paris-Texas* (1984) de Wim Wenders. Silence et mutisme, encore, confrontés l'espace d'un film (et quel espace !...). Un homme marche, seul, dans le désert. Quand il vient s'effondrer, ivre de fatigue, au fond d'un bar perdu, on découvre qu'il est muet. On apprendra, peu à peu, que sa femme l'a abandonné, avec leur petit garçon, recueilli par son frère et sa belle-sœur.

Travis, le « voyageur », va parcourir les Etats-Unis, comme un survivant, celui qui n'est pas revenu d'un désastre. Ici, le mutisme est le stigmate d'une blessure. Muet de douleur, voilà Travis. En lui, ce n'est pas le silence qui tue. C'est la perte de l'amour, l'abandon de sa femme qui l'a projeté au désert, dans le vide des mots et du cœur. Travis va traverser ce vide. Pas seulement l'immensité des paysages. Mais la perte du langage, de tout ce qui nous permet de relier les mots et les choses, les événements et l'histoire. Le fil du temps, le sens de la

3. « Trouver une parenté entre image, son et silence. Leur donner l'air de se plaire ensemble, d'avoir choisi leur place », Robert Bresson, *Notes sur le cinématographe*, Gallimard, 1975.

vie. Travis est né à « Paris-Texas ». Ce sont les premiers mots qu'il retrouve, avec la vieille photo d'un champ où ses parents se sont aimés. Mais ce Paris au Texas n'est lui-même qu'un « double » du Paris que tout le monde connaît ! Vanité du langage. Seuls les mots d'amour, seule la voix de la bien-aimée, peuvent dire ce qui en nous est unique. Et c'est vers cette parole que Travis s'achemine pour une rencontre à tous égards singulière. Il retrouve Jane dans un « peep-show », où elle gagne sa vie. Elle dialogue dans une cabine éclairée avec le client qui la regarde à travers une vitre, dans le noir où elle ne peut le voir.

Entre eux, il y a donc cet écran, ce mur de verre infranchissable, que les paroles seules traversent avec l'image de la femme inaccessible. Lieu de l'« inter-dit », la parole ne peut se dire qu'*entre*, à travers l'image, l'espace qui les sépare et la voix qui les réunit. Jamais on n'a mieux *éclairé* ce que le silence au cinéma veut dire, permet de dire. Pour se parler ici, maintenant, il faut que Travis et Jane traversent, dans la douleur et les larmes, le mur du silence qui s'est dressé entre eux depuis leur séparation et dont celui-ci n'est que la métaphore. Travis raconte « leur » histoire, comme s'il s'agissait d'une quelconque histoire, l'histoire d'un autre. D'abord troublée, Jane ne la reconnaît pas, ne s'y reconnaît pas. Et lui, Travis, ne peut supporter l'image violemment éclairée de Jane derrière la vitre. Impossible, pour lui, de faire coïncider cette image offerte à tous avec celle qu'il évoque dans la douleur de la mémoire. Alors il se retourne pour continuer à parler. Impossible ici « à l'image, au son et au silence de se plaire ensemble ». Il y aura bien un instant la tentative — par la magie du cinéma — de mêler sur les écrans les deux visages, les deux reflets dans le miroir. Le piège de Narcisse ne fonctionnera pas. Pas plus que la voix d'Echo — mais une Echo qui n'aime plus : elle ne pourra rejoindre celui qui ne la reconnaît plus. Ils ont réussi à se parler, à se dire la vérité de leur amour et la mort de cet amour. Leur histoire, et le deuil de cette histoire. Maintenant, cette histoire est finie.

Paris-Texas n'est pas une romance destinée à consoler les coeurs meurtris. C'est un vrai film. Il nous dit quelque chose de vrai sur le temps irréversible et les gouffres de silence qu'on ne peut plus franchir quand on les a laissés se creuser.

Le cinéma, lieu de silence

Il est un autre « silence du cinéma » sur lequel je voudrais conclure. C'est le silence que nous éprouvons lorsqu'on pénètre dans une salle de projection. Du moins dans celles (il en existe encore) qui ne nous infligent pas la douche publicitaire avant et après les films. Passage initiatique par le silence. On vient de la rue bruyante. J'imagine la salle, petite, en sous-sol. On y descend par un long escalier, droit et large, comme les curistes dans *Huit et demi* de Fellini. On est en avance — attente délicieuse dans la pénombre. Les habitués (car une telle salle doit avoir un public fidèle) respectent ce silence, ils parlent à mi-voix, ils ne froissent pas des sacs plastiques... La lumière est douce. Les bruits de la ville se sont éteints. On est bien. La salle est étroite, allongée vers l'écran, cet écran qu'on ne voit pas encore, caché par le rideau. Attente du film, du rite, de la nuit qui va prolonger le silence quand l'écran s'éclaire. Ah, si le film pouvait retenir un peu ce silence, prendre son temps, prendre son élan et sa forme dans ce silence ! Comme chez Bergman, souvent, ou Resnais, ou Rohmer. Comme au début de *Conte d'été* : la plage, si présente dans l'immensité de son silence peuplé de bruits. Beauté de ce long temps sans paroles, beauté de ce silence qui prépare l'avènement de la parole. Silence qui ouvre...

« Aller au cinéma » ; « je vais au cinéma... » Avec l'église, le cinéma est un lieu, l'un des derniers lieux de silence dans nos villes de bruit et de fureur. Le film est un absent qu'il faut rejoindre de l'autre côté du silence.

Ce silence intérieur qui m'ouvre à la présence

Anne STALE *

Il y a six ans, lors d'une retraite de huit jours, dans laquelle j'étais engagée comme accompagnatrice, mon superviseur me rendit vigilante envers la disponibilité intérieure, attitude d'écoute comme celle du serviteur d'Is 50 « Il éveille chaque matin, il éveille mon oreille pour que j'écoute comme un disciple » Pour cela, il me suggerait de prendre, à un rythme régulier, des temps de silence et de solitude. Cette proposition me parut tout de suite juste, comme porteuse de sens et de vie, même si je ne savais pas encore comment trouver ce rythme et l'installer dans mon emploi du temps. Mais des mouvements contraires vinrent me bousculer : c'était un luxe de prendre ainsi du temps de mise à l'écart, étant donné mes obligations familiales et les engagements de toutes sortes. Je prenais aussi conscience d'un point de vigilance : une agitation, une surcharge pouvaient être un désordre et un danger, me rendant moins apte à écouter et aider les autres dans leur discernement. Cette question s'est posée de nouveau, sous différentes formes et à plusieurs reprises, lors d'entretiens avec mon accompagnatrice et lors d'une retraite qui a suivi.

* Lausanne Article paru dans le n° 49 du *Bulletin de la Bienfaisance*. Nous le reproduisons avec l'aimable autorisation de son rédacteur en chef, Maurice Giuliani

L'année suivante, m'appuyant sur la justesse de cette proposition et me sentant intérieurement en paix avec elle, je décidai, à l'occasion de ma rencontre mensuelle avec mon accompagnatrice, d'arriver un peu avant le rendez-vous et de repartir un peu plus tard. Un temps de préparation et d'attente me devenait essentiel. De même, j'accueillais différemment la parole de l'Écriture qu'elle me proposait : grâce au temps de silence qui suivait, il me semblait que cette Parole pouvait s'enraciner plus profondément dans ma vie. Jusqu'alors, j'avais eu le sentiment de repartir en l'emportant comme subrepticement. Or je savais que c'était une promesse de vie. Prendre le temps de rendre grâce pour ce don, de laisser la Parole retentir en moi, a été libérant : mon cœur s'ouvrait un peu plus pour permettre à la Parole de me rejoindre, d'agir dans ma vie, de s'incarner et de m'éclairer sur le sens des événements. J'ouvrirais ma porte à l'amour de Dieu et découvrerais que, peu à peu, un espace de silence commençait à grandir dans mon cœur.

J'ai ainsi apprivoisé mon emploi du temps et les diverses résistances à ce niveau ont eu de moins en moins de prise. Je me laissais avant tout apprivoiser dans ma relation à Dieu : j'entrais en confiance en apprenant à m'ouvrir et à recevoir à l'écoute de la Parole. Certes, j'ai connu des mouvements contradictoires, des moments de vide alternant avec des moments de plénitude. Mais, peu à peu, j'apprenais à discerner ce qui était vie, ce qui mettait le cœur au large, j'avancais vers une réponse et une rencontre, celle où Dieu m'attendait avec la tendresse et la gratuité de son amour. Je demandais la grâce de me préparer à cette rencontre, d'enlever les pierres, de creuser suffisamment profond pour laisser l'amour de Dieu me rejoindre. Ces temps de silence et de solitude, l'aide de mon accompagnatrice ont été précieux. Et ce que je vivais dans le silence, je l'emportais dans ma vie.

Ce que je découvrais irriguait peu à peu ma réalité, creusait ma soif et m'appelait à rester unie à lui dans les péripéties de ma vie quotidienne. C'est ainsi que, depuis trois ans, je passe une journée de solitude chaque mois et demi environ. Un temps de silence, d'attente, qui est une respiration dans ma vie spirituelle, un appel à m'en remettre davantage à Dieu et à m'offrir à lui, comme Marie de Béthanie qui, aux pieds de Jésus, écoutait sa Parole. En même temps, je reçois le moyen, la force et la grâce d'une plus grande fidélité à ma vie quotidienne. Un chemin s'ouvre. Ma foi est davantage confiance, le Seigneur devient le roc sur lequel fonder ma vie.

Ces temps de silence, délimités à l'intérieur d'un cadre, répétés de mois en mois, relus et devenus porteurs de sens, me conduisent peu à peu à découvrir un silence intérieur et à y demeurer lors des événements quotidiens. C'est toute ma vie qui peut prendre un nouveau sens par une attention à un silence qui dit la présence d'un amour créateur. Un appel au silence intérieur peut jaillir lors d'une rencontre ou d'un événement particulier qui m'invitent à voir et à entendre autrement, à m'émerveiller, à m'arrêter pour rendre grâce dans une nouvelle disponibilité et un nouvel accord au monde. Cet appel

intérieur peut aussi, tout à coup, saisir le cœur, devenir rencontre, visite : il rassemble et unifie comme lorsqu'un voile se déchire et laisse apparaître une présence.

Ces temps de solitude, loin de me retirer de la vie, m'y plongent plus pleinement en m'invitant à y découvrir les traces de l'amour vivant de Dieu, et cela renouvelle mes forces, me fortifie dans la foi. Je constate que le choix de cette part de silence et de solitude me rend plus attentive et présente aux autres et aux événements. Je découvre peu à peu un silence plein, un calme intérieur, un appel à une écoute et à un regard différents, qui me donnent d'accueillir la présence de Dieu dans l'instant qui est à vivre. Cette disposition du cœur, qui est elle-même une grâce à demander, plonge ses racines dans l'accueil et l'écoute de la Parole. Quand nous sommes amis du Christ, familiers de sa Parole, il y a une relation de mémoire qui s'établit. Le cœur se souvient et peut reconnaître, au milieu de bruits divers, internes et externes, un centre de silence et de paix profonde qui laisse entendre une présence.

Comme accompagnatrice, ces temps de silence et de solitude ont ouvert en moi un espace de calme et développé une écoute plus attentive : « Rester au milieu, comme l'aiguille d'une balance, laisser le Créateur agir immédiatement avec sa créature et la créature avec son Créateur et Seigneur » (Ex. sp. 15). Je peux mieux vivre une présence confiante et une foi plus profonde en l'œuvre de Dieu dans la vie de l'accompagné. Ce qui m'aide à être dans cette attitude du cœur, c'est de vivre ces temps d'accompagnement comme un exercice spirituel en demandant la grâce de la disponibilité et de la remise de moi-même.

Un travail en profondeur s'opère en moi qui me donne de mieux reconnaître d'autres modes de pensée, d'autres visions du monde que les miennes, et de vivre un déplacement pour entendre ces différences comme des richesses. Une écoute attentive suppose que je sois ouverte à l'inattendu de ce qui va être présenté. Je deviens aussi plus sensible au fait que l'écoute de l'autre ne se fait pas seulement avec l'ouïe, mais aussi avec les yeux, la sensibilité, l'ensemble des facultés. J'entends mieux ce qui se dit, le relief particulier de certains mots, les liens qui apparaissent entre différents moments et, plus encore, le silence. En effet, certains silences de l'accompagné peuvent souligner un moment important, un aspect de sa vie qui cherche à se dire. Enfin, je découvre la valeur de la sobriété en parole, et, quand j'y suis fidèle, elle me donne de ne pas tomber dans les conseils ni dans la recherche de solutions, mais de garder la bonne distance dans l'écoute qui permet à l'accompagné de laisser résonner en lui ce qu'il vient de dire et de trouver lui-même le sens de ce qui est en train de naître en lui. L'écoute attentive se résume souvent à une présence discrète, comme un souffle ténu.

La rumeur de Dieu dans notre monde

Marie-Amélie LE BOURGEOIS *

Céait un jour de retraite de profession de foi. Au milieu de la matinée, les enfants jouaient dans la cour du presbytère. Soudain, un jeune garçon s'arrête et s'approche. Après un temps de silence, et avec un grand sérieux : « Dites, madame, comment on sait quand c'est Dieu qui nous parle ?... » L'enfant a raison de poser cette question. N'est-elle pas la nôtre aussi ? En effet, quand nous disons que Dieu nous parle, qu'en savons-nous ? Est-ce que ce ne sont pas toujours des êtres humains qui disent que Dieu leur parle ? Et, dans le concert des dieux que les traditions religieuses ou les sectes proclament, quel est donc ce Dieu dont je dis qu'il me parle ?

Un « je ne sais quoi »

Le mot « rumeur » pour parler des choses de la foi a une bonne fortune en notre temps. En toute rigueur, s'il s'applique à la Bonne

* Compagnie de Sainte-Ursule, Tours A publié dans *Christus* « La parole, abondance du cœur » (n° 174HS, mai 1997), « Proposer la fraternité évangélique » (n° 175, juillet 1997).

Nouvelle de Jésus après sa résurrection, en tant que celle-ci se répandait de proche en proche comme un bruit qui court¹, la signification devient plus floue quand on veut l'appliquer à la façon dont Dieu se manifeste en notre monde. Pourtant, le mot évoque plusieurs réalités dont nous prenons conscience aujourd'hui avec un certain bonheur.

Parler de la « rumeur de Dieu », c'est peut-être dire qu'en voulant évoquer Dieu nous sommes souvent bien en amont de ce que nous appelons la « Parole de Dieu », seulement au seuil, en tout cas bien loin d'une parole qui ferait le tour de la question et pourrait paraître définitive. Nous concevons aujourd'hui qu'une parole vraie est toujours une parole vive qui se prépare en balbutiements et qui s'offre à l'échange. Climat en affinité avec celui du début de l'Eglise, quand l'esprit de Pentecôte s'exprimait encore en « bruit » et « diverses langues », attendant de cheminer, de « croître », de prendre consistance, comme « Parole de Dieu »².

Parler de la « rumeur de Dieu », c'est dire aussi, peut-être, que notre Dieu ne parle pas en solitaire et en surplomb du monde des humains, mais qu'il ne se communique qu'à travers la mélopée d'une foule de témoins anonymes d'hier et d'aujourd'hui. C'est dire que notre Dieu est un « Dieu commun », un Dieu qui se tient toujours parmi nous et entre nous. Nous ne connaîtrons jamais son visage en dehors du visage des autres humains, en dehors de ce que nous nous en racontons les uns aux autres. C'est reconnaître aussi que nous devons prêter l'oreille si nous voulons, comme Elie à l'Horeb, la discerner, sourde, sous le fracas et la violence de l'ouragan et des coups de tonnerre.

Parler de la « rumeur de Dieu », enfin, c'est vouloir affirmer que les choses de la foi ne s'expliquent pas de façon rationnelle, objective, scientifique : nous sommes en train de sortir de ces excès venus de l'époque des « Lumières ». C'est nous rappeler que le Dieu de la Bible, le Dieu de Jésus est aussi et surtout un Dieu qui s'adresse à tout l'être, et surtout au « cœur ». C'est tâcher alors de retrouver le chemin des poètes mystiques, tel celui de Jean de la Croix quand il chante : « Tous ceux qui vont et viennent me racontent de vous mille beautés et ne font que me blesser davantage, mais ce qui me laisse mourante, c'est un je ne sais quoi qu'ils sont à balbutier »³.

1. Cf Joseph Moingt, *L'homme qui venait de Dieu*, Cerf, 1993 (prologue)

2. On peut voir le cheminement de ce qui devient peu à peu « Parole de Dieu » en lisant les chapitres 2 et 3 des *Actes des Apôtres*

3. *Cantique spirituel*, strophe 7

La rumeur de Dieu est comparable au bruit du vent dans les arbres, et le vent, comme le disait Jésus à Nicodème, souffle où il veut. Il est insaisissable et « tu ne sais ni d'où il vient ni où il va »... Cette rumeur est un principe d'inquiétude pour que je reste aux aguets, voyageant dans ce monde qui est le mien entre les deux inconnus que sont mon propre cœur et le cœur de Dieu.

« Comment on sait quand c'est Dieu qui nous parle ? » La réponse à l'enfant ne peut être donnée qu'à partir de l'expérience : « Je peux te raconter comment mon Dieu me parle... Mais sache aussi que cette expérience même s'inscrit dans l'histoire d'un peuple de croyants : j'ai reconnu que mon Dieu me parlait parce que d'autres, avant moi et devant moi, m'avaient raconté comment ils avaient reconnu, discerné sa voix. » La « rumeur de Dieu », si l'on veut parler ainsi et si le Dieu dont on parle est celui que Jésus nous a révélé, c'est ainsi qu'elle vient jusqu'à nous, parfois comme une polyphonie, parfois comme un balbutiement, parfois comme un murmure d'amoureux. Mais elle est toujours, cette « rumeur de Dieu », une rumeur d'humanité.

Un Dieu caché

Il y a d'abord le silence.

Nous voulons parler ici de ce silence qui est vertige, vide, absence. Un silence non habité du tout, un silence de solitude et de déréliction, désert et nuit. Où est Dieu ? Pourquoi le mal ? Ces deux questions sont celles qui parcourraient déjà le livre de Job et que nous ne pouvons éviter en notre temps. Ne faisons-nous pas nôtres les plaintes du prophète : « Pourquoi gardes-tu le silence quand l'impie engloutit un plus juste que lui ? » (*Ha* 1,13), ou les reproches du psalmiste : « O Dieu, ne reste pas muet, plus de repos, plus de silence, ô Dieu » (*Ps* 83,2) ? Dans un discours à l'Université de Tel-Aviv en 1995, Aaron Jean-Marie Lustiger posait la question existentielle à propos de la Shoah : « Pourquoi Dieu s'est-il tu ? » Car « la seule réponse divine à la mesure de ce projet d'anéantissement eût été la destruction de l'humanité, un nouveau déluge ». *Pourquoi Dieu s'est-il tu ?* Contre ce silence incompréhensible, cette pierre de scandale, cette « éclipse de Dieu » pour son peuple, on comprend que certains juifs aient trébuché, dans l'incapacité de croire encore à ce Dieu agissant dans l'histoire. D'autres, pourtant, au creux de la détresse et de la nuit, ont trouvé dans la mémoire de leur foi la force de crier encore à Dieu, comme leurs pères, leur scandale et leur désarroi.

Même si cette expérience du silence de Dieu est intolérable d'abord pour ceux qui appartiennent au peuple élu, elle n'atteint pas que les juifs. Tout être humain en quête du sens de sa vie connaît un jour ou l'autre l'angoisse du vide, du désert et de la nuit. Les mystiques tentent de rendre compte de cette expérience. Pour les chrétiens, le clair-obscur d'une réponse n'est donné que dans le regard sur le Christ, Jésus crucifié, abandonné de tous, y compris de Dieu son Père. Bienheureux ceux et celles qui, telles les femmes au Calvaire, ne cherchent pas à remplir ce silence, mais tiennent le temps qu'il faut (trois jours : une éternité) avec l'angoisse au ventre ! C'est l'heure de l'espérance.

Quand Sylvie Germain évoque ces autres femmes de foi que furent Edith Stein et Etty Hillesum, elle rapproche leur prière de celle de la reine Esther : « Une plongée dans l'absence, un exil intérieur au désert, une sortie "hors de soi" par évidement, oubli et oblation de soi. Rien — extraordinairement rien : une tentative de se mettre au diapason du Silence de Dieu. » Une prière qui « ne s'est pas tue et ne se taira jamais », qui « ne s'est pas perdue dans le néant », qui « continue à sonder le Silence, à irradier, à faire sens, appel, urgence, — à effleurer notre conscience, à ranimer notre mémoire, à attiser notre attention, pour que sans fin se poursuive l'ineffable dialogue entre l'humanité et Dieu »⁴.

Pourquoi Dieu s'est-il tu ? Scrutant l'Écriture, Aaron Jean-Marie Lustiger y trouve une mystérieuse réponse : devant les ténèbres de la Shoah, Dieu s'est tu par fidélité à son alliance avec Noé. N'avait-il pas proclamé : « Jamais plus je ne frapperai tous les vivants comme j'ai fait » (Gn 8,21) ? Dieu se tait parce qu'il a laissé entre les mains des hommes le pouvoir d'anéantir l'humanité... Dans la même ligne, la tradition juive rappelle que Dieu se tait parce qu'il est le « Dieu caché », le Dieu du septième jour. Le Dieu du Shabbat, en effet, est le Dieu qui se retire, qui se cache, réprimant l'évidence et l'intensité de sa présence pour que l'homme existe et accède à la liberté.

Soucieux des pauvres

Mais dire que Dieu se cache, que Dieu se tait, n'empêche pas de croire qu'il s'inquiète de ce qui se passe. Dieu, retiré du monde, attend avec angoisse que l'humanité réussisse. . Nous croyons que « le cri des

⁴ Etty Hillesum, Pygmalion, 1999, pp 176 et 178

pauvres », malgré les apparences parfois, monte aux oreilles de Dieu et provoque sa colère. Quand Dieu donne à son peuple le code de l'Alliance, il se présente lui-même tantôt suppliant, tantôt menaçant, pour lui parler de son devoir d'humanité envers les plus petits :

« Tu ne molesteras pas l'étranger ni ne l'opprimeras, car vous-mêmes avez été étrangers dans le pays d'Egypte. Vous ne maltraierez pas une veuve ni un orphelin. Si tu le maltraites et qu'il crie vers moi, j'écouterai son cri ; ma colère s'enflammera et je vous ferai périr par l'épée : vos femmes seront veuves et vos fils orphelins. Si tu prêtes de l'argent à un compatriote, à l'indigent qui est chez toi, tu ne te comporteras pas envers lui comme un prêteur à gages, vous ne lui imposerez pas d'intérêts. Si tu prends en gage le manteau de quelqu'un, tu le lui rendras au coucher du soleil. C'est sa seule couverture, c'est le manteau dont il enveloppe son corps . dans quoi se couchera-t-il ? S'il crie vers moi, je l'écouterai, car je suis compatissant, moi ! » (Ex 22,20-26).

A la suite d'Amos qui « rugit » contre les crimes d'Israël, les prophètes dénoncent sans trêve « la violence et le brigandage » dont le pays est souillé : fraudes éhontées dans le commerce, accaparement des terres, asservissement des petits, abus de pouvoir et perversion de la justice elle-même. Aussi, le Messie attendu viendra faire régner la justice et le droit : « O Dieu, donne au roi ton jugement, au fils de roi ta justice, qu'il rende à ton peuple sentence juste et jugement à tes petits » (Ps 72,12).

« Qu'il n'y ait donc pas de pauvre chez toi. » Cette parole du *Deutéronome* résume le désir du Créateur pour son peuple. Désir tellement bafoué ! Il suffit de parcourir les psaumes pour entendre souvent monter vers le Seigneur la clamour des pauvres. Tous les pauvres, les indigents, les persécutés, les malheureux, les affligés, ceux qui se sentent abandonnés, méprisés, tous attendent leur salut de celui qu'ils savent être leur défenseur. Cette clamour semble en effet atteindre Dieu en plein cœur. Et s'établit une relation privilégiée entre Dieu et les pauvres. Le pauvre des psaumes ne se contente pas de gémir, il apparaît aussi comme l'ami et le serviteur de Dieu, en qui il s'abrite avec confiance... « Ne livre pas à la bête l'âme de ta tourterelle, la vie de tes malheureux, ne l'oublie pas jusqu'à la fin » (Ps 74,19).

A l'aube du Nouveau Testament, comme le chante Marie, l'heure est venue où se réalisent les promesses d'autrefois : « Les pauvres mangeront et seront rassasiés » (Ps 22,27). Ils sont conviés à la table de Dieu. Jésus apparaît ainsi comme le Messie des pauvres, consacré par l'onction pour leur porter la Bonne Nouvelle. Lui-même, par toute sa

vie, est un pauvre, témoignant ainsi d'une pauvreté bien plus radicale, celle de son être de Fils Désormais, tous les pauvres sont invités à vivre de cette filiation de Jésus Bien plus, tous les humains, riches et pauvres, sont invités à se reconnaître radicalement pauvres, mendiant du Père, enfants, fils dans le Fils, frères et sœurs de tous « Heureux les pauvres de cœur »

Le royaume est déjà là, et pourtant ! La clamour des pauvres aujourd'hui n'est-elle pas encore immense ? Nous ne pouvons faire la liste de tous ceux et celles qui, sur notre planète, vivent en dessous du seuil de pauvreté, de tous ceux et celles qui sont victimes de la violence et de la guerre, de tous ceux et celles dont la souffrance est cachée aux yeux du monde mais non moins réelle vieillards abandonnés, enfants maltraités, etc Jésus l'avait dit « Les pauvres, vous les aurez toujours avec vous » (Jn 12,8) Celui qui cherche la « rumeur de Dieu » ne peut que l'entendre venir de ce côté

Il passe et il s'approche

En Jésus, Dieu se révèle tellement solidaire des petits qu'il va jusqu'à s'identifier à eux Derrière chacun de leurs visages, les chrétiens entendent le maître leur dire chaque fois « Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait () Dans la mesure où vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, à moi non plus vous ne l'avez pas fait » (Mt 25,40 45) Cependant, dans la « parabole du Jugement dernier », la bénédiction (« Venez, les bénis de mon Père ») s'adresse à tout homme, chrétien ou non, qui travaille à soulager la misère des autres Les « justes » sont bénis, non parce qu'ils reconnaissent en Jésus le Fils de Dieu, mais parce qu'eux seuls construisent une humanité selon le cœur de Dieu « C'est à moi que vous le faites »

Une autre parabole raconte une histoire de « juste », celle du « bon Samaritain » (Lc 10,29-31) Tout en étant une leçon de morale (« Va, et toi aussi, fais de même »), elle nous ouvre des perspectives étonnantes, nous introduisant au mystère de Dieu lui-même, révèle en Jésus C'est ce qu'ont su exprimer les maîtres verriers de nos cathédrales, en exploitant les possibilités que donne la beauté du vitrail au regard du récit Ainsi, l'homme qui descend de Jérusalem à Jéricho est présente dans les vitraux de Bourges comme un pèlerin, signifiant d'abord l'humanité toujours en pèlerinage sur cette terre Depuis Abraham, parti « sans savoir où il allait », le croyant est toujours un

être en chemin. Alors que le rite de la *Mezouza*⁵ veut rappeler cette vérité à nos frères juifs, ceux dont le Maître a proclamé : « Je suis le chemin », peuvent-ils encore s'installer ?

Pierre dira de Jésus qu'« il est passé en faisant le bien ». Aussi ne sommes-nous pas étonnés que les artistes verriers donnent à ce Samaritain son propre visage... Le prêtre et le lévite, eux aussi, sont « passés », et tous deux aussi ont « vu », mais seul le Samaritain a le visage du « pèlerin », ou plutôt du Christ-pèlerin. Comme pour dire : c'est ainsi que Dieu agit, toujours en passant..., sans trop s'arrêter, sans s'imposer, confiant à d'autres de faire les choses qu'il pourrait bien faire lui-même..., et pourtant, paradoxalement, en s'approchant, car, devant une victime, son cœur de Dieu ne peut pas ne pas le conduire à « s'approcher »...

Au centre du vitrail, verticalement, c'est l'histoire de l'homme dépouillé, roué de coups, crucifié, qui occupe la place. Toute la symbolique des vitraux fait de cet homme encore l'image du Christ dans sa passion. Ainsi, celui qui était pèlerin revêt maintenant le visage de la victime innocente, qui prend sur elle le poids du malheur. Le blessé est couché en travers de l'arbre qui le crucifie, et le péché est évoqué dans les vitraux latéraux. Celui qui se présentait sous les traits du pèlerin est donc aussi le « Serviteur souffrant ». Il a le visage de l'humanité blessée. C'est ainsi que Dieu s'approche, acceptant non seulement de soulager, mais s'engageant dans la souffrance et la détresse humaine jusqu'à la mort.

Après le Samaritain pèlerin, après l'homme blessé et crucifié, c'est maintenant au tour du Samaritain guérisseur de symboliser le Christ. Devant l'humanité blessée, le cœur de Dieu a été touché jusqu'à prendre sur lui la blessure. Mais en Jésus, c'est Dieu lui-même encore qui vient soigner et guérir... Le vitrail nous invite ainsi à entrer dans le mystère d'un Dieu qui se révèle comme étant à la fois celui qui passe, celui qui est livré à l'abandon et à la mort, l'étranger qui s'approche avec compassion pour soigner et guérir. Jésus le Christ n'est-il pas, en effet, un peu tout cela ? N'est-il pas celui qui est passé en notre humanité pour devenir passeur de l'humanité vers le Père ? N'est-il pas aussi et en même temps celui qui a été livré à en mourir, et celui qui par ses blessures mêmes apporte la guérison ?

5. « La *Mezouza* est un petit parchemin écrit à la main qui contient plusieurs passages de la Tora et que l'on fixe à toutes les portes principales de la maison () Placé à la porte de la maison, la *Mezouza* rappelle à l'homme qui vient d'un long chemin que le voyage ne doit pas s'arrêter, et que l'homme doit continuer à s'inventer » (Marc-Alain Ouaknin, *Les symboles du judaïsme*, Assouline, 2000, pp. 26 et 28)

Au début du texte, le légiste avait posé la question : « Qui est mon prochain ? » A la fin de la parabole, Jésus, répondant autrement qu'on l'attend, pose une nouvelle question : « Lequel des trois, à ton avis, s'est montré le prochain de l'homme tombé aux mains des brigands ? » En répondant autrement qu'on l'attend, en retournant la question du légiste, Jésus ouvre une porte nouvelle, celle du mystère d'un Dieu qui se fait notre prochain... C'est cela que les artistes verriers ont su dire en leur vitrail. En vérité, se « montrer le prochain » n'est pas à la portée de tout le monde, c'est chose divine... En Jésus se réalise en plénitude ce que toute l'Écriture célébrait déjà dans un étonnement permanent : « Quelle est la grande nation dont les dieux se fassent aussi proches que le Seigneur notre Dieu l'est pour nous chaque fois que nous l'invoquons ? » (Dt 4,7). En Jésus, le juste, Dieu s'approche de l'homme et l'homme s'approche de Dieu, ainsi que le dit si bien saint Irénée : « Le Verbe de Dieu a fait sa demeure chez l'homme et s'est fait fils d'homme pour accoutumer l'homme à saisir Dieu, et pour accoutumer Dieu à habiter dans l'homme »⁶.

Ils sont nombreux dans notre monde, tous ceux et celles qui ont choisi de marcher dans l'existence comme ce Samaritain — prêts à vivre pour les autres sans assurance du chemin, prêts à faire ce qu'ils peuvent, selon leurs compétences, pour s'approcher de tout être en souffrance. Ceux-là sont les « justes ». Ceux-là donnent leur voix, parfois sans le savoir, à la rumeur de Dieu. Gageons qu'ils ne sont pas plus nombreux dans nos Eglises qu'ailleurs...

Rumeur de vie

En choisissant de parler de Dieu en terme de « rumeur », peut-être nous faut-il prendre garde. Il y aurait le risque de laisser croire que sa présence est inconsistante, aléatoire, et la foi en lui, finalement, « à option ». Après des siècles de présentation d'un Dieu « obligatoire », « nécessaire », prenons garde de ne pas le réduire à une « simple rumeur »... « Dieu est amour », et l'amour n'est-il pas toujours à la fois totalement gratuit, vulnérable et nécessaire pour vivre en humanité ?

Non, Dieu n'est pas qu'une rumeur. Certes, il est le Dieu caché du septième jour, qui se cache pour voir l'humanité se construire dans la liberté et la fraternité. Mais il est Dieu, celui de qui tout vient et à qui tout retourne... Sachant cela, on se prend à chanter avec le poète :

6. *Contre les hérésies*, 3,20,2-3

« En toute vie le silence dit Dieu ! Tout ce qui est tressaille d'être à lui (...) Pas un seul mot, et pourtant c'est son nom que tout secrète et presse de chanter. » Oui, toute vie : « l'hiver et le printemps », « l'arbre en sommeil et en fleurs », le cosmos tout entier transfiguré par la venue du Verbe, et ma vie, et la vie de tout être humain, invités que nous sommes à nous laisser prendre dans « l'hymne d'univers »⁷.

Pour entendre cette « rumeur de vie » qui balbutie en nous et hors de nous, « il suffit d'être », dit le poète. Non pas courir et s'étourdir, non pas avoir et accumuler, mais seulement « être ». Et, pour cela, il n'est question ni de bruit ni d'absence de bruit autour de nous, mais de l'abîme qui s'ouvre au centre de nous-mêmes, là seulement où Dieu rejoint chacun dans le secret. C'est là surtout que Dieu me parle. C'est là qu'il se remet, fragile et désarmé comme un nouveau-né, entre mes mains. Prenons garde, nous qui avons appris à reconnaître sa voix : la rumeur joyeuse de sa présence aimante en ce monde nous est confiée.

7. Patrice de La Tour du Pin, *Hymne de l'Office des lectures* (jeudi I), p. 676

Services

Lectures spirituelles pour notre temps

François-Xavier DURRWELL

Christ notre Pâque

Nouvelle Cité, coll. « Racines », 2001, 254 p., 18,29 €.

Naguère, on a pu voir en F.-X. Durrwell « un théologien qui renouvelle ce qu'il touche ». Livre-testament qualifié par l'auteur lui-même d'« offrande du soir », il suscite d'emblée le sentiment d'aller de découverte en découverte, et ce au cœur de notre foi. Trinité, création, rédemption : les « grandes vérités de la foi » sont illuminées par l'intuition fondamentale reçue « un matin de février 1940 » : « La rédemption est le mystère personnel de Jésus, son drame d'homme. Fils de Dieu qui, né dans la solidarité de l'humanité pécheresse, est entré, à travers la mort, dans la plénitude filiale. »

Sauvé en quelque sorte lui-même, « établi Fils de Dieu dans la

puissance par la résurrection des morts selon l'Esprit de sainteté » (Rm 1,4), Jésus peut devenir l'aîné d'une multitude de frères. Consentant à entrer dans le même mouvement de « réceptivité filiale », son disciple participe en effet à la même « justifiante justice de Dieu ».

Présenter une lumineuse compréhension du donné de la foi où « tout ensemble fait corps », sans tomber dans le travers d'une pensée systématique, n'est pas le seul mérite du P. Durrwell. Ce qui touche véritablement le lecteur, c'est qu'il se trouve en présence d'une théologie dont la parole vivante, à la jonction de l'Écriture et de l'expérience humaine la plus authentique, incite constamment au parcours spirituel dans les pas de Jésus. La pensée est d'une telle force et saveur qu'elle éveille spontanément à la prière et appelle la décision.

Marthe Oberlé ◆

Bernard REY

Vivre avant et après la mort

Cerf, coll. « Epiphanie »,
2001, 96 p., 11 €.

Notre époque butte plus que jamais sur l'éénigme de la mort : elle cherche des subterfuges pour la dénier et l'éviter. Un théologien qui a déjà bien avancé sur son chemin d'humanité ne va pas esquiver l'obstacle : la familiarité avec le peuple de la Bible lui permet de nous ouvrir des perspectives de liberté et de joie.

Ce peuple est réaliste, nullement spéculatif : il s'est laissé saisir par le Dieu vivant qui lui propose de vivre dans la fidélité à la promesse. « Vivre », c'est bien cela dont il s'agit ; d'abord au quotidien, puis à l'horizon de la terre promise et de la réussite humaine. Mais, au fur et à mesure qu'avance l'histoire, avec son lot de déceptions et d'échecs, l'espérance se transforme. Dieu ne tient-il pas son peuple dans sa main ? Comment ne lui réserverait-il pas une vie avec lui ? Germe peu à peu l'espérance d'une résurrection.

Jésus, l'envoyé, le Fils bien-aimé, qui vient traverser la mort et les enfers pour émerger dans la Vie en plénitude, donne visage à la résurrection et sens à la mort. Il révèle bien qu'il s'agit de « vivre » sa vie comme une lente naissance, en se délestant de ce qui est « mort et péché », « lourdeur et gangue du non-amour » ; et que cela reste l'aventure d'un peuple qui va vers la Nouvelle Jérusalem, vers une plénitude de vie. Le langage traditionnel du paradis, du purgatoire et de l'en-

fer trouve un sens renouvelé dans cette perspective dynamique de « vivre avec Dieu » dans la grâce de Jésus. La liberté de chacun s'y conjugue avec la liberté de tous dans le mystère de la Présence.

Guy Lepoutre ◆

Hubert DEBBASCH

L'homme de désir, icône de Dieu

Beauchesne,
coll. « Le point théologique »,
2001, 299 p., 27,44 €.

Le désir de Dieu est en l'homme le signe qu'il est créé à l'image de Dieu : tel est l'horizon de ce livre. Le Dieu de la Bible apparaît en effet comme Dieu d'amour dans le fait qu'il désire s'allier à l'homme. En somme, l'homme désirant Dieu est icône de Dieu désirant l'homme.

L'ouvrage comprend deux parties. La première étudie l'expérience du désir de Dieu, telle qu'elle est décrite et expérimentée par trois grands écrivains spirituels : Augustin, Bernard de Clairvaux et Thomas d'Aquin. L'auteur montre l'apport de chacun d'eux à l'élaboration théologique de cette expérience. Augustin illustre le rapport du désir en l'homme avec la concupiscence, d'une part, et l'amour de charité, de l'autre, ainsi qu'avec la découverte de l'image de Dieu dans sa créature. Bernard, dans son *Commentaire du Cantique des Cantiques*, étudie la véhémence et la croissance du désir. Thomas montre que le désir naturel de Dieu, qui est source de notre être, illustre

comment l'homme est créé à l'image de Dieu, et comment, par son intelligence, il peut se représenter en quelque sorte la fin qu'il poursuit dans cette quête.

La seconde partie s'intéresse à l'apport des prophètes dans la Bible. Par l'étude d'*Osée*, surtout du chapitre 11, elle met en lumière l'originalité de l'attitude divine dans l'amour inlassable, qui cherche à reconstruire l'alliance rompue par l'homme.

Jean de Longeaux ♦

Kees WAAIJMAN

L'espace mystique du Carmel

*Un commentaire
de la règle du Carmel.*
Abbaye de Bellefontaine,
coll. « Flèche de feu »,
2001, 294 p., 19,82 €.

NICOLAS LE FRANÇAIS

La Flèche de feu

Introd. C. Cicconetti.
Mêmes édition et collection,
2000, 171 p., 37,35 €.

Dans le premier livre, *L'espace mystique du Carmel*, à travers le commentaire de la règle primitive donnée à un groupe d'ermite du Mont Carmel, vers 1206-1210, par le patriarche Albert de Jérusalem, et des modifications qu'y apporta Innocent IV en 1247, K. Waaijman présente et commente ce qu'il appelle l'*espace* de la vie contemplative carmélitaine. La première règle était d'orientation nettement érémitique. Innocent IV l'adapte aux conséquences de l'expulsion des

carmes hors de Palestine par les musulmans et de leur installation dans les cités d'Europe. Les conditions d'existence ont changé, mais la visée de l'idéal contemplatif doit demeurer partout où le carme s'installe. L'ouvrage est d'un historien de la spiritualité : sérieux, excellentement informé. Il donne à réfléchir sur les nécessaires adaptations du but et des moyens.

Le n° 3 de la collection nous donne le texte latin et la traduction française de l'*Igneia Sagitta* du carme Nicolas le Français († v. 1280). Cet opuscule, écrit vers 1270, alors que Nicolas est encore prieur général de son Ordre, est un rappel à la règle primitive. Les carmes, alors en majorité installés dans les cités d'Europe, ne doivent pas céder aux appels des populations qui les entourent (prêcher, confesser, etc.), mais rester fidèles à leur vocation érémitico-contemplative. Le ton est violemment, polémique, comme pour réveiller des mirages. L'ouvrage veut renvoyer chacun aux options essentielles de sa vocation en un temps de grands changements.

André Derville ♦

Christian BIRGIN

La chair et la lumière

Desclée de Brouwer,
coll. « Littérature ouverte »,
2001, 150 p., 13,57 €.

En retraçant, sous la forme d'une suite de petits tableaux « au quotidien », la vie de Georges de La Tour, l'auteur nous initie aux rai-sonnements créateurs du peintre. Il

nous en donne une perception intérieure, esquissant dans un style retenu le dialogue mystique du peintre entre le corps, la lumière et la nuit. Nous est alors révélée une sorte de mouvement trinitaire. La lumière doit manifester le corps à travers la nuit. L'ombre devenant la mort à apprivoiser (« j'aime la nuit pour ce qu'elle révèle et non pour ce qu'elle cache »), celle-ci retrouve alors d'elle-même sa finalité sacrée. « Elle en sanctifie (...) notre chair »

Christian Birgin nous montre combien une recherche authentiquement personnelle a toujours, pour un chrétien, un sens universel. De « l'ombre à chasser de moi », on en vient à un « jour qui pénètre les âmes pour y chasser la nuit ». Le peintre, loin de tout isolement, donne un sens apostolique à son travail, au contact direct de notre condition humaine, fût-elle de ténèbres comme ici

Franck Réthoré ◆

Michel DUPUY

Le Christ de Bérulle

Desclée,
coll. « Jésus et Jésus-Christ »,
2001, 248 p., 23 €.

Rarement initiateur d'une grande tradition spirituelle aura été aussi peu lu que Bérulle. La faute en est à son style, dit-on. Son écriture, il est vrai, se ressent de sa formation et de son tempérament de juriste. Mais celui qui restaura la vertu de religion en France, au dire de Bremond, déconcerte plutôt son lecteur par l'incertitude où il le

plonge. S'agit-il bien de spiritualité ? Ne s'agit-il pas plutôt de théologie ?

Si Bérulle ne s'est pas proposé de composer, comme d'autres à son époque, une *théologie mystique*, sa mystique n'en est pas moins une mystique théologique, hautement théologique. Entre la suavité salésienne et l'aridité scolastique, il a frayé une voie singulière pour inviter à l'adoration en esprit et en vérité. Le mystère du Dieu trine et un, celui de la création, le mystère du Christ surtout, ne cessent de faire l'objet de sa contemplation émerveillée. Il y trouve constamment de nouveaux motifs de laisser sa vie se conformer à celle du Fils qui a voulu se faire notre semblable.

C'est pourquoi le bel ouvrage que le P. Dupuy consacre à la christologie de Bérulle a sa place dans une bibliothèque de spiritualité. La clarté de son écriture et de sa présentation (vingt-deux courts chapitres), l'abondance et le pouvoir suggestif des passages cités en font une excellente introduction à la mystique bérullienne.

Certes, aucun des problèmes, parfois ardu, que posait à Bérulle la représentation de la personne du Christ, n'est éludé. Le mystère de l'« anéantissement » du Verbe en particulier (sa *kénose*, comme on dit aujourd'hui), celui aussi de la liberté du Christ, thèmes éminemment modernes, font l'objet d'un examen attentif. Le talent pédagogique de l'auteur, appuyé sur une exceptionnelle connaissance des textes, facilite bien les choses.

Dominique Salin ◆

CATHERINE DE JÉSUS

Je ne suis plus à moi

Ecrits et lettres (1628).

Ed. et prés. J. Beaude.

Jérôme Millon, coll. « Atopia »,
2001, 176 p., 9,15 €.

Ce petit recueil permet d'entrevoir au plus près la vie spirituelle d'une des premières carmélites françaises. Catherine, morte en 1623 à trente-trois ans, impressionna suffisamment ses sœurs pour que sa prière jugeât bon d'écrire sa vie et de la publier quelques années après sa mort. Joseph Beaude en a extrait les « billets » (propos tenus oralement, en réalité), petits écrits autographes et lettres reproduits au fil de cette biographie spirituelle.

Vingt-deux des trente-trois lettres sont adressées à Bérulle. L'influence de la spiritualité bérullienne est sensible chez cette carmélite (mystique de l'enfance de Jésus notamment), au moins autant que celle de la Mère Thérèse. En plus d'une lettre, on constate que Bérulle faisait appel à ses vues surnaturelles à propos de décisions à prendre (comme Surin demandait à Jeanne des Anges de consulter son « bon Ange »). La « supposition impossible », pierre de touche du discours mystique du temps, n'est pas absente de ces pages (« la soumission que je dois au Fils de Dieu, même quand je serais dans le profond des enfers »). On lira avec intérêt ces pages où, Catherine en fait l'aveu, il arrive qu'une autre voix que la sienne s'impose irrésistiblement à elle.

D. S. ◆

Une dame de Lorraine

L'abandon à la providence divine

*Suivi des Lettres spirituelles
de J.-P. Caussade à cette dame.*

Ed. J. Gagey.

Jérôme Millon, 2001, 397 p., 34 €.

L'origine du *Traité sur l'abandon* demeure une énigme. Composé vers 1740 dans l'entourage dévot du monastère de la Visitation de Nancy et diffusé sous le nom du P. Jean-Pierre Caussade, il a connu un étonnant succès, depuis sa publication en 1861 jusqu'à sa dernière édition, celle du P. Olphe-Galliard en 1966 chez Desclée de Brouwer dans la collection « Christus ».

L'auteur de cette nouvelle édition, suite à un travail critique minutieux et parfois peu amène envers l'édition précédente, l'attribue à une dame de Lorraine liée à la Visitation, qui fut une dirigée de Caussade. Ce *Traité de la vraie science* est complété par la reproduction de trente-deux lettres authentifiées de Caussade à sa dirigée. Une longue préface met les pièces du dossier historique dans les mains du lecteur de ces deux documents, lui réservant « le soin de juger comme l'hypothèse fait le poids ».

Si, de fait, la démonstration peut laisser le lecteur perplexe, il se félicitera de ce nouvel accès, précédé d'une substantielle introduction, à un texte majeur de la tradition spirituelle du XVIII^e siècle, tant loué par Romano Guardini comme par Urs von Balthasar : « Le livre charnière ramassant l'épopée mystique tout entière. »

Cet ouvrage, dit encore la jaquette du livre, considère l'idéal du dévot « qui a dominé le christianisme français jusque dans l'entre-deux-guerres », tout en concluant : « Il en promulgue le déclin » A voir ! Peut-être rejoint-il au contraire une intuition majeure d'aujourd'hui, celle de voir la vie comme un devenir spirituel. Et Jacques Gagey d'en souligner justement la clef : Caussade, qu'on lui attribue ou non ce texte, « a ce mérite, qui fait de lui un porte-enseigne, de désigner ce principe avec son juste nom : c'est l'abandon ».

Claude Flipo ♦

Alla SELAWRY

Jean de Cronstadt

Médiateur entre Dieu et les hommes.
Intr. M. Egger. Trad. M. Redhon.
Cerf/Le Sel de la terre,
2000, 306 p., 22 €.

La traduction de l'ouvrage d'Alla Selawry rend l'inestimable service de présenter aux lecteurs francophones cette grande figure du Christ qui a marqué la Russie, il y a cent ans maintenant.

Maxime Egger compare le Père Jean à Vincent de Paul. Né en 1829 dans une famille paysanne très pauvre, il rayonnera, devenu prêtre, tant auprès des pauvres que des puissants. A la fois pasteur, confesseur, père spirituel, fondateur de monastères, bâtisseur d'œuvres sociales, il attire à lui les foules en quête de guérison physique et spirituelle, et la puissance de sa prière opère des miracles. Tour à tour

contesté et adulé, il reste un homme simple, bon, ouvert à chacun, lumineux de la joie de la résurrection.

Considéré comme un saint de son vivant, il a été canonisé dès 1990, c'est-à-dire dès que l'Eglise russe s'est retrouvée libre de toute tutelle étatique. Maxime Egger s'est chargé d'un contrepoint discret dans son excellente introduction : le Père Jean était un homme de son temps et ses prises de position politiques sont farouchement opposées aux idées révolutionnaires. Qui s'en étonnerait ? Il n'y voyait que le danger représenté par le triomphe de l'athéisme.

Au service de tous, le Père Jean a trouvé le temps de laisser de nombreux écrits : journal intime, sermons, articles, études, correspondance considérable. Les larges extraits regroupés par Alla Selawry introduisent à la source même de son rayonnement : son total abandon aux mouvements de l'Esprit en lui, le don entier de sa vie au Christ.

Monique Bellas ♦

Simon DOOLAN

La redécouverte de l'icône

La vie et l'œuvre de Leonid Ouspensky.
Préf. A. Bloom. Ed. L. Ouspensky.
Trad. J.-C. Larchet.
Cerf, 2001, 94 p., 39 €.

Les chrétiens de l'Eglise occidentale n'ont pas toujours conscience de la redécouverte que fit l'Eglise orthodoxe de sa Tradition iconographique. Car même si, depuis la fin

du XIX^e, voire depuis les années 1860, les icônes avaient été reconnues par les artistes et les historiens, leur sens théologique semblait perdu depuis plusieurs siècles, et avec lui leur enjeu fondamental.

Emigré russe arrivé en 1926, artiste-peintre évoluant dans le Montparnasse artistique des années 30, athée convaincu, Leonid Ouspensky fit un jour, avec son ami Georges Krug, le pari de peindre une, puis des icônes. C'est alors que son regard et sa sensibilité d'artiste lui firent prendre conscience de l'unicité esthétique, iconographique et théologique de l'icône. Les deux amis artistes se convertirent. Ouspensky mit son art et sa pensée au service du *Sens de l'icône*, selon le titre que reçut la publication de ses recherches en 1952, et de sa *Théologie de l'icône*, cours publiés en 1960.

L'originalité et la grandeur de son œuvre iconographique tient précisément dans cette redécouverte de l'icône authentique qui seule permet de créer des œuvres nouvelles, conformes à la Tradition.

Paradoxalement, il conseillait à ses élèves de dessiner sans relâche les gens qu'ils voyaient autour d'eux, dans la rue et le métro, car, pour lui, une icône est un reflet, en lignes et en couleurs, d'une expérience des choses éternelles, une expression personnelle, « celle d'une personne, d'un membre vivant du Corps mystérieux du Christ, de l'expérience de tout le Corps de l'Eglise qui est devant vous ».

Chantal Leroy ◆

Ingmar GRANSTEDT

Portrait d'Etty Hillesum

Desclée de Brouwer,
2001, 224 p., 20 €.

Etty Hillesum, cette jeune femme juive qui se proposait d'« aider Dieu » au sein de l'enfer des camps, a quelque chose à nous apprendre. Tirer cette leçon, nous inviter à lire et relire le journal laissé par Etty, tel est le but d'Ingmar Granstedt.

Paul Lebeau, dans *Etty Hillesum, un itinéraire spirituel* (cf. *Christus*, n° 182, avril 1999, pp. 222-223), s'effaçait devant les citations pour nous laisser entendre la voix d'Etty. I. Granstedt, qui a eu accès à davantage de lettres, puisqu'il a pu lire tous les originaux en néerlandais, se refuse à couper, choisir, morceler : il fait une lecture de la vie d'Etty pratiquement sans citations.

Cinq axes sont retenus et entrecroisés : le contexte social, et notamment la persécution nazie ; le libre choix d'Etty de ne pas fuir ce « destin de masse » ; sa relation avec Julius Spier ; son rapport à Dieu ; son sens de « cette vie si bonne, malgré tout ». La dimension amoureuse est centrale dans cette étude. C'est de l'effort d'accueil, dans l'honnêteté et le dépassement, de cet amour qui flambe entre Etty et Julius, que naît la force spirituelle d'Etty, cette capacité d'amour étenue au-delà du cercle naturel.

Le rapport à Dieu vient ensuite. Non qu'il soit second. C'est Julius Spier qui l'introduit à Dieu, avant qu'elle le reconnaisse pour lui-même (« Il y a en moi un puits très

profond. Et dans ce puits, il y a Dieu »), qu'elle trouve le courage d'« exprimer sa foi » et mette ce qu'elle sent être sa mission avant la satisfaction de son affectivité individuelle.

Dans le contexte présent, où « les horreurs de notre monde rendues visibles instantanément sur le petit écran nous laissent un sentiment d'impuissance », Ingmar Granstedt vient à point rappeler que « la vie, en son fond si inépuisable, est infiniment bonne à vivre ». Etty en est le témoin digne de foi.

M. B. ♦

Geneviève COMEAU

Juifs et chrétiens

Le nouveau dialogue.

Postf. R. Krygier.

L'Atelier, coll. « Questions ouvertes », 2001, 159 p., 14,48 €.

De grands progrès ont sans nul doute marqué, depuis des décennies, les relations entre chrétiens et juifs. En témoignent la déclaration *Nostra aetate* de Vatican II, le passage d'un « enseignement du mépris » au souci de la connaissance et de l'estime réciproques, la visite de Jean-Paul II à la synagogue de Rome et son voyage en Israël, les démarches de « repentance » pour les diverses formes de complicité avec l'antisémitisme, ou bien encore, du côté juif, l'intérêt renouvelé pour Jésus de Nazareth... Le livre de Geneviève Comeau rend compte de

ces progrès, mais, pour autant, n'élude pas les questions délicates qui subsistent entre juifs et chrétiens. Ainsi confronte-t-il leurs positions sur la loi et le Christ, sur les Ecritures, sur la corporéité et sur le messianisme, en invitant tout à la fois à dépasser les malentendus et à identifier les divergences. Il retrace aussi l'histoire des relations entre juifs et chrétiens, depuis les origines jusqu'à l'époque contemporaine : on trouvera là d'excellents développements sur la question des « racines » (en référence à *Rm 11,18*), ainsi que sur la signification du christianisme pour les juifs et du judaïsme pour les chrétiens.

Le propos, nourri d'une expérience personnelle de rencontre avec des juifs (comme le rappelle le premier chapitre), est d'un bout à l'autre habité par une double visée : d'une part, que la reconnaissance des points communs ne conduise pas à fermer les yeux sur les divergences qui demeurent (et vice versa) ; d'autre part, que les relations entre chrétiens et juifs se développent sous le signe de la fraternité. Cette double visée vaut aussi pour d'autres expériences de rencontre interreligieuse

Le dernier chapitre montre justement que le dialogue entre chrétiens et juifs est pour une part « paradigme » de tout dialogue, même si les relations entre christianisme et judaïsme ont une originalité irréductible.

Michel Férou ♦

Vous pouvez commander tous ces livres dans votre librairie religieuse habituelle, et aussi via notre site internet : <http://www.jesuites.com/cyberboutik/>

SESSIONS DE FORMATION SPIRITUELLE

(Demandez le programme par téléphone. Le n° est indiqué une fois par maison)

- 8-9 mai** **La mystique dans les religions**
J.-M. PLOUX, T. OUBROU — Temniac, Sarlat — 05 53 59 44 96
- 13-16 mai** **Accompagner des vocations**
M. BUREAU, M.-J. MARTEL — Manrèse, Clamart — 01 45 29 98 60
- 17-20 mai** **Management et vie chrétienne**
V. BRUNIER, J. JOURTEAU, J.-C. SAILLY
Biviers, Grenoble — 04 76 90 35 97
- 24-26 mai** **Vivre ma souffrance**
M. CHODOIRE, un couple
La Pairelle, Wepion-Namur — (081) 46 81 11
- 1^{er}-8 juil.** **Islam et christianisme**
Secrétariat Relations avec l'Islam — Orsay — 01 42 22 03 23
- 8-13 juil.** **Structure et dynamisme des Exercices spirituels**
D. DESOUCHES — Le Châtelard, Lyon — 04 72 16 22 33
- 30-3 oct.** **Bible et discernement**
J. LAPLACE — Manrèse, Clamart



PUBLICATIONS RÉCENTES :

- ⟨ *Lecture du texte des Exercices spirituels d'Ignace de Loyola. La proposition des Exercices*, tomes I et II, Adrien Demoustier s.j.
- ⟨ *Actualité de la mystique ignatienne*, colloque 2000.
- ⟨ *Entrer dans l'Alliance : une introduction au Nouveau Testament*, Yves Simoens s.j.

Le catalogue 2002 des publications (environ 100 titres) est disponible au :
Centre Sèvres-Facultés jésuites de Paris : 35bis rue de Sèvres — 75006 — Paris
Tél. 01 44 39 75 00 — Fax 01 45 44 32 06 — e-mail : sjsevres@wanadoo.fr

Etudes ignatiennes

EXERCICES SPIRITUELS

N° 335

Septième règle. Chez ceux qui avancent de bien en mieux, le bon ange touche l'âme de façon douce, légère et suave, comme la goutte d'eau qui pénètre une éponge ; le mauvais touche de façon aiguë, avec bruit et agitation, comme lorsque la goutte d'eau tombe sur la pierre. Chez ceux qui avancent de mal en pis, les mêmes esprits touchent de façon inverse. La raison en est la disposition de l'âme, qui est contraire ou semblable à celle des anges : quand elle leur est contraire, en effet, leur entrée est bruyante et sentie, de façon perceptible ; quand elle leur est semblable, l'entrée est silencieuse, comme chez soi, portes ouvertes.

Comme la goutte d'eau

Anne MISSOFFE *

Dans la précipitation, les bruits et agitations du monde et de nos vies, il est possible de vivre à la surface de soi-même. Complaisance et enfermement dans un mal-être ou fuite en avant dans l'enthousiasme et les choses à faire sont des risques permanents. Ils nous empêchent souvent d'entendre la parole qui cherche à se dire à travers le silence ou le brouhaha de nos journées. Comment, dans ces conditions, se rendre sensibles à la conduite de l'Esprit, cet « hôte intérieur qui habite nos silences » et dont la « vie se greffe aux âmes qu'il touche » ? L'Écriture en parle comme du « souffle » ou de la « brise légère », la prière de l'Eglise comme d'une « adoucissante fraîcheur » jusque dans la fièvre. Il n'est pas si simple de reconnaître ce qui nous mène et nous meut au jour le jour.

Le point où l'on en est

Le livret des *Exercices spirituels* nous indique que les Règles destinées à sentir et reconnaître les diverses motions qui se produisent dans l'âme

* Religieuse de Nazareth Lyon A notamment publié dans *Christus* « Commencer » « La lecture spirituelle » « La confirmation de l'élection » (n° 170HS mai 1996)

(première semaine) trouvent un prolongement et un affinement dans l'expérience que vit le retraitant au cours de la deuxième semaine. En effet, ces règles visent *un plus grand discernement des esprits*. C'est à ce deuxième ensemble qu'appartient la règle 335. Avant d'entrer dans l'examen de ce texte, il convient de revenir un moment en arrière dans l'itinéraire spirituel qui précède, car, dans la vie spirituelle, on ne tire pas un trait sur l'expérience antérieure : on essaie au contraire d'en tirer profit pour avancer. Le progrès spirituel qui se manifeste par un renouvellement vécu dans le Christ n'est pas à entendre de façon linéaire, mais bien plutôt comme la succession d'étapes qui s'appellent les unes les autres dans le mouvement d'une « spirale ».

Au sortir de la première semaine, le retraitant¹ est entré dans ce temps nouveau où il s'engage humblement et résolument à la suite du Christ. Il veut vivre désormais de « sa » vie et combattre avec lui ce qui entrave sa liberté en ce monde où il demeure immergé. Au fil des jours, aidé par celui qui l'accompagne, il s'est laissé instruire par l'alternance des consolations et désolations. Dans les combats qu'il a déjà connus, il a peu à peu appris la tactique et les ruses de l'ennemi. Il a découvert aussi que les *esprits* peuvent travailler le cœur en sens inverse (314-315). Il y a donc à distinguer et vérifier désormais ce qu'il éprouve, en examinant l'orientation de ses pensées au-delà de toute immédiateté, avant de leur faire crédit. A ce moment du chemin où il veut découvrir et recevoir ce qu'il doit faire pour le Christ (53), comment « le connaître plus intérieurement afin de l'aimer, le suivre et le servir davantage » (104), les *Règles de la deuxième semaine* vont lui être une aide précieuse.

Le texte de la règle 335

Ce texte se présente sur un mode binaire et selon une symétrie de termes qui rappellent tout de suite les règles 314-315, « davantage propres à la première semaine », mais sans s'y réduire. Cependant, il est important de les avoir présentes à l'esprit pour en repérer les différences, qui tiennent compte du point auquel est parvenu celui qui s'exerce à « chercher et trouver Dieu dans la disposition de sa vie ». Il est bon de noter que les *Règles de deuxième semaine* ne s'intéressent qu'à la consolation et à ses sources, car, « avec une cause, le bon ange

1. Ce qui sera dit de l'expérience vécue dans un temps de retraite « fermée » peut s'appliquer également aux situations vécues dans la vie courante où l'on désire se laisser conduire par l'Esprit

aussi bien que le mauvais peuvent consoler l'âme, mais avec des fins contraires » (331). Dans la règle qui nous occupe, Ignace nous propose de considérer deux types de retraitants mis en opposition : « ceux qui vont de bien en mieux » et « ceux qui vont de mal en pis » ; deux *anges* ou *esprits* : « le bon » et « le mauvais » ; deux dispositions de l'âme « opposée ou semblable à celle des anges » ; deux situations similaires : « ces mêmes esprits touchent l'âme » ; une manière d'agir des esprits et des « façons » *opposées*, reconnaissables à une sorte d'entrecroisement des effets qui s'inversent en fonction de la « disposition de l'âme » : « doucement », « légèrement », « suavement »... « En silence », d'un côté ; « de façon aiguë, avec bruit et agitation (...), avec fracas, en frappant les sens de façon perceptible », de l'autre.

A l'inverse des règles 314-315, Ignace part ici d'une situation de progrès et de croissance spirituelle, « ceux qui vont de bien en mieux », et l'action des esprits qu'il décrit commence avec celle du *bon ange*. Ce que produisent les deux sortes d'esprit s'exprime aussi avec des différences notables. En première semaine, les termes employés (« aiguillonner », « mordre la conscience », « attrister », « inquiéter », « mettre des obstacles ») évoquent la violence du combat qui se joue : ici, un même verbe rend compte des manières de faire des esprits (« toucher »), et lorsqu'il s'agit de « frapper les sens », il est ajouté seulement : « de façon perceptible ». Chez la personne résolue à s'attacher aux pas du Christ dans un mouvement qui va « de bien en mieux », les mouvements de la consolation dominent progressivement, les alternances diminuent d'amplitude et la manifestation des esprits se fait plus subtile.

Quel esprit nous conduit ?

Devant une telle complexité, comment reconnaître ce qui nous arrive dans la paix ou le trouble éprouvé, dans la douceur qui demeure ou la violence qui fait irruption ? D'où viennent cette agitation, ce tumulte intérieur, ces pensées qui s'entrechoquent, ce bruit de paroles en nous, alors même que nous étions précédemment calmes et sereins au travail, à l'intérieur de nos relations, confiants dans nos projets et désireux d'entreprendre ? « Esprit de Dieu pour notre terre, / Toi la sève sous l'écorce, comment es-tu le vent qui déracine ? » (Didier Rimaud).

Comment « entendre » de façon juste au milieu du bruit perpétuel dans lequel nous vivons ? Où sont le dehors et le dedans quand tout

aujourd’hui s’expose aux yeux de tous ? Et « si le bon esprit comme le mauvais peuvent consoler », comment interpréter alors ces « impressions » de douceur et de légèreté que les difficultés n’éteignent pas, et, à l’inverse, ce « fracas » à nos oreilles qui vient rompre l’harmonie dans laquelle nous étions établis ? Musique de l’Esprit ou chant des sirènes ? Tremblement de terre ou simple coup de vent sur le lac ? Quel est celui qui nous parle ? Nous sommes bien là dans la nécessité d’un « plus grand discernement des esprits » (328), « plus subtil », qui demande donc de porter davantage d’attention aux diverses motions qui se produisent en nous.

Partir de ce qui nous touche

L’expérience (la nôtre et celle des autres) est là pour l’attester : les *esprits nous touchent*. Nous le reconnaissions aux effets bien concrets qu’ils provoquent en notre corps comme en notre cœur : une rougeur soudaine, l’accélération des battements du cœur, une sensation de fraîcheur ou de brûlure, des larmes, harmonie ou dissonance, tiédeur ou désir... C’est bien cela qu’il faut repérer et lire pour discerner ensuite entre l’ivraie et le bon grain. Nous ne pouvons le faire que dans la prise de recul, dans l’espace de silence que nous nous donnons pour relire ce qui nous arrive, dans la distance qu’instaure la parole qui nous ouvre à un autre. Car la motion ne dit rien en elle-même : attirance ou répulsion selon les cas ; ce qui importe, c’est *vers quoi* ou, plus encore, *vers qui* elle met en route. Elle ne donne pas le chemin... Elle est un passage instantané qui laisse des traces durables dans l’affection².

Le silence ou le bruit que nous « entendons », leur retentissement dans notre sensibilité, constituent des intermédiaires par lesquels Dieu nous rejoint et qu’il faut interpréter. Il est vrai que « Dieu se communique lui-même à l’âme fidèle » (15) mais toujours à travers des médiations : celles du corps, des facultés de la mémoire, de l’intelligence, de l’affection. Il en use pour orienter et attirer toute la personne dans la louange, le respect et le service, et pour la maintenir dans cette option fondamentale de sa vie. Et c’est justement ce que va attaquer « l’ennemi de la nature humaine » dans sa manière de toucher le cœur, avec douceur ou brutalité en fonction du terrain qu’il rencontre.

2. Cf Jean-Claude Dhôtel, « La consolation et ce qui s’ensuit », *Christus*, n° 170HS, p. 291

La disposition de l'âme

Nous attribuons quelquefois le trouble et l'agitation intérieure que nous ne savons pas expliquer aux conditions extérieures que nous jugeons défavorables (la télévision du voisin, la rumeur permanente de la rue, les cris des enfants, etc.), en négligeant d'examiner nos dispositions intérieures du moment. L'expérience inverse se révèle tout aussi vraie. La paix ou l'inquiétude, la joie ou la tristesse, la confiance ou le découragement dans lesquels nous nous trouvons viennent colorer le regard que nous portons sur les événements, les autres et le monde qui nous entoure, et peuvent influencer nos décisions. Il importe de préciser qu'il ne s'agit pas là de simples réactions de tempérament ou d'humeur du moment, mais bien des dispositions profondes de la personne, révélatrices de l'orientation de sa liberté.

Le *Journal des motions intérieures* de saint Ignace fournit de précieux exemples susceptibles de nous aider à approfondir davantage notre texte. J'en retiens un moment qui me semble caractéristique. Le 2 mars 1544, Ignace note ceci : « Pendant l'oraison, beaucoup de grâce, et beaucoup de dévotion, mêlée d'une certaine lumière et chaleur. Ensuite, je sortis à cause du bruit. Et au retour quelque occasion vint aussi me dissiper, et je combattais les pensées provoquées par le bruit et par son trouble. A tel point que (...) la pensée me venait de ne pas dire la messe. » Ici, ce qui est perçu, c'est d'abord un *bruit* qui, de l'extérieur, vient modifier l'état intérieur ; mais aussitôt après, sans en préciser le contenu, Ignace remarque qu'une « occasion » vient s'ajouter au bruit du dehors et le dissiper. Ainsi, bruit extérieur et bruit intérieur peuvent se conjuguer, tout en se distinguant, pour produire une motion dont l'origine ne pourra se reconnaître qu'aux changements qu'elle introduit dans l'orientation du désir et des pensées : *ne pas dire la messe*. Comment réagir dans un tel moment que nous pouvons facilement référer à nos expériences personnelles ou d'accompagnement des autres ?

Ecouteons la suite de cette relation : « Cependant, je parvenais à la vaincre. Et ne voulant pas accepter d'autres pensées qui m'amèneraient à parler à qui que ce soit, réconforté par quelques sentiments du Christ tenté, je commençai la messe avec beaucoup de dévotion. » Il est bon de remarquer, conformément aux règles 333-334, ce qui a permis à Ignace de retrouver l'orientation première et l'état de dévotion dans lesquels il se trouvait précédemment : le refus d'« autres pensées » et de paroles qui le distrairaient de ce qu'il s'est proposé de

faire, l'accueil des « sentiments du Christ tenté » et, enfin, la poursuite de ce qu'il avait commencé : il dit la messe. Au centre, la présence du Christ — éprouvée intérieurement — vient s'opposer aux bruits qui ont provoqué son agitation. C'est le *sentiment du Christ tenté* qui démasque le tentateur et rend Ignace à la consolation. Et il conclut ainsi : « J'achevai sans aucune sorte d'intelligence, sauf à la fin à la prière de la sainte Trinité, une certaine motion, dévotion, larmes, sentiment d'un certain amour qui m'attirait à elle, sans que reste aucune amertume sur les choses passées, mais beaucoup de tranquillité et de repos. » La succession des pensées et les réactions d'Ignace indiquent clairement ici que la disposition de son âme était *semblable* à celle du *bon esprit*.

Entrer et sortir

Je ne me suis arrêtée jusqu'ici qu'à la situation de « ceux qui vont de bien en mieux », et c'est à dessein. En effet, la situation inverse, « ceux qui vont de mal en pis », ne semble guère pertinente en elle-même pour celui qui s'est déjà largement avancé dans l'expérience des Exercices spirituels. Je la vois plutôt comme le rappel essentiel que les périodes de croissance spirituelle n'excluent pas la possibilité d'être tenté, souvent de façon plus subtile, car l'ennemi qui a perdu du terrain ne renonce jamais à le récupérer ! Les risques de l'illusion demeurent, surtout quand le mauvais esprit se présente sous l'apparence séduisante de l'ange de lumière : le quatrième règle en décrit le processus (332), la cinquième et la sixième donnent les moyens d'éclairer ce qui se passe et d'en tirer profit (333-334).

Celui qui s'exerce à suivre le Christ de plus près, mais également celui qui l'accompagne, doit se rendre toujours plus attentif à la tonalité des sollicitations intérieures dont il est l'objet : leur « entrée » est-elle bruyante ou silencieuse ? « Comme la goutte d'eau qui pénètre une éponge » ou « comme lorsqu'elle tombe sur la pierre » ? N'oublions pas que c'est « le propre de l'ange de lumière d'entrer avec les vues de l'âme fidèle et de sortir avec les siennes » (332). Il faut donc choisir à qui l'on veut laisser toutes portes ouvertes chez soi : question de liberté et de vigilance.

« Chez ceux qui vont de bien en mieux » : ainsi commence le texte qu'il m'était donné de commenter. J'y reviens pour conclure en relevant quelques moyens pour aider à demeurer et croître dans ce mouvement. Tout d'abord ne pas vivre comme une citadelle assiégée ! « Ne craignez pas », répète inlassablement l'Ecriture. Ce n'est pas un esprit de peur qui nous rend esclaves que nous avons reçu, mais un esprit qui fait de nous des fils, nous rappelle saint Paul. Celui qui s'est décidé pour le Christ fait dans sa vie bien concrète l'expérience renouvelée qu'« Il est fidèle, celui qui nous appelle » à vivre sur les chemins de la vérité et de la liberté. Dieu veut l'homme heureux dans une humilité qui pousse à la vigilance. La contemplation habituelle du Christ dans l'évangile rend progressivement familier de sa manière d'être et d'agir. Il accomplit en sa personne ce que le prophète Isaïe nous dit du serviteur de Yahvé : « J'ai mis sur lui mon esprit (...) Il ne criera point, il ne parlera pas haut, il ne fera pas entendre sa voix dans les rues » (42,1-2). Mais il parle aussi avec force et violence pour dénoncer l'hypocrisie et le mensonge.

C'est l'Esprit du Christ, que le Père donne « combien plus » à ceux qui le lui demandent, qui peut ajuster à Lui le cœur, les gestes et les choix petits et grands de l'existence quotidienne : « Comme l'eau courante, le cœur du roi est aux mains de Yahvé qui l'incline partout à son gré » (Pr 21,21). Il nous faut demander l'Esprit. Prière et aussi ouverture de la parole à un autre. Il est un adage bien connu désormais qui nous dit que personne ne discerne à notre place, mais que l'on ne discerne jamais tout seul. Il y a là une humilité au sens d'une humanité reconnue, et une expérience de la sagesse de l'Esprit et de l'Eglise. C'est ensemble que la personne accompagnée et l'accompagnateur s'en remettent à l'Esprit qui conduit l'un et l'autre pour déchiffrer sa présence dans « la voix ténue d'un silencieux silence » (1 R 19,12).

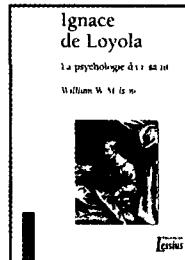
EDITIONS
Lessius

IGNACE DE LOYOLA LA PSYCHOLOGIE D'UN SAINT

La figure d'Ignace de Loyola, qui a indiqué plus que tout autre l'articulation de l'humain et du divin, appelait cet étonnant portrait où le récit biographique est renouvelé par une enquête psychanalytique.

Pour continuer la lecture :

- **Fous pour le Christ. Sagesse de Maître Ignace**, par P.-H. Kolvenbach, ISBN 2-87299-061-5
- **Avec Jésus, pauvre et humilié. Cheminement de l'Arche et «Exercices spirituels»**, par Fr. Janin, ISBN 2-930021-04-7
- **Les «Exercices spirituels» d'Ignace de Loyola. Un commentaire littéral et théologique**, collectif, ISBN 2-930067-09-8
- **La pratique des «Exercices spirituels» d'Ignace de Loyola**, collectif, ISBN 2-930067-10-1
- **Théologie des «Exercices spirituels»**. H.U. von Balthasar interprète saint Ignace, par J. Servais, ISBN 2-87299-048-8



WW Meissner est
jésuite, docteur en
médecine et
psychanalyste.
Il enseigne et pra-
tique l'analyse à
Boston

ISBN 2-87299-095-X
548 p • 34,90 €
Diffusion Cerf
Distribution Sodis

PANORAMA

Le mensuel chrétien
de l'Aventure intérieure



Les pages de spiritualité

Pour reprendre souffle, apprendre à prier,
goûter la saveur de la Bible, méditer
de beaux textes de la tradition chrétienne,
contempler de magnifiques photos...

L'enquête, le reportage

Pour trouver Dieu au cœur de votre quotidien.

Les Méditations bibliques

Pour prier chaque jour en lien avec

... chaque mois, dans *Panorama*.



ABONNEMENTS
AU 0 825 825 831

La tentation sous couleur de bien

Bernard MENDIBOURE s.j. *

L'expression « sous apparence de bien » est la traduction française la plus courante des mots latins « *sub specie boni* » qu'on rencontre à deux reprises dans l'annotation 10 des *Exercices spirituels* de saint Ignace. Ces mots désignent une réalité bien connue de la tradition spirituelle, qu'on appelle plus librement « tentation sous couleur de bien ». Dans cette annotation, Ignace renvoie aux *Règles de discernement de deuxième semaine* pour qu'on les donne au moment opportun à celui qui « serait tenté sous couleur de bien ». Il y trouvera une aide pour mieux connaître les pièges de l'ennemi.

Pour être plus au clair avec le sens de ces mots, nous interrogerons ces règles qui visent « un plus grand discernement des esprits », avant de les illustrer à l'aide de deux exemples afin d'en tirer quelque profit.

* Directeur du Centre Manrèse, Clamart A récemment publié dans *Christus* « Le chemin de la conversion du cœur » (n° 168HS, novembre 1995), « La suite du Christ selon le Règne » (n° 186HS, mai 2000), « Chemins de maturité » (n° 189, janvier 2001)

Le texte

Lisons l'annotation 10 : « Quand celui qui donne les Exercices se rend compte que celui qui les reçoit est attaqué et *tenté sous apparence de bien*, il convient alors de lui parler des règles déjà mentionnées de la deuxième semaine. » De ce dernier ensemble, retenons en particulier la règle 332, la plus apte peut-être à indiquer ce que représente la *tentation sous couleur de bien* : il y est question d'« ange mauvais qui se déguise en ange de lumière » pour tromper l'âme fidèle :

« Le propre de l'ange mauvais, qui se transforme en ange de lumière, est d'entrer dans les vues de l'âme fidèle et de sortir avec les siennes, c'est-à-dire en présentant des pensées bonnes et saintes, en accord avec cette âme juste, et ensuite d'essayer peu à peu de faire aboutir les siennes, en entraînant l'âme dans ses tromperies et ses intentions perverses. »

L'âme *fidèle* et *juste* désigne ici une personne qui, purifiée par Dieu de son péché, désire progresser à la suite de son Fils en choisissant une vie ou un état où elle pourra mieux le servir, ce qui est le but de cette deuxième semaine. Elle n'est plus dans les « eaux tourmentées de première semaine », en butte aux pièges plus grossiers caractéristiques de ce temps, « la tentation faisant voir par exemple des obstacles pour aller de l'avant dans le service de Dieu notre Seigneur, comme le sont les épreuves, la honte et la crainte venant du respect humain » (9).

A ceux qui accompagnent ces personnes ainsi plus « grossièrement tentées », il est d'ailleurs déconseillé de faire allusion aux *Règles de deuxième semaine* : elles ont trait à des choses « trop subtiles », dont l'évocation ferait plus de mal que de bien. A ceux qui « se purifient intensément de leurs péchés » (315), les *Règles de première semaine* seront par contre très profitables. Au contraire, l'existence d'une *tentation sous couleur de bien* est l'indice que le retraitant entre ou est déjà entré dans une étape nouvelle de sa croissance spirituelle. Il convient donc de lui parler des *Règles de deuxième semaine*. Le fidèle entre alors dans une « voie » ou une « vie » qu'avec la toute tradition chrétienne Ignace appelle « illuminative », parce qu'elle est éclairée par la *lumière du Christ*.

C'est précisément cette « vraie lumière » que le mauvais ange cherche à singler en se déguisant en « ange de lumière » :

« ... car généralement l'ennemi de la nature humaine tente davantage sous couleur de bien lorsque quelqu'un s'exerce dans la vie illuminative, qui

correspond aux exercices de la deuxième semaine, et moins dans la vie purgative, qui correspond aux exercices de première semaine » (10).

Essayons d'élargir notre enquête à l'aide de deux exemples tirés de la pratique de l'accompagnement, en espérant qu'ils nous seront de quelque utilité pour répondre plus concrètement à la question.

La tentation du plus parfait

Le premier exemple relève du domaine de la vie affective, plus précisément des relations parentales. Ces relations (qu'elles soient de type paternel, maternel, conjugal ou filial) représentent un enjeu important dans la maturation psychologique de la personnalité : elles constituent un « nœud » que n'est pas venu abolir, mais plutôt révéler et dénouer, le Christ Sauveur.

Voici quelqu'un qui fait une retraite d'« élection ». Il est exagérément attaché à ses parents, en particulier à sa mère. Il contemple en deuxième semaine l'envoi en mission : « Comment les apôtres furent envoyés prêcher » (281). Il voit, entend et regarde le Christ envoyant ses disciples et est frappé par ses paroles : « Qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi » (Mt 10,37). Au cœur d'une crise, d'une « agitation des esprits », il se demande comment devenir entièrement conforme à la parole du Christ qu'il interprète dans le sens d'une rupture matérielle avec sa famille, en particulier avec sa mère. Il se remémore l'attitude de Jésus envers ses parents à l'âge de douze ans, ses paroles apparemment dures vis-à-vis de sa mère, et intransigeantes par rapport aux devoirs traditionnels envers la parenté (Lc 9,62). Pour supprimer toute attache, et être entièrement libre de suivre le Christ, lui vient la pensée de rompre désormais complètement avec ses parents, de ne plus communiquer avec eux, ni par écrit ni par téléphone, ni de quelque autre manière.

En même temps, il se sent divisé. A plusieurs reprises, il a le sentiment qu'il aura du mal à tenir sa résolution ; une attitude de tension intermittente s'installe en lui ; de fortes alternances de consolations et de désolations le secouent quand cette question se représente à lui : elles obscurcissent sa prière, mais ne l'empêchent pourtant pas de « faire élection » pour « un état de vie » dans un ministère ordonné impliquant le célibat. Cette élection est faite dans un climat général de joie et de paix qui sont le signe de l'authenticité de sa décision, sans exclure toutefois une certaine tension récurrente en ce qui concerne son intention de rompre avec sa famille, résolution ne

faisant pas immédiatement partie de son élection, mais prise cependant comme un « décret d'application » annexe, second, de sa décision principale.

Il entre alors en troisième semaine, dont l'un des effets communément reconnus est de confirmer l'élection faite. Dans la contemplation de la Passion, il est touché par la parole de Jésus confiant le disciple bien-aimé à sa mère, et sa mère au disciple qui « dès lors la prit chez lui » (*In 19,25-27*). Il entend alors avec grande paix que l'affection de Jésus pour sa mère, ni infantile ni distante, parce que bien ordonnée, respecte la vérité des liens affectifs naturels. Loin d'être la négation stoïque de toute affection, elle implique au contraire une humanité et une délicatesse de Jésus envers sa mère, qui vont jusqu'à se soucier de son bien-être matériel, au-delà même de sa mort temporelle. Et il invite le disciple à faire de même, ne le laissant pas orphelin au cœur de son deuil : « Voici ta mère. »

Le retraitant accédait ainsi à une plus grande connaissance intérieure de ce Seigneur dont il avait bien entendu l'appel à le suivre. Mais il n'avait pas encore pris conscience de toutes les dimensions de l'humanité de son Seigneur « assis en humble place, beau et gracieux », qui ne demande pas nécessairement et indistinctement à tous ses disciples la renonciation effective à toute attache affective, dans la mesure où « l'affection est bien ordonnée ». Par contre-coup, il découvrait le piège d'une perfection imaginaire, apparente, dans lequel, « sous couleur de bien », avait voulu l'attirer Lucifer, « l'ange mauvais » porteur d'une fausse lumière — pensées qui lui enlevaient la paix et le troublaient. C'est la contemplation du Christ en sa Passion qui lui ouvrit les yeux sur un point symbolique qui touchait à un nœud de son histoire affective personnelle et qu'on pourrait appeler la « juste distance ». C'est l'écoute de l'enseignement du Christ, dont le joug n'est pas pesant, qui lui permettait d'être délivré du poids d'un fardeau qu'il s'était sans doute mis lui-même sur les épaules en décidant de rompre toute relation avec ses parents. Cette « révélation » fut confirmée par l'accompagnateur qui convint avec lui de la juste mesure à trouver dans le domaine de ses relations familiales.

Cette décision n'est pas sans rappeler l'attitude « de préférence et d'indifférence » préconisée dans le *Principe et Fondement* : « Tout nous a été donné pour nous aider à atteindre la fin pour laquelle nous sommes créés » (23). Tout est bon, à commencer par les affections les plus naturelles et sensibles. La vraie question est de les « ordonner » (c'est-à-dire de nous servir de ce qui, en elles, nous aide à atteindre

notre fin) et de nous dégager de ce qui, en nous, nous en éloigne ou nous en empêche.

Une telle attitude se retrouve dans les *Règles pour la distribution des aumônes* : comment traiter les personnes pour lesquelles j'ai une affection naturelle ? Est-ce vers elles ou vers d'autres qui me sont étrangères que va s'orienter mon choix ? Aucune réponse n'est donnée *a priori* par saint Ignace. Simplement, pour bien décider, dit-il, il nous faut vérifier « que cet amour qui me pousse et me fait donner l'aumône descende d'en haut, de l'amour de Dieu notre Seigneur, de sorte que je sente d'abord en moi que l'amour plus ou moins grand que j'ai pour ces personnes est pour Dieu, et que Dieu transparaisse dans le motif pour lesquels je les aime davantage » (338).

Il n'est pas interdit de penser que la pression d'un *surmoi* religieux, utilisé à ses fins mauvaises par « l'ange déguisé en ange de lumière », ait pu jouer un certain rôle dans le cas qui vient d'être exposé. De plus, une certaine tradition hagiographique de type « maximaliste » et « doloriste » a souvent offert à la piété des chrétiens des modèles de détachement affectif héroïques mais désincarnés qui ont pu les influencer. Un faux idéal de perfection religieuse est venu perturber chez eux un authentique désir de sainteté évangélique, et il est possible que ce soit le cas de ce retraitant.

Le piège de la culpabilité

Le second exemple a encore à voir avec l'hypothèse d'un *surmoi* susceptible de donner prise à une *tentation sous couleur de bien*. Je l'évoquerai plus brièvement.

Il s'agit d'un prêtre venu pour une retraite annuelle de huit jours. Il commence la retraite dans un certaine atmosphère de culpabilité, provenant sans doute de tentations de type sexuel avec lesquelles il a récemment « flirté » avec quelque complaisance. Peut-être cette culpabilité jouera-t-elle un rôle dans l'émergence de la *tentation sous couleur de bien* qui l'éprouvera au cours de la retraite. L'objet de sa préoccupation, assez lancinant, est le suivant : doit-il ou non adopter sur son costume le signe distinctif de la croix ? Un peu comme dans l'exemple précédent, l'incertitude ne porte pas sur la validité du « choix d'un état de vie », mais plutôt, de façon symptomatique, sur la manière d'exercer le ministère, avec sans doute aussi en arrière-plan la question de la chasteté, c'est-à-dire, au sens large, la juste manière pour lui de vivre la relation à l'« autre sexe » dans le ministère.

La question est délicate à plus d'un titre et pas si anodine qu'il y paraît de prime abord : elle touche à l'identité du « ministre » dans l'Eglise et aussi à l'idée qu'il se fait de son rapport à la société : était-il préférable pour ce prêtre, en fonction de son insertion pastorale spécifique, d'afficher son identité sociale sous la forme symbolique du costume ecclésiastique, comme c'est la norme habituelle, ou, au contraire, de vivre « un parmi d'autres » au milieu d'un peuple à évangéliser sans le secours ou, du moins, la marque d'un signe distinctif extérieur ? Durant la retraite, les *pour* et les *contre* se présentaient à lui, se balançant ou se contre-balançant au gré des consolations et désolations de la prière : s'afficher venait peut-être de la nostalgie d'une Eglise en position de force dans la société ; ne pas s'afficher pouvait être un signe de lâcheté et de respect humain. Trancher au cœur d'une telle alternative ne pouvait relever que d'un discernement personnel.

Ce qui a permis à ce prêtre de sortir de la confusion et de l'indécision, sans préjudice de positions différentes prises par d'autres, fut une parole trouvée au cours de la prière, au chapitre 15 des *Actes des Apôtres*. Durant le Concile de Jérusalem, la question essentielle, symbolique s'il en est, portait sur la circoncision : fallait-il l'imposer ou non aux païens devenus chrétiens ? Pierre prend la parole : « Pourquoi donc, maintenant, tentez-vous Dieu en voulant imposer aux disciples un joug que ni nos pères ni nous-mêmes n'avons eu la force de porter ? » Et Jacques, pourtant plus « conservateur », va dans le même sens : « C'est pourquoi je juge, moi, qu'il ne faut pas tracasser ceux des païens qui se convertissent à Dieu. Qu'on leur demande seulement de s'abstenir de ce qui a été souillé par les idoles, de l'impudicité, de la chair et du sang. »

Cette parole, donnée dans la prière, a permis à ce prêtre de « résoudre son énigme » : Dieu ne lui imposait pas d'autre fardeau que celui de son ministère et de ses exigences, en particulier celle de la chasteté, conçue non plus comme le signe distinctif extérieur d'une « différence », mais comme une attitude intérieure oblatrice « à cause de moi et de l'Evangile » (Mc 10,28). Il ne lui était pas demandé d'« afficher sa distinction » par rapport aux autres, ce qui aurait pu être de sa part une attitude d'« autodéfense », mais plutôt d'offrir le « sacrifice spirituel » demandé à tout homme, et dont il avait à témoigner particulièrement comme disciple et témoin du Christ.

Trois caractéristiques

■ Si la tentation se présente sous l'apparence du bien, c'est que le retraitant, en deuxième semaine, est essentiellement attiré par le bien, et non par le mal, comme il pouvait l'être en première semaine, au moment de sa conversion. Attiré par le bien, et même par le « Souverain Bien » : le Christ seul qu'il désire suivre et imiter. Le mauvais ange ne peut donc séduire le retraitant qu'en lui présentant des choses en elles-mêmes bonnes, et même très bonnes, en accord avec ses bons désirs. Mais son intention est perverse : il veut détourner le retraitant du bien effectif qui le rendrait heureux. Sous prétexte de « mieux », l'ennemi de la nature humaine l'éloigne de la paix et de la joie, fruits naturels d'une décision venant de Dieu. Il y a une inadéquation entre le « mieux » qu'il représente et le « bien concret » du retraitant. La première caractéristique de la tentation « *sub specie boni* » a donc trait à une question d'ordre affectif : le bonheur.

■ On retrouve semblable inadéquation dans la deuxième caractéristique sous laquelle « s'avance masqué » le tentateur sous couleur de bien : le caractère légèrement « décalé » des projets qu'il suggère à l'imaginaire, quelque chose d'exagéré, d'irréaliste et, pour tout dire, d'excessif. Or « l'excès nuit en tout ». « Ne sois pas juste avec excès », dit le sage *Qohelet* (7,10). L'excès conduit finalement à l'inhumanité. C'est pourquoi la tentation sous couleur de bien est plus celle du pharisien que celle du publicain. A partir d'un excès de justice, le pharisien va jusqu'à annuler la Parole de Dieu sur des points pourtant fondamentaux, comme le commandement d'« honorer ses parents » (*Mc* 7). L'excès est parent du merveilleux et de l'extraordinaire : le réel paraît tellement ordinaire et prosaïque qu'on le fuit — au point d'en perdre le bon sens le plus élémentaire et même l'instinct de conservation. En ce sens, les effets de la tentation peuvent s'avérer dangereux et même mortels.

Certes, pourrait-on concéder, mais n'est-ce pas tant par *défaut* que par *excès* qu'opère la tentation sous couleur de bien ? Par exemple, sous prétexte d'humilité ou de discréetion, j'hésite à rappeler à quelqu'un une vérité qui lui serait bénéfique. Sous couleur d'humilité, n'est-ce pas un *défaut* de courage qui serait à la racine de cette tentation ? Rien n'est moins sûr. Ainsi Ignace démonte-t-il le « mécanisme inconscient » qui faisait croire à sœur Thérèse Rejadell que c'était par manque de courage qu'après des débuts prometteurs elle était ten-

tée de mettre un terme à son désir de mieux servir Dieu : « Vous dites : "Je suis une pauvre religieuse. Il me semble que je suis désireuse de servir Dieu." Vous n'osez pas dire : "Je suis désireuse de servir Dieu notre Seigneur" »¹. Pourquoi cette timidité ? Sans doute parce que Thérèse s'Imagine être elle-même la source de ces bons désirs, au lieu d'en attribuer l'origine à Dieu, et de croire ainsi qu'il lui fera la grâce de les réaliser, puisqu'ils viennent de Lui. Son problème est plus un *défaut d'humilité* qu'un défaut de courage ou de générosité. Reconnaissions que ce n'est pas tant par manque de *générosité* que par « *vaine gloire* » et *excès de vanité* que nous péchons lorsque nous tombons dans le piège d'une *tentation sous couleur de bien*. C'est l'illusion venant d'un orgueil qui s'ignore qui nous détourne de l'humble réalité, alors que l'accueillir nous permettrait de grandir dans l'amour et la vérité.

Il en avait bien conscience, ce médecin russe qui, se confiant au *starets* à qui il venait demander conseil, avouait avec humour :

« Dans mes rêves, je suis souvent allé jusqu'à soigner passionnément l'humanité, et peut-être me serais-je vraiment laissé crucifier pour les hommes si pour une raison quelconque, cela était devenu nécessaire. Pourtant, je suis incapable de partager, ne serait-ce qu'un jour, une chambre avec un être humain, je le sais par expérience »².

■ *Troisième caractéristique* : la manière dont le retraitant tenté sous couleur de bien sera finalement libéré ne peut venir que d'une *grâce divine*, seule capable de déjouer le piège et d'en délivrer de façon originale et inédite pour chacun et en chaque cas singulier. Le terme de la tentation ne peut être le résultat d'un calcul imaginaire qui s'appuierait sur du connu ou sur du passé pour programmer le dénouement. Personne ne peut sortir grâce à ses propres lumières et par ses propres forces de l'impasse où il se trouve, puisque, par définition, celui qui est tenté sous couleur de bien ne sait pas quel est le bien pour lui : il est juge et partie. Seul le secours de la grâce divine demandée et reçue peut l'éclairer, le libérer ou le préserver du piège trompeur. Nous sommes ici dans le domaine d'un discernement de type « *prophétique* » et *singulier*, celui qui discerne les esprits *maintenant*. De même, on ne peut s'appuyer sur les conseils de quelqu'un d'autre, fût-il un bon accompagnateur, pour s'assurer à l'avance de la validité

1. *Écrits*, Desclée de Brouwer, 1991, p. 644

2. Dostoïevsky, *Les Frères Karamazov*

d'un discernement : seul le témoignage de l'Esprit Saint avec ses fruits de paix et de joie peut confirmer quelqu'un dans le bien-fondé de sa décision. C'est particulièrement vrai lorsqu'il s'agit d'un discernement de grand enjeu comme celui du choix d'un état de vie. Et c'est ce que dit avec grande clarté le témoignage donné par un familier d'Ignace :

« Si le retraitant était mené à cet instant par les conseils ou la prudence d'un simple mortel, le démon aurait toujours la porte ouverte pour le tenter en lui disant et en lui suggérant que s'il n'avait pas suivi le conseil d'untel, etc., jamais il n'aurait fait telle chose, et qu'enfin ce n'était que conseil d'homme, et que presque toujours l'homme se trompe ; et ainsi la tentation lui reste sur les bras »³.

Epreuve et tentation

Quel enseignement et quel profit spirituel tirer de l'expérience de la *tentation sous couleur de bien* lorsque l'épreuve a pris fin ? On peut en tirer, bien sûr, une leçon de sagesse universelle, la sagesse des nations, qui affirme que « le mieux est l'ennemi du bien ». Mais cette maxime est trop générale pour être de quelque secours lorsqu'on est affronté à une tentation effective. Il est plus utile d'écouter ce que nous dit Ignace dans les *Règles de deuxième semaine*. Lorsque la tentation a pris fin et que « l'ennemi de la nature humaine aura été reconnu à sa queue de serpent et à la fin mauvaise qu'il inspire », « il est profitable à celui qui a été tenté de regarder ensuite le déroulement des pensées bonnes présentées par l'ennemi de la nature humaine, puis comment peu à peu, il a essayé de le faire descendre de la suavité et de la joie spirituelle où il était jusqu'à l'entraîner dans son intention dépravée. Ainsi, par cette expérience connue et notée, on se gardera à l'avenir de ses tromperies habituelles ». Ainsi, on peut tirer profit de la relecture d'une expérience, qu'elle ait été « consolante ou désolante ».

Comment nous prémunir d'éventuelles futures tentations ? Quitte à généraliser un peu, il me semble que nous sommes invités par Jésus lui-même dans l'Evangile, et par l'écoute de la Parole de Dieu dans la Bible, à deux attitudes fondamentales :

- La première, c'est *la vigilance et la prière* : « Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation ; car l'esprit est ardent, mais la chair est faible », dit Jésus à ses disciples endormis au Jardin des Oliviers.

³ Directoire de Vitoria, dans *Texte autographe des Exercices*, Desclée de Brouwer, 1985, p 245

Sauvés par le baptême, nous restons vulnérables, toujours exposés aux dangers de la tentation en général, et de la *tentation sous apparence de bien* en particulier. Fils d'Adam et Eve, nous sommes capables de céder aux mirages du fruit de l'arbre de la « connaissance du bien et du mal » et d'être trompés par les couleurs miroitantes de ce qui est « séduisant à voir et désirable pour acquérir l'entendement » (Gn 2). C'est pourquoi Jésus nous apprend à prier notre Père en lui demandant : « Ne nous laisse pas succomber à la tentation, mais délivre-nous du mauvais » (Mt 6,13).

• La seconde, c'est *la foi*, une foi que nous devons demander à Dieu d'*« augmenter en nous »* (Lc 17,5). Une *foi en Dieu* à toute épreuve, comme celle de notre père Abraham (cf. Rm 4,18). Car lui aussi a été soumis à l'épreuve, celle de la foi, et elle portait précisément sur l'amour, l'amour pour ce fils que Dieu lui avait donné.

A notre modeste mesure, fils d'Abraham, nous sommes invités à « croire », certains que Dieu nous éprouve parfois, sans pourtant nous tenter : « Que nul s'il est tenté ne dise : "C'est Dieu qui me tente" (...) Mais chacun est tenté par sa propre convoitise qui l'attire et le leurre » (Jc 1,13-14). A nous de le louer pour son infinie vérité et bonté, lui qui ne permet pas que nous soyions tentés au-dessus de nos forces (1 Co 10,13).

Chroniques

¶

Bien se comprendre entre juifs et chrétiens

Philippe HADDAD *

J’ai l’habitude de raconter cette histoire : un juif va pour la première fois en Israël. Il arrive à l’aéroport de Lod-Tel-Aviv, prend un taxi et dit : « Ça ne vous dérangerait pas de m’amener... Vous savez, là où il y a un mur... Où tout le monde pleure ?... » Et le taxi l’amène à l’Hôtel des Impôts ! Moralité : il faut savoir de quoi l’on parle quand on parle pour bien se comprendre !

A mon sens, plus que jamais, le dialogue interreligieux est d’une urgence capitale. Certes, il a existé des hauts moments de rencontres interculturelles comme à Cordoue au Moyen-Age ; c’est vrai qu’il y a eu, à toutes les époques, des hommes et des femmes de bonne volonté qui ont dialogué ; mais l’urgence vient de ce que nous savons aujourd’hui, comme disait Valéry, que

* Rabbin, Nîmes A récemment publié *Pour expliquer le judaïsme à mes amis* (In press, 2000), *Durban - Hourban ?* (Safed, 2001) et *Le Méiri, rabbin catalan de la tolérance* (Mare Nostrum, 2001). Ce texte reprend l’intervention du rabbin Haddad donnée le 14 janvier 2001 à Paris dans le cadre d’un colloque sur le thème « L’aube d’un chemin nouveau : de la reconnaissance mutuelle à une communion de destin », organisé par l’association Béréshît-Genèse. Cette association a pour but principal une meilleure connaissance entre juifs et chrétiens. Avec un enracinement sur la terre d’Israël dans un lieu de rencontre et d’accueil. *La Maison du Pressoir*, à Ein Karem, près de Jérusalem, l’association organise séminaires et voyages en Israël, ainsi que des rencontres en France (adresse 49, rue Galliéni - 92100 Boulogne - 01 46 20 57 09)

« nous sommes mortels » Le siècle qui s'acheve a montré jusqu'où la dictature et la barbarie pouvaient aller, et le religieux n'est pas à l'abri de ces passions destructrices , bien au contraire, malheureusement Je crois que nous pouvons faire sauter sept fois notre petite planète que l'on essaye de garder bleue

Le temps théologique

Nous pouvons distinguer deux temps dans l'histoire des religions La première, celle de la naissance des structures religieuses, je la nomme le *temps théologique* Ce temps est celui durant lequel les religions se construisent Et lorsqu'elles se construisent, elles le font en général en repli sur elles-mêmes, afin d'affirmer leur identité, leurs dogmes, leur foi, leurs rites, et, en même temps, afin de donner une cohérence sociale à leurs fidèles A ce stade, quand les religions apparaissent, elles se construisent *contre* les autres Cela est aussi vrai dans la tradition d'Israël Lorsque Moïse s'adresse à sa génération, à celle qui va entrer sur la Terre promise, il proclame « Surtout pas d'alliance avec les Cananéens ! » C'est vrai que ces derniers avaient des pratiques immorales, comme la prostitution sacrée, les sacrifices d'enfants A ce stade, Moïse n'envisage donc aucun compromis De même, l'Eglise ou la Mosquée, quand elles en eurent les moyens, exercèrent sur les « infidèles » un pouvoir coercitif « La croix ou la mort », « Le croissant ou la mort »

Dans ce temps théologique, la conquête de l'espace va de pair avec une intransigeance religieuse A ce stade, l'interreligieux, connaît pas ! Mais l'on s'aperçoit très vite qu'au sein d'une même religion les tensions commencent à fragiliser le monolithisme de l'institution Et, très vite, il y a des divergences Dans la communauté juive, surtout après l'Emancipation du XVIII^e siècle, les orthodoxes, les libéraux, les consistoriaux s'opposent plus ou moins violemment Derrière ces querelles de clochers se cachent des visions culturelles différentes De même pour le christianisme avec le catholicisme, le protestantisme ou l'Eglise orthodoxe , de même dans l'islam avec les chiites ou les sunnites

On peut expliquer ce phénomène en disant simplement que les hommes ne sont pas faits du même moule Un *midrash* enseigne « De la même manière que les visages sont différents, les pensées sont différentes » Dieu aurait pu fabriquer l'homme sur le même moule, un peu comme un artisan qui fabrique une monnaie ou un vase en utilisant une même forme, et ce serait toujours le même visage qui apparaîtrait Mais ce n'est pas ce qui se passe nous avons des visages différents Bien que ces visages possèdent tous deux oreilles, deux yeux, un nez, une bouche, les différences existent J'ai lu que deux êtres humains n'avaient jamais les mêmes empreintes digitales, et pourtant c'est le même ADN La divergence est le propre de l'homme, de toute société humaine, et également des religions

Le temps éthique

Après ce temps théologique où la foi se construit vient ce que j'appelle le *temps éthique*, qui est le temps de la rencontre avec les autres. Nous sommes, il me semble, dans ce temps éthique, parce que nous sommes, en Occident et surtout en France, dans un espace de dialogue possible, espace de rencontre que nous avons hérité de la Révolution. Pour ma part, c'est une bénédiction. Bien sûr, on peut dire que, sur un plan strictement religieux, le siècle des Lumières fut un siècle contre Dieu : on voulait s'approprier le nom de Dieu ; on voulait donner le nom de Dieu aux institutions ; on voulait marquer la déclaration des droits de l'Homme sur des tables de pierre qui pouvaient rappeler les tables de Moïse en mettant : « Au nom du dieu Raison. » Il y a eu de ce point de vue une sorte d'usurpation. Cela me fait penser au roi de Babel, Nemrod, qui, chaque fois qu'il construisait un étage de la tour de Babel, jetait une flèche vers le ciel pour dire : « Nous prenons une part du ciel supplémentaire. » Certains croyants ont vu la Révolution comme une révolte contre Dieu. Personnellement, je suis plus nuancé. Je crois que la critique des Lumières portait davantage sur le pouvoir religieux comme instrument de domination que contre Dieu Lui-même. Au fond, c'est grâce à ce siècle des Lumières que la démocratie existe et permet justement à toutes les cultures religieuses, à toutes les fois, de s'exprimer. Bien sûr, la démocratie possède ses propres failles, mais la critique est toujours possible et n'est pas condamnable, tant qu'elle respecte l'ordre public.

Il reste certain que, par le libéralisme, nous avançons de plus en plus vers un monde où les frontières sont — en tout cas en Occident — pratiquement inexistantes : on peut passer d'un pays à l'autre sans montrer sa carte d'identité, aller en Belgique, en Allemagne, sans se rendre compte qu'on a changé de pays. Les frontières n'existent que lorsqu'il y a des guerres. Et c'est pourquoi, au Proche-Orient, entre juifs et musulmans, entre Israéliens et Palestiniens, les frontières sont importantes parce que, malheureusement, nous ne sommes pas encore dans le *temps éthique*. Mais, dans les temps de paix, les frontières n'existent plus : elles ne sont pas nécessaires, puisqu'il y a des échanges, des rencontres.

En Occident, nous sommes dans ce temps propice, surtout après les grandes catastrophes de notre siècle passé : les grandes dictatures, les goulags, la Shoah, Hiroshima, etc., propice pour dialoguer, c'est-à-dire, selon l'étymologie *dia-logos*, « avancer vers la vérité ». Il est indéniable que les religions ont une place importante à jouer dans la construction de cette humanité, pas seulement en Occident, mais également en Orient, là où il y a encore tant de tensions religieuses.

Car il faut avouer que le religieux, surtout nos monothéismes, alimente la passion. On n'est pas toujours zen dans les religions du Livre. On est loin d'être zen parce qu'il s'agit aussi de porter un message. C'est vrai si on les

compare avec le bouddhisme ou avec des religions extrême-orientales où ce qui est important, c'est de sortir du cycle des réincarnations. S'il faut quitter la souffrance, alors il faut être en position zen et essayer d'acquérir cette plénitude et cette paix intérieure qui est si importante. Certes, nous avons aussi nos grands mystiques, les kabbalistes, les mystiques chrétiens ou les soufis, qui sont des hommes de paix parce qu'ils sont des hommes de haute spiritualité. Mais, globalement, nos religions sont des religions à messages ; et, du fait qu'il y a message, il y a mouvement. Aussi, quand cette parole de Dieu nous habite, nous sommes si sûrs de nos vérités que nous sommes passionnés pour elles ; et au nom de ces vérités, eh bien, nous risquons d'écraser les autres en disant « Les autres sont dans l'erreur. » Le défi du dialogue interreligieux est de se dire. « Et si l'autre avait aussi une parcelle de vérité ? Si la vérité n'était pas seulement de mon côté, mais aussi dans l'église de l'autre, dans la synagogue de l'autre, dans la mosquée de l'autre ? » C'est cela, le *temps éthique*, c'est-à-dire le temps d'une certaine maturité, parce que nous nous rendons compte qu'après tous ces temps d'histoire, de guerres, de conflits, etc., ce qu'il reste, c'est un immense cimetière rempli d'hommes qui se sont faits la guerre ; ce qu'il reste, ce sont des parents qui pleurent leurs enfants parce qu'ils ont été tués. (Je pense en particulier à ce qui se passe au Proche-Orient entre Israéliens et Palestiniens : ces enfants qui meurent à droite et à gauche, c'est le même sang de couleur rouge, ce sont les mêmes mamans, les mêmes larmes, les mêmes pères, les mêmes folies...)

Que doivent essayer de faire aujourd'hui les religions, si ce n'est de dépassionner, ou, en tout cas, de trouver une autre passion qui ne sera plus celle de détruire, comme disait Eric Fromm, mais la passion de l'amour, la passion de la rencontre avec l'autre ? Et cette passion-là ne doit pas connaître de limites. Nous avons dans nos traditions bibliques, aussi bien Abraham, notre père commun, que Jésus, les figures de la paix. Et lorsque des hommes de bonne foi parlent de leur père fondateur, ils disent toujours : « Mais la religion, ce n'est pas la violence, ce n'est pas la négation de l'autre. La religion, c'est *Salam, Shalom, Salut*. C'est la paix » Et cette paix, bien sûr, nous prions pour elle. Mais dans la tradition juive, on sait que la prière ne suffit pas, que la prière a aussi besoin de l'acte des hommes pour pouvoir se réaliser.

Entre juifs et chrétiens, depuis la Shoah, il s'est passé beaucoup de choses. D'abord la création de l'*Amitié judéo-chrétienne*, et puis tous ces hommes et ces femmes de bonne volonté qui font bouger les choses depuis la base. Je soulignerai que c'est souvent la base qui est à l'origine de ces initiatives, de la création de ces associations. Les institutions sont souvent derrière, sans doute parce que les institutions sont là pour garantir le passé, garantir une mémoire, et certainement pas pour prendre des risques. Ceux qui prennent les risques, les éclaireurs, ce sont les hommes du terrain. Ainsi, il y a ceux qui garantissent la mémoire, les hommes de l'institution, et puis ceux qui prennent les devants du dialogue comme l'association *Bereshit-Genèse, l'Amitié judéo-chrétienne*.

tiennet et tant d'autres qui font que ce dialogue est vraiment une réalité concrète dans nos villes, dans nos cités, que ce soit en France ou en Israël, et aussi entre Israéliens et Palestiniens, entre juifs, chrétiens et musulmans.

Dialoguer envers et contre tout !

Certes, ce dialogue est parfois difficile, il y a des ambiguïtés. Je pense, dans notre dialogue judéo-chrétien, à ces béatifications qui posent problème pour la conscience juive. Parfois, la communauté juive se demande : « Mais pourquoi un tel est-il devenu saint, alors que, par ailleurs, il a eu une conduite qui n'était pas forcément très saine ou très sainte ? » Mais disons que cela fait partie des enjeux et qu'il ne faut pas s'arrêter, de mon point de vue, à ces difficultés, parce qu'il faut accepter que marcher ensemble, c'est aussi se fragiliser (et l'on comprend que nos institutions n'aient pas trop envie de se fragiliser). J'en profite pour faire mon autocritique, c'est-à-dire la critique de ma propre communauté qui est parfois frileuse dans ce dialogue interreligieux. Il y a certains rabbins qui ont du mal à rencontrer leurs frères chrétiens, à répondre présents lorsqu'on les invite ; aussi fait-on toujours appel aux mêmes, c'est vrai !

Mais cinquante ans de dialogue, c'est encore peu de chose, si l'on regarde nos 2000 ans d'histoire. (...) Je dirais tout d'abord que tout n'est pas fait, même au niveau des institutions : il y a encore beaucoup à faire, ne serait-ce que faire en sorte que tous les prêtres des églises et tous les rabbins des synagogues se rencontrent. Et je dis souvent que les chrétiens, les catholiques en particulier (parce que les protestants ont déjà fait ce travail), sont très courageux. Parce que Vatican II, ce n'est pas rien. Ce n'est pas rien de remettre en cause des traditions religieuses séculaires, de dire : « Non, le peuple juif n'est pas décide. Il faut supprimer toute cette liturgie du Juif perfide, etc. » De repenser, du point de vue de la foi, en croyant Jésus, ce que représente Jésus-Christ pour la conscience chrétienne. De dire que la Première Alliance n'est pas caduque, que le peuple d'Israël participe de l'histoire du Salut. C'est quelque chose de courageux, de fondamental, qui retourne la foi du chrétien. Et je crois que le juif doit être humble vis-à-vis de ce courage.

Il est vrai que le juif n'est pas demandeur. Le juif étant le premier, il n'a besoin ni du chrétien, ni du musulman : il a sa propre foi. Mais je crois quand même qu'il faut que le juif soit vigilant par rapport à ce qui se passe autour de lui pour qu'il constate les grands pas réalisés par l'Eglise. Et c'est vrai que le pape actuel est un pape du courage qui marquera les relations entre juifs et chrétiens, en tant qu'homme de dialogue. Vu de la Synagogue, il faut lui rendre hommage pour tout ce qu'il fait, en lui souhaitant une bonne santé, que l'Eternel le bénisse et qu'il puisse encore continuer à nous apporter cette espérance du dialogue.

Le christianisme est issu du judaïsme

Ce qui me paraît fondamental dans le dialogue judéo-chrétien, c'est que le christianisme, à l'origine, est une histoire juive. On le dit et on le répète : Jésus est né juif, il a vécu en juif, il est mort en juif. Et les premiers apôtres, majoritairement, étaient tous des enfants d'Israël qui mangeaient *kasher*, qui étaient circoncis, qui pratiquaient le Shabbat, et s'ils leur arrivaient de transgresser le Shabbat, alors Jésus apportait des arguments de type pharisaïen pour dire pourquoi ils l'avaient fait, à l'instar de David qui avait mangé le pain des prêtres, etc. Ce sont des raisonnements tout à fait juifs, tout à fait pharisiens. Et puis, à un moment donné, il y a eu une rupture autour de la personnalité de Jésus et de ce qu'il représentait. La Synagogue n'a pas adhéré à la foi des Apôtres, qui, en même temps, reste quelque chose de fondamentalement juif. Je ne dis pas cela pour faire de la récupération, mais il me semble que l'Eglise, finalement, lorsque Jésus a demandé de porter la Bonne Parole, a joué la carte de l'*universel* en allant chez les nations, en apportant un message hébreu, un message qui a permis au monde de connaître Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Israël via les Evangiles. De façon triviale, un Esquimau et un Suédois se préparent à la venue du Messie en écoutant des histoires sémites, qui ne sont pas des blagues juives.

Autrement dit, les premiers Apôtres, les premiers judéo-chrétiens, ont porté la dimension universelle d'Abraham au sein de l'humanité. (Dieu dit bien à Abraham : « Va vers la terre que je t'indiquerai... et seront bénies par toi toutes les familles de la terre. ») Quant à Israël en qualité, il n'a pas voulu ou n'a pas pu apporter ce message, et finalement s'est replié.

Le juif doit se « christianiser » et le chrétien se « judaïser »

C'est pourquoi il me paraît urgent que le juif (surtout le juif orthodoxe, celui de la *Torah*) se « christianise », c'est-à-dire qu'il redécouvre cette dimension de l'*universel* ; de même, il me paraît urgent que le chrétien se « judaïse », c'est-à-dire qu'il fasse un retour aux sources de sa propre identité. L'Eglise, en découvrant Israël, découvre quelque chose de l'ordre de sa foi : un peuple « mort » qui ressuscite, une langue « morte » qui ressuscite. C'est là une typologie qui ne peut laisser insensible l'homme de l'Eglise. (...) Cette double influence, nous pouvons la réaliser ensemble sans syncrétisme ni esprit prosélyte, pour ne pas vivre dans l'indifférence. Bien sûr, vous trouverez toujours des fidèles pour vous lancer : « Chacun dans sa chapelle, et les poules seront bien gardées. » Mais, honnêtement, pouvons-nous vivre repliés sur nous-mêmes, sans courir les risques d'un communautarisme suspect ? Le repli sur soi-même est source d'intégrisme parce qu'il est source de méconnaissance,

donc de mépris, donc de haine. Aujourd'hui, dans nos sociétés où nous pouvons communiquer à la vitesse de la lumière ou de l'électricité d'un point du globe à l'autre, il est *vital* de pouvoir dialoguer et de sortir de son indifférence et de son repli identitaire. Le dialogue éthique est le garant même de la réussite de notre société. A partir de là, on peut en effet envisager des rencontres positives. Étudions ensemble par des cercles d'étude pour redécouvrir nos textes (et c'est aussi bon pour les juifs, parce qu'ils ne connaissent pas toujours leur texte), en envisageant aussi d'étudier entre juifs et chrétiens la *Deuxième Alliance*. (...) Je crois qu'il est important, dans cette étape du dialogue, d'étudier aussi les Evangiles du point de vue juif. Pourquoi ? Parce que les juifs peuvent dire : « Oh, vous savez, Jésus a fait ceci ou cela ; mais moi, ça me rappelle ce qu'on fait à Pessah ; ça me rappelle ce qu'on fait à la Synagogue. » Et le chrétien répond : « Ah bon ? Alors, vous pouvez nous expliquer un peu plus son geste, sa parole ? » En même temps, cela permet de tisser des liens encore plus forts (...).

Je pense aussi à des rencontres au niveau de la jeunesse. L'année dernière, nous avons organisé avec les *Amitiés judéo-chrétiennes* une rencontre entre jeunes juifs et jeunes chrétiens sur le thème du mariage mixte, c'est-à-dire comment des jeunes aujourd'hui peuvent se rencontrer en affirmant leur identité. Alors je sais que certains disent : « Mais c'est dangereux de mettre des garçons et des filles ensemble, etc. » Dans ce cadre, il me semble que la foi est au contraire renforcée de part et d'autre, non pas en affrontement, mais en dialogue. Il est important que nos jeunes, garçons et filles, puissent se rencontrer dans un cadre à eux, *sans* les parents, même si, à l'origine de l'initiative, il y a des adultes, des prêtres, des rabbins. Bien sûr, il faut bien préparer tout cela pour que ça ne s'étiole pas à droite et à gauche ; mais il me semble que c'est un défi à relever, et cela doit pouvoir se faire aussi avec de jeunes musulmans.

Le dialogue interreligieux est aussi un *acte citoyen*, qui doit supprimer cette équation systématique : religion = intégrisme, avec toujours cette image d'un rabbin ultra-orthodoxe, d'un curé en soutane, d'un imam vociférant. Face à cela, on nous vante les nouvelles spiritualités libéralisantes et vivifiantes, où tout est zen. Sans nier la valeur de ces spiritualités, il me paraît urgent de dire que la religion, ce n'est pas le fanatisme (le fanatisme est une caricature terriblement grotesque de la religion), mais c'est l'éthique de l'humain, c'est la valeur de la responsabilité citoyenne, c'est l'anti-fanatisme : c'est être responsable vis-à-vis de l'autre, et responsable *au sein de la cité*.

Le principe de responsabilité

Je terminerai par cette idée qui me paraît fondamentale, et que je trouve très belle, du philosophe et théologien Hans Jonas. Il a écrit plusieurs livres, dont *Le concept de Dieu après Auschwitz*, mais je pense surtout au *Principe responsabilité*. Ce principe de responsabilité, dit-il, est la prise de conscience que

nous aurons des descendants La question est « Quel monde leur laisserons-nous ? » Au XIX^e siècle, l'homme pensait dominer le monde Et au XX^e, nous avons percé la couche d'ozone, nous avons pollué nos océans et nos rivières et nous avons rendu nos vaches folles (Quand je pense qu'au début du siècle on pouvait se baigner dans la Marne !) Nous avons dégradé cette nature, nous avons été de mauvais gestionnaires Dieu a dit à Adam et Ève « Faites la conquête de la terre », mais dans le sens d'une gestion positive, pas pour détruire la nature ou pour nous rendre malades avec tout ce que nous mangeons Le principe de responsabilité, c'est d'agir en pensant à nos enfants et à nos petits-enfants Dans la Bible, il est dit à propos de la sortie d'Egypte « Afin que tu racontes à ton fils et à ton petit-fils comment Je me suis révélé dans le pays d'Egypte » C'est ce que nous faisons à travers ce dialogue construire une humanité plus fraternelle pour nos enfants et petits-enfants Ce sont des petits pas, mais nous sommes de plus en plus nombreux à les faire ()

Je terminerai en paraphrasant Malraux qui aurait prononcé () « Le XXI^e siècle sera interreligieux ou ne sera pas » Après, j'ai pensé à une autre formule un peu dans le même sens « Le XXI^e siècle sera interreligieux ou nous ne serons plus ! » Voilà notre défi à relever



la revue de
formation œcuménique
publiée par la communauté
du Chemin Neuf

Des articles de fond
et des témoignages
écrits par des auteurs
de différentes confessions
sur l'Œcuménisme.

TROIS DOSSIERS :

n°155 et n°156
L'unité des Chrétiens
(n°158 à paraître)

5,50 € à l'unité / 27 € les six numéros par an
Autres dossiers : Paroisses et Évangélisation, Ouvrir la Bible, Couples et Familles,
Accompagnement spirituel, Simplifier sa vie, Guérison Intérieure

À commander à : AME-Tychique • 10, rue Henri IV • 69287 Lyon cedex 02
Tél : 04 78 92 91 33 • Fax : 04 78 37 67 36 • ame@chemin-neuf.org

E V A N G E L E A U J O U R D ' H U I
Revue de spiritualité franciscaine

Dialogue entre croyants 7,2 €

Que veut dire « dialogue interreligieux ? » Toutes les religions doivent se comprendre, les plus éloignées comme les plus proches. Le dialogue est nécessaire aussi à l'intérieur de l'Eglise, au cœur de la même foi. Comment concilier « prière interreligieuse » avec l'esprit de la rencontre d'Assise ?

Dans la violence 7,2 €

L'actualité nous a plongés dans la pire violence. Dans la bible, le Dieu de la guerre se fait « Prince de la paix » en Jésus-Christ ! Mais quand la violence devient intolérable, que faire de Dieu ? Même au cœur de la violence, l'esprit de saint François nous pousse vers la fraternité universelle.

Du scientisme à la foi

Un accompagnement

Marie-Paule NOËL
Société de Jésus Christ

Le discernement dont je vais rendre compte se situe dans le cadre d'une équipe catéchuménale de jeunes adultes se préparant au baptême. Cette équipe, composée des catéchumènes, de leurs accompagnateurs, d'un prêtre et de moi-même qui en suis la responsable, se réunit une fois par mois autour d'un thème de réflexion. Entre les rencontres mensuelles, les catéchumènes suivent un accompagnement individuel à leur rythme.

Le temps du catéchuménat est structuré par plusieurs étapes nécessitant chacune un discernement : 1. L'entrée en catéchuménat, qui est la première rencontre officielle avec l'Eglise ; 2. Le temps des scrutins (du verbe *scrutare* : « se laisser regarder »). Pendant trois dimanches, les catéchumènes se réunissent pour la célébration de l'Eucharistie, en fonction d'un évangile proposé par le Catéchuménat national : l'Aveugle-né, la Samaritaine et la résurrection de Lazare ; 3. L'appel décisif avec l'évêque et tous les catéchumènes du diocèse, étape précédant le baptême ; 4. Enfin, une année de préparation au sacrement de confirmation. Le catéchumène est alors néophyte, il approfondit sa

foi et commence à prendre des engagements ou des orientations ecclésiales pour confirmer sa vie de chrétien.

Le discernement poursuivi avec Laurent se situe avant toutes ces étapes. Je l'ai rencontré au cours de repas avec sa femme que j'accompagnais en vue de sa première Eucharistie. Il est à cette époque incroyant et même méfiant à l'égard du groupe catéchuménal. Ce groupe est cependant une interrogation pour lui, car il apprendra qu'il est composé dans sa majorité de jeunes de son âge (28-30 ans), mariés et cadres. Ce discernement fut long, progressif, les questions s'approfondissant peu à peu. Certaines périodes ont été très douloureuses et difficiles à vivre pour le couple.

Les débuts

Laurent est physicien, non baptisé, incroyant ; elle, baptisée à trois mois, n'a reçu aucune éducation chrétienne et a également fait des études supérieures. Ils ont vécu ensemble pendant six ans et, en 1996, Sophie a désiré commencer une démarche catéchuménale de préparation à l'Eucharistie. Elle a pris contact avec moi, et nous avons commencé une préparation catéchétique.

Laurent et Sophie se sont mariés en juin 1996 — lui acceptant par amour pour sa femme un mariage à l'église, sans que cela ait aucun sens pour lui. Laurent a lu la Bible en historien et, à ce niveau, a une très bonne culture, d'autant plus qu'il a vécu en Irak. Ce couple s'aime profondément. Ils possèdent en commun une ouverture aux autres, une bonne culture artistique et littéraire ; ils développent une solide argumentation de leurs idées et savent approfondir sérieusement leurs réflexions.

Dès le début de l'accompagnement de Sophie, je dîne souvent chez eux. Laurent pose beaucoup de questions, craignant pour sa femme une orientation sectaire (il prononce même le mot « secte »). Leur vie de couple, jusque-là très harmonieuse, présente une sorte de faille. Laurent sent que sa femme est en recherche de valeurs qu'il ne comprend pas, qui semblent du rêve, des mots, et il espère qu'elle retrouvera la maîtrise de la situation : « Ce qu'on ne peut prouver n'est pas fiable. En physique, malgré tous les progrès de la science, en fin de compte, ce que l'on trouve, c'est le néant. Et cependant, je ne peux nier un élément déclencheur... » Très vite, cependant, il repart dans des raisonnements logiques. La persistance de Sophie dans son ouverture spirituelle l'irrite. Des discussions éclatent entre eux, et il

répète : « Je ne comprends pas... Je ne peux expliquer... Elle ne réussit pas à me prouver ce qui l'anime... » Moment difficile : ce n'était pas un refus, mais une grande souffrance de ne pouvoir argumenter, prouver. Il était en face de quelque chose qui le dépassait.

■ A ce moment, j'ai essayé de trouver une faille. Laurent explique assez bien le *comment* de l'univers, mais il ne peut apporter de réponse au *pourquoi*. Et il me cite cette phrase de Jean Rostand : « Je ne peux admettre qu'un "être" ait créé tout cela, mais, d'autre part, j'ai peine à admettre que cela se soit fait tout seul par la vertu du hasard. Alors, je suis écartelé. » Laurent est honnête et droit dans sa façon de réfléchir.

■ Laurent n'accepte pas la conception de Monod : « L'homme seul dans l'immensité indifférente de l'univers d'où il a émergé par hasard. » Il ne peut admettre que tout soit le fruit du hasard. Il souhaite trouver autre chose. Face à cette insuffisance, il est tout porté à croire à une intelligence supérieure créatrice. Il me cite alors l'interrogation de l'historien-sociologue Jean Delumeau : « Est-ce que Dieu n'est pas au fond de cette nuit ? Qui peut être certain qu'il ne s'y trouve pas ? Est-ce que l'évolution n'a pas de projet ? » Pour Laurent, la science pourrait nous délivrer de ce sentiment d'absurdité. Mais il admet également que des domaines échapperont toujours à la science, qu'elle n'éclaire qu'un tronçon de route, sans dire où va cette route. Or la science ne peut affirmer qu'elle ne conduit nulle part. Laurent est convaincu comme scientifique qu'il y a un début... C'est à cette période qu'il me dit : « Je peux effectivement dire qu'au bout de cet infiniment petit c'est le néant, mais je peux dire aussi que je peux nommer... Qui ? Quoi ? Pour moi, cela ne paraît plus impensable. »

■ Laurent goûte la beauté sous ses différentes formes, que ce soit une nuit étoilée, des œuvres artistiques, la richesse du cerveau humain. L'intuition artistique, la capacité créative de l'intelligence provoquent son émerveillement. Où chercher un complément d'information ?

■ Spontanément, il se tourne vers la profondeur de l'amour qu'il a pour Sophie. Sentant toutes ses limites humaines, ses assauts de haine, de jalousie, d'égoïsme, cet amour plongerait-il dans quelque chose qui le dépasse et dont il perd la maîtrise ?... Etape importante où il se pose la question d'un lâcher prise, alors qu'il est calme, rationnel et calculé.

■ Laurent finit par admettre que Sophie est libre de faire son chemin spirituel. Il comprend mal, se sent frustré, face à une femme qui n'est plus celle du début. Elle a évolué différemment de lui, dans un domaine qui lui échappe. Mais il accepte que des êtres évoluent : c'est même une condition pour lui de la croissance humaine. Se pose alors de nouveau, pour lui, la question du sens. Il a *choisi librement* de se marier avec Sophie comme d'être physicien. Alors il s'essaye au dialogue : « Pourquoi ce choix ? D'où vient-il ? » A ce moment, il me pose des questions sur ma vocation religieuse : « Pourquoi ? Tu avais fait des études, tu pouvais te marier... Pourquoi ? » Ce qui lui paraissait un « gâchis » hors du commun l'interpelle à présent. Cela faisait des mois que je cheminais avec lui.

Un soir, à table avec eux, je parle de certaines expériences spirituelles fortes où l'on pressent un « passage » du Seigneur. J'ai employé le mot « irrésistible » face à cet appel de Dieu. C'est ce mot qui, pour Laurent, a été *déclencheur*. Loin de toute maîtrise, des appels peuvent être irrésistibles, non calculés. Il me dit alors : « Mais cet amour pour Dieu et l'amour de Sophie ont peut-être une source commune ? Tout lâcher, cela n'est réalisable que si un autre amour nous en donne la possibilité ! L'amour a une source qui vient d'ailleurs. » Il me dit être envahi de mouvements divers. Il se sent bouleversé. Il lutte encore, mais ne pense plus que tout cela soit du rêve, une utopie : le chemin de Sophie, son expérience spirituelle lui donnant paix, joie, sérénité, ou ma vocation religieuse...

Arrive le jour de l'Eucharistie pour Sophie, sa première communion. Dispute entre eux le matin : il refuse d'assister à la célébration, puis, au dernier moment, « pour elle », il vient. Il rencontre alors l'équipe catéchuménale que j'animaïs, composée de six ou sept couples, dont l'un des deux se préparait au baptême. C'étaient surtout de jeunes cadres scientifiques, donc à ses yeux intelligents, réfléchis. Ce fut un choc pour Laurent de constater que des jeunes ayant, comme lui, fait des études, bien enracinés dans leur vie de couple et leur vie professionnelle, joyeux, épanouis, misent leur vie sur quelqu'un que l'on nomme Jésus Christ. Vient le début de la célébration. Sophie fait un témoignage de son cheminement et termine par les mots de Pascal : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé. » Laurent passe alors par un vrai chemin de Damas. Nos regards se croisent. Il est comme terrassé par ce qui se passe en lui. C'est un véritable effondrement. Après la célébration, ils viennent à la maison avec d'autres couples du groupe catéchuménal. Laurent demande à me

rencontrer. Il essaye de m'expliquer ce qu'il vit ; il est bouleversé, au bon sens du terme, *surpris* par cet élan spirituel.

Je le rencontre plusieurs fois, et, au bout de trois ou quatre rencontres, il constate que ce mouvement vers Dieu persiste avec intensité et que cette expérience ne vient pas de lui. Il demande alors un accompagnement vers le baptême et commence une démarche catéchuménale en 1996. Il sera baptisé en avril 1998. Après une an de réflexion le préparant à sa confirmation, en 2000, Laurent me demande un accompagnement de discernement spirituel dans sa vie chrétienne. Avec Sophie, il se met à suivre des cours de théologie.

Du côté de l'accompagnatrice

Je ne peux terminer ce témoignage sans dire ce qu'il a été pour moi. En quatorze ans de responsabilité au service catéchuménal (diocésain et paroissial), j'ai accompagné de nombreux catéchumènes. Tous ces accompagnements ont été très enrichissants, mais celui de Laurent fut très différent des autres. Les jeunes catéchumènes qui frappaient à ma porte pour demander un accompagnement au baptême étaient décidés à entreprendre cette démarche. Rien de tout cela chez Laurent. Ce sont nos rencontres chez lui, lorsque je venais réfléchir avec Sophie, sa femme, qui l'ont amené à cette démarche. Il observait, réfléchissait, questionnait avec droiture, mais avec une argumentation solide et assez opposée à cette démarche qui lui semblait, à lui scientifique, parfaitement irrationnelle.

Accompagner Laurent fut pour moi très exigeant. Nous étions encore bien loin d'une catéchèse. C'est un émerveillement de sentir dans un être le travail de l'Esprit auquel il est très disponible. Lui, l'intellectuel, a fait un chemin très concret. Il a désiré mettre l'Evangile dans sa vie de couple, sa vie professionnelle, sa vie d'Eglise et sa vie relationnelle. Tous les thèmes de service, charité, pardon, humilité, ont été repris dans la prière et discernés. C'est pour nous, accompagnateurs, une expérience d'humilité, d'écoute, de communication dans une relation de confiance toute simple. C'est aussi l'exigence d'être ce témoin qui essaye au quotidien de mettre l'Evangile au cœur de sa vie.

Laurent et Sophie viennent de prendre contact avec le MCC (Mouvement des Cadres Chrétiens) et ils envisagent de s'insérer dans leur paroisse pour, avec d'autres couples, faire une relecture de leur vie chrétienne. C'est une chance pour l'Eglise de recevoir ces nouveaux

convertis : chance de dialogue, de communication, chance du renouveau, d'un regard neuf. Les catéchumènes sont un don de Dieu et nous font découvrir comment chacun est personnellement aimé — ce qui ne peut que pousser et engager les chrétiens à favoriser leur accueil dans les paroisses. A cet égard, il y a souvent de l'incompréhension. Il nous faut être davantage à leur écoute, tandis qu'eux-mêmes, jeunes néophytes, doivent tenir compte de l'expérience des « vieux » chrétiens.

les CHRONIQUES D'ART SACRÉ

Héritières de la célèbre revue du Père Couturier, les *Chroniques d'art sacré* travaillent depuis vingt ans dans le même esprit pour permettre un dialogue fécond entre l'art contemporain et les

formes du culte chrétien. Elles accompagnent et encouragent la création artistique dans la liturgie ; elles se veulent un espace d'échange pour que s'élaborent en Église les dispositifs et les images où se représente aujourd'hui le mystère pascal et s'annonce la confession de foi au Christ ressuscité. Une revue à découvrir ou à redécouvrir, à offrir et à partager...



69

■
Revue trimestrielle éditée par
le Comité national d'art sacré,
4, avenue Vavin, 75006 Paris
le n° : 9 € en librairie

■
Par abonnement :
Éditions C.L.D. - BP 203
37172 Chambray-lès-Tours cedex
France : 33 € - Étranger : 40 €

VIENT
DE PARAITRE

Jean LAPLACE, s.j.

Passeur de l'autre rive



CHRISTIENNE
Vie

COLLECTION VIE CHRETIENNE